

# LA PILULE ROUGE



BÉRÉNICE MOTAIS DE NARBONNE

ENSAD 2016







## **LA PILULE ROUGE**

La Femme en bande dessinée



Bérénice Motais de Narbonne

**LA PILULE ROUGE**

La Femme en bande dessinée

ENSAD 2016

sous la direction de Sébastien Laudenbach

## **Remerciements**

Chantal Montellier, Pénélope Bagieu, Atsuko Kondoh, Megumi Baba, Sueoka sensei, Simon Feat, Martine Le Gall, Sébastien Laudenbach, Renaud Detcherry, Pascale Motais de Narbonne, Patrick Motais de Narbonne, Clara Guillet Alice-Anne Brassac, Paul Sztulman, Claire Duplan, Denis Fontaine, Gabriel Feat, Albane Chaumet, Alice Durand Wietzel, Elsa Naude, Julie de Halleux, Juliette Roux, Kajika Aki Ferazzini, Lison Ferné, Lucas Bardoux, Marilou Soller, Barbara Soller, Clément Walker-Viry, Aurélia Peyrical, Emmanuelle Baglin, Xavier Baglin, Antoine Bieber, Elodie Paque-Kremer, Etienne Motais de Narbonne, Julien Fostier, Grégoire Delzongle, Hubert Gonet, John Bonus, Marie Meis, Mnari Btissam, Rosalie Motais de Narbonne, Anne-Lise Némorin, Nils Maisonneuve, Léopold Prudon, Rémi Besse, Constance Robin, Marie Touly, Louise Ternat, Zélie Durand, Marin Martinie, Romain Tazsek, Kévin Phung & Hadrien Honorat

## Avant-Propos

J'ai choisi de ne pas me limiter aux bandes dessinées franco-belge car je voulais que ce mémoire soit à mon image. J'ai grandi dans un environnement métissé par lequel je n'ai reçu aucun élitisme particulier. Mon père, m'a toujours encouragé à lire des livres de toutes les cultures, il m'a offert mes premiers mangas de Miyazaki ou Taniguchi, et le dernier *Aya de Yopougon*. Il me parle encore d'une bande dessinée coréenne qu'il a aimée, *La Bicyclette rouge*. Je lisais ses albums de Gotlib ou de Moebius ou ses *Klezmer* écrits par Joann Sfar. J'ai considéré les mangas et les comics comme des bandes dessinées à part entière, car même si chaque culture produit ses propres codes de lecture et de compréhension, je trouve que cela fait partie de l'intérêt et du jeu d'une lecture internationale.

J'ai ainsi tiré mes influences artistiques des œuvres qui me plaisaient et qui trouvaient un écho dans ma vie. J'ai conscience qu'une ancienne génération de bédéphiles ont une expérience beaucoup plus franco-belge de la bande dessinée, mais ma génération a grandi dans ce multiculturalisme et les productions actuelles et à venir témoignent de ce métissage intellectuel et graphique de la bande dessinée. Mon expérience du Japon m'aura permis de mesurer certains préjugés sexistes qui sévissent dans le monde de la bande dessinée. Cette ouverture sur le monde est pour moi très importante car elle me permet de prendre du recul sur nos certitudes et sur ce qu'on pense être le « naturel », alors qu'il ne s'agit souvent que de la *norme*.

Vous remarquerez que j'utilise parfois le terme « *autrice* » et parfois le mot « *auteure* » pour désigner les femmes qui créent des bandes dessinées. Le terme « *auteure* », qu'il m'arrive d'utiliser car je trouve qu'il sonne bien, est un néologisme créé par les canadiens. Le terme « *autrice* » est le féminin officiel du mot auteur en français. Il a été utilisé jusqu'au XVII<sup>e</sup> siècle en France, avant que l'Académie française ne l'efface des premiers dictionnaires français. Son usage est désormais défendu par de nombreuses artistes de tous les milieux, qui souhaitent souligner la différence de genre avec le mot « auteur ». Je l'utilise pour parler des créatrices de bandes dessinées, car c'est le terme technique correct. Son utilisation est aussi, à mon avis, la marque d'une revendication de reconnaissance, c'est pourquoi j'ai tenu à l'utiliser pour aborder la condition de ces artistes.

Vous trouverez un lexique à la fin du mémoire, qui regroupe les quelques termes clés relatifs à la bande dessinée et au féminisme que j'ai pu utiliser.

# Sommaire

<b>Introduction</b> .....	15
<b>I. L'Autre</b> , la représentation de la femme dans la bande dessinée . .	21
Introduction .....	23
Premières apparitions .....	26
Périodiques féminins et romance comics .....	28
Sazae-san .....	32
Les premières héroïnes de comics .....	35
Jungle comics et tijuana bibles .....	43
Les prémisses du shôjo manga .....	45
L'invention du shôjo manga .....	50
Le Golden Age des comics et les premières super-héroïnes .....	53
Wonder Woman .....	57
Good girl, bad girl .....	61
La Censure .....	62
L'ombre de la censure dans les comics .....	64
L'absence des femmes dans la bande dessinée franco-belge .....	66
Le regard masculin .....	68
La femme de Tintin .....	71
Le monde des hommes .....	73
La demoiselle en détresse .....	77
Les femmes trophées .....	79
Le syndrome de la Schtroumpfette .....	81
La nouvelle héroïnes des années 1960 .....	83
Libre et libérée, la femmes des années 1970 .....	90
Empreinte de Crumb sur l'underground .....	98
Wimmen's Comix .....	100
Le monde des adultes et la culture du viol .....	104
Josei manga .....	107
Les japonaises rêvent : l'héroïne travestie .....	112
La méchante féministe .....	118
La femme réfrigérée .....	125
L'éternel féminin chez les français .....	129
La muse .....	131
Trinity Complex .....	137
La pornographie et l'érotisme .....	139
Be Boy .....	142
L'Apocalypse .....	144
Des modèles parallèles de la contre-culture .....	148
Gynoïdes .....	154
Hot Babes .....	156
Shônen harem et fan service .....	158

Magical girls	160
Marketing genré	165
La dévalorisation du féminin	168
Les héroïnes invisibles du josei et du shôjo manga	170
La représentation de la femme actuelle	176
Rendre hommage aux femmes oubliées	181
La bande dessinée d'auteur	183
Témoignages et autobiographies	186
Les héroïnes de la Nouvelle Manga	188
Shôjo harem	191
Conclusion	195
<b>Sondage sur vos héros et héroïnes</b>	<b>199</b>
<b>II. Bande à part, la situation des femmes dans la bande dessinée</b>	<b>210</b>
Introduction	211
La situation des femmes dans la bande dessinée en France	213
Situation des auteurs et autrices de bande dessinée	214
Le cloisonnement entre bande dessinée et illustration	216
Le lectorat est-il vraiment uniquement masculin ?	218
Plafond de verre	219
Femmes Interdites de Bande Dessinée :	
la polémique d'Angoulême 2016	225
Un problème de récupération	227
Témoignage de Chantal Montellier	231
Le genre de la bande dessinée	238
Les hommes et la BD	240
Traits féminins	242
Le caractère féminin	246
Des initiatives	250
L'humour des femmes	256
Engagement féministe	260
Vers un féminisme universel	262
Interview de Pénélope Bagieu	267
Des femmes qui dessinent dans le monde entier	273
Rumiko Takahashi	276
Saho Tono	278
Tove Jansson	280
Interview de Kondoh sensei	282
Tendance actuelle	297
<b>Conclusion</b>	<b>289</b>
<b>Lexique</b>	<b>294</b>
<b>Bibliographies</b>	<b>299</b>





Je ne me souviens plus de la première bande dessinée que j’ai lue, ce devait être *Dragon Ball*, *Tom-Tom et Nana* ou *la Rubrique-à-brac*... J’ai grandi dans une maison remplie de bandes dessinées, celles de mon père en particulier, quelques unes appartenant à ma mère, et celles de mes frères. Marquée de manière indélébile par les livres et l’animation, j’ai commencé très tôt le dessin et peu après la bande dessinée. Je ne me rappelle pas non plus la première bande dessinée que j’ai créée sûrement en CE1, et ça devait ressembler à une contrefaçon naïve du dessin animé *Pokémon* qui a tant marqué ma génération et inondé le marché dans les années 1990. Ce qui est certain, c’est que je me suis promise de devenir auteure de bande dessinée — mangaka, plus exactement, si je n’arrivais pas à devenir *Maître Pokémon*. Lorsque j’avais dix ans j’ai créé deux personnages, une fille et un garçon, qui ont survécu jusqu’à aujourd’hui et qui, au fil de leurs transformations, témoignent de l’évolution de ma mentalité et de mes influences artistiques. Au collège j’étais particulièrement productive, et au lycée je me suis intéressée de près au monde de la bande dessinée avant de m’en éloigner, pour la littérature. J’ai eu l’expérience de la lecture insatiable de mangas et bandes dessinées toute ma vie, de quelques concours de bandes dessinées, du festival d’Angoulême, de la création de personnages, de

cours de bandes dessinées donnés aux enfants sur bientôt neuf ans (j'ai commencé à animer des ateliers en 2007 au sein d'une association artistique), de fanzines... Aujourd'hui, je travaille encore sur l'histoire qui lie mes deux personnages créés à l'école élémentaire ; je produis aussi des bandes dessinées pour le fanzine *Métapolis*.

Au fil de mes lectures, j'ai pu tirer quelques réflexions. Si on me demande mes héros préférés, il m'en vient énormément à l'esprit. En revanche, pour mes héroïnes préférées, j'ai besoin d'un certain temps de concentration. Très tôt, j'ai pris l'habitude de m'identifier à des personnages de bande dessinée masculins. De la même manière, mes auteurs préférés sont principalement des hommes. J'ai mis du temps à prendre conscience de cela, mais une fois l'affaire révélée, cela me semblait choquant et évident : **où sont les femmes ?** Lorsque j'ai interrogé mes amis sur leurs héroïnes favorites, leur réaction était semblable à la mienne : au mieux un temps de réflexion, au pire, pas de réponse. Les quelques héroïnes que j'aime viennent de lecture très genrées, comme les *shôjo manga*, des bandes dessinées japonaises destinées aux filles, donc non lues par les garçons et globalement inconnues. Une chose est évidente : les garçons ne lisent pas de bandes dessinées estampillées « pour filles », ce qui peut même devenir un facteur d'exclusion. J'ai pu observer cela dans les colonies de vacances et les centres aérés : si, en tant que garçon, tu lis une bande dessinée pour filles, c'est la honte ! De la même façon que les enfants brident leur créativité en se forçant à ne pas dépasser les contours lorsqu'ils colorient, mes jeunes élèves, en atelier de bandes dessinées, ont toujours tenu à respecter des codes particulièrement stéréotypés : les garçons dessinent des bagarres en noir et blanc, et les filles dessinent des histoires de shopping multicolores.

Ma réflexion sur la femme en bande dessinée est également venue de ma propre expérience dans la création. J'ai longtemps mis en valeur mes personnages masculins. Des deux personnages que j'avais créés en primaire, arrivée au lycée, le garçon est même devenu mon avatar, tandis que la fille prenait un rôle secondaire. Ce personnage masculin est devenu mon porte-parole et la représentation de ma pensée. A l'époque, je ne me reconnaissais pas du tout dans le genre et la création féminine. Je vivais une dualité incohérente entre mon moi pensant et mon corps physique. J'en étais venue à penser que j'avais un esprit ou même une âme de garçon enfermé dans un corps de fille. Par une mathématique maladroite, j'en ai déduit que j'étais asexuée, ou plutôt *neutre*. Je n'ai

jamais signé de dessin de mon prénom car je le trouvais trop féminin, et je continuais à me dessiner en garçon en pensant que, détachée de mon corps féminin, j'avais accès à plus d'universalité.

A un concours de bande dessinée où j'avais été primée, le festival *Bulle Berry*, j'ai éprouvé une grande fierté quand le jury a pensé que j'étais un garçon en voyant mes dessins. Je me suis sentie valorisée, sans me poser de questions. Aujourd'hui je vois les choses différemment. La bande dessinée que j'avais proposée illustrait un poème d'Allen Ginsberg sur la chasse aux sorcières aux Etats-Unis, *America*, un poème noir, halluciné, mystique et politique. Toutes ces préoccupations qui ne font pas « fille ». Mon dessin également ne faisait pas « fille ». J'avais gagné grâce à ce concours une invitation au dîner des auteurs. Il n'y avait qu'une seule femme invitée, et on m'a assise à côté d'elle, en bout de table. Elle m'a expliqué que si je voulais réussir dans la bande dessinée il valait mieux que je dessine des fées, des princesses, et que j'utilise des couleurs « de fille ». A ce dîner là, aucun des auteurs hommes n'est venu me parler, et à l'époque je me suis dit que je devais être trop jeune. Maintenant que j'y pense, avant de savoir qui j'étais, ils avaient pourtant tous voté pour moi.

De toutes ces expériences de la bande dessinée je me suis donc posé cette question : le neutre, dans ce qu'il a d'universel, est-il nécessairement masculin ? Qu'est-ce alors que le féminin ? A-t-il encore de la valeur ? Faut-il être un homme pour toucher à l'universel et pour toucher un large public ?

Pour ce mémoire, je me suis donc renseignée sur la notion sociologique de *genre*, afin de comprendre la construction des personnages féminins dans la bande dessinée. Le genre, avant ce mémoire, n'était pas une notion familière pour moi. L'analyse de bandes dessinées et de la création de personnages m'a amenée à m'intéresser un peu plus au féminisme et à repenser la notion de féminin. En me plongeant dans l'histoire de la bande dessinée, et de la place qu'elle réserve aux femmes, j'ai constaté à quel point le corps féminin n'est pas laissé au hasard : il est censuré, débattu, porteur de stéréotypes de toutes sortes... Les rôles des personnages féminins en bande dessinée, simplifiés ou caricaturés, sont la démonstration d'un patriarcat et d'un sexisme oppressants dans nos lectures les plus anodines. Ces lectures anodines, diffusées en masse, élevées au rang de neuvième art, sont pourtant de puissants médias, chargés de stéréotypes.

Après l'analyse des *tropes* (archétypes stéréotypés) dans l'histoire du personnage féminin, j'ai étudié la place des femmes dessinatrices dans le milieu de la bande dessinée. Il m'a semblé logique de chercher auprès des femmes une explication ou au moins un témoignage par rapport au sexisme observé dans les bandes dessinées. Le récent scandale au Festival d'Angoulême (que j'explique dans le chapitre *Bande à part*) en a d'ailleurs été un puissant révélateur.

La première partie est donc un compte rendu sur l'histoire mondiale des héroïnes de bandes dessinées. Quelles héroïnes marquent les étapes importantes, les changements, qu'est-ce qu'elles traduisent de l'image de la femme, de l'évolution des mœurs et des mentalités ?

La seconde partie s'intéresse aux dessinatrices. De la même manière que les héroïnes ne semblent pas marquer les esprits, l'histoire ne retient pas vraiment le nom des autrices. La grande majorité des auteurs reconnus comme personnalités publiques sont des hommes. Quelle est la place pour les femmes qui dessinent des bandes dessinées dans notre société ? J'ai rédigé cette partie pour me faire une idée de l'influence des stéréotypes de genre au sein de la création, mais aussi dans la structure même de la société.

En plus d'une bibliographie incalculable de bandes dessinées mixtes (j'ai parcouru plus de quatre cents albums...) et de quelques livres introuvables sur les femmes en bande dessinée, j'aurai passé des heures qui font des semaines sur Internet, notamment sur les réseaux sociaux, non pas pour m'amuser ou remplir un vide dans ma vie en regardant des *mèmes*\* rigolos, mais parce le débat féministe actuel se déroule sur les blogs et se relaie essentiellement sur Twitter ou Facebook. Internet est en train de jouer un rôle majeur dans le féminisme contemporain, et m'aura permis de me documenter par des analyses de particuliers, d'amateurs, de podcasts et autres vidéos didactiques, par les mémoires sur le féminisme mis en ligne par les universités et par les traductions du travail de sociologues et féministes américaines non éditées en France.

\* Anglicisme (venant d'« *internet meme* ») utilisé pour décrire un élément ou un phénomène repris et décliné en masse sur internet. Souvent comiques, la contemplation et le partage des mèmes peuvent occuper une bonne partie du temps libre des individus de la génération Y.





## **L'AUTRE**

La représentation de la Femme en bande dessinée



En souhaitant créer une héroïne à laquelle les filles comme les garçons pourraient s'identifier, je me suis demandée quelles étaient mes propres modèles et inspirations. Qui j'avais aimé, qui j'aime à présent, qui j'aurais pu incarner, quelle femme de la bande dessinée avait pu aller au-delà de la muse désirable et intouchable ou de la chipie écervelée et de l'emmerdeuse rabat-joie pour me parler d'humanité ou me faire rire? Quelles femmes de la bande dessinée j'avais pu lire, pendant toutes ces années? Les héros de mon enfance ont bien été des héros. Il ne m'avait jamais sauté aux yeux que je ne pusse m'identifier qu'à des hommes. Puis en grandissant, j'ai pensé aux personnages de Kyôko Okazaki, j'ai pensé à *Lady Oscar*, à *Aya de Yopougon*, à *Barbarella* ou à *Tank Girl*.

J'ai envoyé un questionnaire à une cinquantaine de personnes, pour enquêter sur les héroïnes qui avaient marqué leur vie. J'étais à la fois curieuse d'en apprendre sur les préférences des gens, mais j'avais aussi l'intuition que le sondage reflèterait une réalité possible de ce déséquilibre entre les représentations des personnages féminins et masculins dans la bande dessinée. Résultats : plus de 60 héros cités pour seulement une dizaine d'héroïnes. *Yoko Tsuno*, *Aggripine*, *Nausicaä* et *Mélusine* me sont revenues assez souvent. Certains, grands comme petits lecteurs de BD, ne se souvenaient même d'aucune héroïne en particulier. Et pour cause, les héroïnes de BD se vendent moins bien que les héros, et sont quasiment invisibles dans les magasins. *Tintin*, *Corto Maltese*, *Spider Man* ou *Sangoku* sont devenus de véritables icônes de la culture populaire, certains s'offrant même le luxe d'être adaptés au cinéma, en film d'animation ou encore déclinés en statues, en figurines, calendriers ou autres parures de lit.

Il existe évidemment, en réalité, beaucoup de personnages féminins dans la bande dessinée, d'héroïnes charismatiques ou de personnages secondaires plus ou moins dignes d'intérêt. Pourquoi les femmes ne marquent-elles donc pas les esprits ? Elles sont en tout cas bien souvent réduites, caricaturées, déshumanisées, dépendantes d'un personnage masculin, invisibles ou fantasmées. Certains adeptes du *mansplaining*\* répondront que, par leur nature de fille, elles sont plus faibles, dénuées d'humour et ne peuvent donc pas assumer le rôle principal d'une aventure. D'autres répondront qu'elles n'existent tout simplement pas dans l'Histoire de la Bande dessinée, et qu'il n'y a donc pas lieu d'en discuter.

Il n'est pas rare que dans la bande dessinée grand public, là où un personnage mâle se différenciera par certaines particularités bien distinctes et cumulables telles que : le courage (*Tintin*), l'intelligence (*Le chat du rabbin*), l'avarice (*Picsou*), l'humanisme (*Albator*), l'élégance (*Corto Maltese*), la loyauté (*Batman et Robin*) ou encore l'ambition (*Luffy de One Piece*), beaucoup de personnages féminins auront pour caractéristique principale d'être belle, liée par une romance à un personnage masculin et affublée de stéréotypes de genre : Sakura de *Naruto*, Nadia de *Titeuf*, Chen de *Cédric*, Mary-Jane de *Spiderman*, Isis de *Donjon*, Falbala de *Astérix*...etc.

La représentation de la femme en bande dessinée, comme dans la plupart des médias, est aujourd'hui extrêmement sexualisée, et cette sexualisation influence de façon excessive le rôle ou le but du personnage. Au cours de mes recherches sur les personnages féminins dans la BD, j'ai pu m'apercevoir que ça n'avait pas toujours été le cas, mais ce qu'il est important de noter, c'est que la question de la représentation du corps féminin a toujours été au coeur des controverses et s'est fait témoin de l'évolution des moeurs et des mentalités depuis la création du médium. En analysant la représentation des femmes dans la Bd, on peut donc en apprendre beaucoup, par les transformations du corps de ses héroïnes, des stéréotypes de genre et des canons de beauté de l'époque, ainsi que des attentes de la société envers la femme.

Les femmes en bande dessinée sont la cible de plusieurs cas de figures récurrents, que l'on peut appeler *tropes*. Au sujet des jeux vidéo dont elle analyse les ressorts sexistes, la journaliste américaine Anita Sarkeesian nous donne cette définition :

« *A trope is a common pattern in a story or a recognizable attribute in a character that conveys information to the audience. A trope becomes a cliché when it's overused. Sadly, some of these tropes often perpetuate*

\*Explication faite par un homme à une femme sur ce qu'elle doit faire ou ne pas faire, avec condescendance, parce que cette dernière est une femme

*offensive stereotypes.* »\*

*Un trope est un modèle courant dans une histoire ou une caractéristique reconnaissable chez un personnage qui communique des informations aux spectateurs. Un trope devient un cliché quand il est trop souvent utilisé. Malheureusement certains tropes perpétuent parfois des stéréotypes offensants.*

Je me suis d'abord intéressée à l'Histoire de la bande dessinée. Qui sont les femmes dans l'Histoire de la BD, que font-elles, quels rôles jouent-elles, comment sont-elles montrées ? A partir de quand la femme n'est-elle devenue qu'un amas de stéréotypes, et quelle est la valeur de ces stéréotypes ?

Voici une Histoire des personnages féminins de bande dessinée telle que j'aurais aimé pouvoir la lire en bibliothèque, et telle que je ne l'ai jamais trouvée. Dans l'encyclopédie de la BD européenne, dans les manuels d'Histoire de la bande dessinée, je n'ai vu guère plus qu'une *Wonder Woman*, une *Bécassine* et parfois une *Barbarella*, écrasées par les *Tintin*, *Spiderman*, *Astérix*, *Schtroumpfs* ou autre *Lucky Luke*. Pour pallier l'absence des femmes dans l'Histoire, je n'ai bien sûr pas pu rédiger un historique exhaustif de toutes les femmes apparues dans la bande dessinée mondiale, cependant, j'ai cherché à vous présenter quelques figures importantes de l'Histoire du Personnage Féminin, et j'ai voulu détailler l'Histoire de la représentation du corps féminin et du genre féminin au fil des décennies et des tendances dans la bande dessinée. Quelques précisions sur les tropes les plus répandus dans la bande dessinée alimenteront ce panorama de la BD féminine.

\*Anita Sarkeesian, Tropes vs. Women, Feminist Frequency.

## Premières apparitions

Avec des prémices de narrations séquentielles observées depuis le paléolithique supérieur jusqu'aux caricatures et dessins satiriques de la presse du XIXème, en passant par la célèbre *tapisserie de Bayeux* datée du Moyen Âge, la naissance officielle de la bande dessinée est attribuée à Rodolphe Töpffer, écrivain suisse, lors de la création d'histoires satiriques dessinées en bandes et publiées dans les journaux puis déclinées en album, vers 1827. La bande dessinée s'est vite internationalisée et est devenue un médium de masse dès la fin du XIXème siècle, popularisée par la presse humoristique, la littérature de gare (romans populaires, feuilletons bon marché) et bientôt les périodiques illustrés. Les premières bandes dessinées de la littérature mondiale du XXème siècle sont globalement destinées aux hommes et dessinées par des hommes. Les représentations de femmes que l'on y trouve sont rares et constituent surtout, au même titre que les hommes représentés, des caricatures, ou des représentations académiques inspirées des modèles classiques de la peinture ou de la gravure.

La française Marie Duval est une des premières autrices de bande dessinée européenne. Anciennement comédienne, elle se lance dans le dessin et dessine en 1870 *Ally Sloper*, publié dans le journal de son mari, *Judy, or the London Serio-Comic Journal*. Dans les histoires de ce premier personnage récurrent de la bande dessinée, on peut découvrir de nombreuses figures féminines, parfois enfantines, parfois étranges, parfois caricaturées et difformes. Elle ne crée pas d'héroïne particulière mais donne à voir une large galerie de personnages féminins étranges.



## Périodiques féminins et romance comics

La France est à l'origine d'une presse spécialisée pour la jeunesse bourgeoise : *Le Petit français* ou *La famille Fenouillard*, par exemple. Ces illustrés connaissent un succès tel que les titres se multiplient et se diversifient. Si jusque là les illustrés étaient destinés aux garçons, en 1905, l'éditeur Gautier-Langereau lance le premier périodique à destination des jeunes filles de bonne famille : *La Semaine de Suzette*. On y publie la première héroïne de l'histoire de la bande dessinée française, Bécassine.

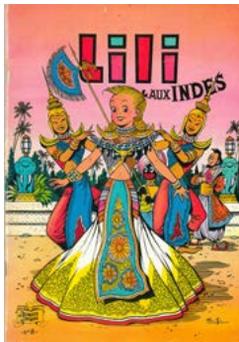
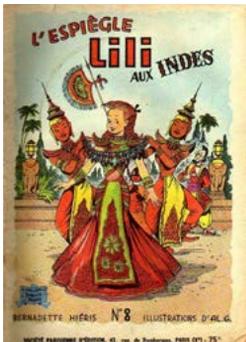
**Bécassine** est dessinée par Joseph Pinchon et scénarisée par Jacqueline Rivière, rédactrice en chef du magazine dont l'Histoire ne retiendra pas le nom, le personnage étant repris en 1913 par le scénariste Caumery. Bécassine devient un personnage très populaire dans *la Semaine de Suzette*, qui publie ses 110 aventures avant qu'elles ne soient éditées en 26 albums, publiés entre 1913 et 1939. La jeune bretonne est aujourd'hui un personnage iconique de notre culture populaire, que l'on a pu voir reproduit sur certains timbres en 2005, et que l'on trouve défini dans le *Larousse* par « *jeune fille sotte ou naïve* » et par le *Grand Larousse encyclopédique* comme « *type de bonne bretonne, brave mais étourdie* ». Bécassine n'est pourtant pas seulement la vulgaire plouc qu'elle semble être. Comme le souligne Bernard Lehembre dans son livre *Bécassine, une légende du siècle\**, on la retrouve en voyageuse à moto, dans les airs en avion ou à la montagne en alpiniste. Elle cherche activement du travail et s'adapte à plus d'une centaine d'emplois. Elle participe à l'effort de guerre et parfois même, elle s'essaie au cinéma. Cette précision vient contrebalancer l'image très négative qu'elle a pu renvoyer à certains groupes bretons qui ont vu en elle la personnification du mépris des bourgeois parisiens envers la paysannerie bretonne. Un groupe breton a même détruit sa statue de cire au musée Grévin en 1939, tandis que l'adaptation de la BD en film a provoqué un tollé général dans les années 50. Comme la bouche de Bécassine n'était pas toujours représentée sur certains dessins, certains militants y ont vu le bâillonnement de la protestation bretonne. Une première héroïne nationale qui est donc très controversée. Également moquée de certaines féministes qui y voient une héroïne sans cervelle ni intérêt, on voit même apparaître un pastiche pornographique de Bécassine sous le titre de *La naissance de Bécassine*, en 1974.

\*Gautier Languereau 2005



Les publications des frères Offenstadt, qui visent un public plus populaire, populaire, en parallèle au périodique humoristique l'Epatant, lancent en 1909, le périodique *Fillette*, destiné à plaire aux petites filles et à concurrencer *La Semaine de Suzette*. C'est dans la revue *Fillette* qu'apparaît, *L'Espiègle Lili*, une série de Jo Valle et de André Vallet qui bat le record de longévité, puisqu'elle est publiée durant 89 ans.

**L'espiègle Lili**, dit Elisabeth d'Orbois, est issue d'une famille riche qui connaît des revers de fortune. En 1909 elle est une petite fille turbulente. On la voit grandir, se marier en 1923, puis rajeunir et vieillir à nouveau, au gré des épisodes et des auteurs. Sa version la plus connue aujourd'hui est la Lili des années 50, celle scénarisée par Bernadette Hiéris et dessinée par Al.G. Le dessinateur fait disparaître les cases et apparaître des phylactères à la place des blocs de texte, rendant la lecture plus aérée et plus dynamique. Lili évolue d'une adolescente turbulente à une jeune fille célibataire qui doit gagner sa vie, avec la sollicitude de son tuteur, monsieur Minet. A l'instar de Bécassine, Lili est une fille plutôt modeste, qui enchaîne les petits boulots et fait figure, assez moderne dans les années 50, de jeune fille pro-active indépendante. Elle parcourt le monde et même l'Espace. Le personnage de la jeune fille est d'un naturel agréable et vive d'esprit, volontaire et de bonne humeur. Très magnanime, elle pardonne toujours à ses ennemis. Après la mort de Al.G. et le départ à la retraite de Hiéris, deux albums de Lili sont sortis en 1996 et 1997 avant de s'arrêter définitivement suite à une rupture entre les lecteurs, nostalgiques de l'ancienne Lili de leur enfance, et la volonté des nouveaux auteurs de donner une image d'actualité à l'héroïne : *Lili à Chérie FM* et *Lili Top model* sont des échecs commerciaux et artistiques.



La société Parisienne d'Édition éditera plus tard dans Fillette une autre héroïne célèbre inspirée de Lili : *Aggie Mack* ainsi que l'une des première jungle girls française, *Durga Râni reine des jungles*, en 1946. Sur le modèle de *La Semaine de Suzette*, on trouve d'autres revues telles que *Lisette*, *Fillette*, *Mireille*, *Âmes Vaillantes*, *Bernadette* ou *Line*. A l'époque, c'est toujours dans ce type de revue que l'on trouve le plus de personnages féminins. Dans ces publications jeunesse destinées aux filles, on retrouve les représentations caricaturales de la presse d'humour dans certaines vignettes, mais aussi les représentations plus académiques de l'homme et de la femme que l'on retrouve dans la peinture et les gravures plus classiques. Beaucoup d'histoires évoquent et représentent de belles jeunes femmes, des fillettes ordinaires de la classe populaire, de nobles dames ou parfois des sorcières. Les couvertures de ces périodiques évoquent souvent l'Art nouveau dans la composition, les ornements et les typographies, ce qui en fait des publications particulièrement esthétiques.

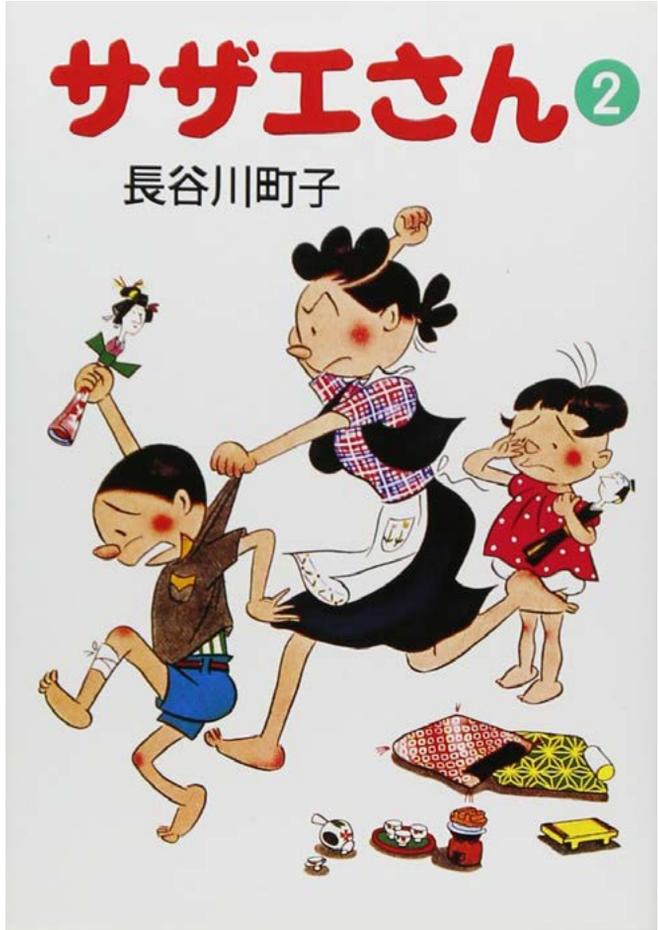
La presse féminine française publie également des séries sentimentales telles que *13, rue de l'espoir* dans le journal *France Soir*. Cette tendance vient des États-Unis, et s'inspire des romances dessinées ou *romance comics*. Ce type de publications connaît son apogée dans les années 50, avec des titres comme *Young Romance*, créé en 1947 par Joe Simon et Jack Kirby, le dessinateur de *Captain America*. Ces romances connaissent un succès tel que les ventes dépassent celles des revues de super héros de comics de l'époque ! Les *romance comics* envahissent le marché et c'est cette surproduction qui entraîne inévitablement la lassitude des lecteurs. La deuxième raison du désintérêt du lectorat pour le genre est la création du **Comics Code Authority** qui censure toutes les allusions à la sexualité et encourage à ne mettre en avant que le mariage et les valeurs familiales : "*La nudité sous n'importe quelle forme est interdite, de même que l'exposition indécente ou excessive. L'illustration suggestive et salace ou les postures suggestives sont inacceptables. Les femmes doivent être dessinées de façon réaliste, sans exagération de toutes qualités physiques.*"

Le marché du *romance comics* s'effondre donc, et les titres disparaissent aussi vite qu'ils n'étaient apparus. C'est la seule période de l'Histoire du comics qui aura connu une majorité de lectrices plutôt que de lecteurs, entre la fin des années 20 jusqu'aux années 40. Cette période, appelée l'Âge d'Or du comics, aura vu naître de nombreuses héroïnes et produit un grand nombre de dessinatrices.

## Sazae-san

De l'autre côté du globe, au Japon, la bande dessinée que l'on nomme *manga*, littéralement « image dérisoire », est apparue dès le XIX<sup>ème</sup> siècle bien avant sa récente popularisation en occident dans les années 1980. Elle se diffuse également en caricatures dans la presse satirique et hérite de codes graphiques de l'*ukiyo-e*, estampes gravées sur bois, de la peinture populaire et des dessins de la presse occidentale. Sous l'occupation américaine d'après guerre, les mangakas subissent l'influence des *comic strips*, diffusés dans les grands quotidiens japonais comme le *Asahi Shinbun*. Le plus célèbre mangaka de cette période est principalement inspiré par les dessins de Walt Disney : Osamu Tezuka. Né d'une génération profondément marquée par la guerre, il signera plus de 170 000 pages dessinées, 700 oeuvres, 70 séries animées, téléfilms et long-métrages d'animation.

Si le manga de Tezuka *Princesse Saphir*, est pressenti comme la bande dessinée manifeste du style *shôjo* ou manga pour filles, c'est *Sazae-san*, créée en 1946, par une mangaka de la même génération que lui, Machiko Hasegawa, qui est considérée comme la première héroïne populaire de l'Histoire du manga. A la base, **Sazae-san** est une femme qui trouve plus intéressant d'être elle-même plutôt que d'investir dans les kimonos ou le maquillage pour séduire un éventuel futur mari. Elle est cependant rapidement mariée, car toute indépendante et intelligente qu'elle soit, la femme japonaise convenable n'est pas une femme célibataire. Sazae-san et sa famille représentent alors l'idéal moderne de la famille moyenne d'après-guerre. Elle est représentée à ses débuts comme une femme libérée, et la plupart des premiers strips montrent une Sazae-san qui consterne ses voisins en ne laissant pas son mari dominer le foyer. On la voit militante à plusieurs reprises, dans son groupe local pour la libération des femmes. Au fur à mesure des épisodes publiés dans le *Asahi Shinbun*, la famille de Sazae-san s'élargit et l'histoire devient une saga familiale humoristique dont elle restera le personnage central et le pilier familial. La particularité de la ménagère est de trouver le bonheur dans les choses les plus simples de la vie quotidienne. Aujourd'hui encore, on utilise le terme « Sazae-san » pour qualifier une femme au foyer de type traditionnel, c'est à dire une femme qui s'occupe de la maison, des enfants, des finances et de la bonne réputation de la famille. Une Sazae-san est avant tout une femme de caractère, aimante, dévouée mais aussi juste et impartiale. De la même façon que Bé-



cassine est considérée comme la brave et naïve bretonne, Sazae-san est la brave et dynamique femme japonaise, et certains lui vouent un culte et s'en réfèrent avec une nostalgie similaire... Sazae-san a été l'objet de 45 volumes en manga, de multiples adaptations en anime et drama télévisés au Japon. C'est un personnage phare de la culture populaire encore très apprécié aujourd'hui, dans cette société où 43% des femmes considèrent que l'homme doit travailler tandis que la femme doit s'occuper du foyer, et dans laquelle 70% d'entre elles pensent que la femme doit se concentrer sur l'éducation des jeunes enfants avant toute autre activité\*. J'ai observé que certaines femmes au foyer au Japon étaient en effet relativement épanouies dans ce rôle, dans le sens où elles seules partagent une relation privilégiée avec leurs enfants, alors que les pères n'ont pas leur mot à dire dans l'éducation, faute de temps ou d'intérêt. Elles ont aussi un rapport plus étroit avec leur voisinage et leur famille, en particulier avec les personnes âgées et les autres femmes. Elles disposent de la gestion des finances et du foyer là où les hommes sont de simples *salarymen* qui passent leur vie entre le bureau et les bars, et entre collègues. Evidemment, le milieu du travail est extrêmement discriminatoire au Japon, et je pense que les femmes doivent être libres de pouvoir travailler comme elles l'entendent, et tout le monde ne peut s'épanouir en devenant une ménagère ou une mère, mais le statut de femme au foyer est tout de même très dévalorisé dans notre pays, tandis qu'il est moins porteur de cette connotation négative au Japon.

La femme au foyer japonaise est le pilier de la famille et le modèle des enfants, elle est une figure sociale assez forte et particulièrement liée à la terre (au foyer, au voisinage, à la région) donc liée à la mémoire, à l'intime ou à la nostalgie, comme en témoignent beaucoup de mangas comme *Mes voisins les Yamada* ou les nouvelles de Rumiko Takahashi, les films de Kore-eda Hirokazu ou les long-métrages d'animation de Hayao Miyazaki ou *Les enfants loups* de Mamoru Hosoda.

Etre femme au foyer pourrait être une liberté interdite aux hommes... Une des explications de l'image intemporelle de Sazae-san.



\*source : nipponconnection.fr

## Les première héroïnes de comics

Aux Etats-Unis, avant la très célèbre super héroïne Wonder Woman, on peut noter un panel impressionnant d'héroïnes nées dans les années 1920, période faste appelée *Roaring Twenties* ou "années vrombisantes" (1920-1929), propice au développement des arts et à la promotion de la mode et de la bande dessinée.

Pionnière, Nell Brinkley écrit en 1918 une série d'illustrés très populaire: *Golden Eyes and Her Hero Bill*. **Golden eyes** a suivi son bien aimé dans les tranchées, avec son chien Oncle Sam. C'est une héroïne déterminée et très active qui conduit l'ambulance de la Croix Rouge et défie les officiers allemands pour sauver son fiancé. La bande dessinée se veut progressiste: l'auteur sensibilise ses lectrices au droit de vote que les femmes américaine obtiendront en 1920.



Elzie Crisler Segar crée **Olive Oil** en 1919, avant le personnage de celui qui sera à l'avenir son célèbre fiancé, Popeye. Inspirée de la tenancière d'une épicerie de la ville de l'auteur, Olive ne s'illustre véritablement que dans son histoire d'amour avec Popeye. C'est une grande femme filiforme et plus grande que son fiancé, considérée comme plutôt laide, comme Popeye, et souvent montrée hargneuse et colérique, volage et mièvre. Elle devient la ménagère parfaite et la femme à secourir en épousant pleinement les conventions sociales.



Nell Brinkly est issue du mouvement artistique **Tambour**, créé par plusieurs dessinatrices : Ethel Hays, Virginia Huget, Marjorie Hendersen Buell et Gladys Parker. La particularité de ce mouvement est qu'il est composé de femmes modernes, aux idées progressistes, amatrices de mode et très cultivées. Le mouvement place l'héroïne au centre de toutes les histoires. Cette héroïne peut être une petite fille qui n'obéit pas et fait des bêtises, ou une jeune fille qui ne répond qu'à ses envies, dans tous les cas le personnage sera présenté comme libre de son corps, de sa volonté et de ses opinions.

Marjorie Hendersen Buell dessine en 1935 **Little Lulu**, une histoire humoristique dont le personnage principal est une petite fille particulièrement turbulente. Le personnage multiplie les apparitions dans les albums, les dessins animés et les publicités pendant plus de cinquante ans. Little Lulu est une enfant indocile, gourmande, maladroite, calculatrice et désobéissante, mais on la voit aussi bonne vivante, rigolarde et affectueuse. Son portrait n'idéalise pas les petites filles, Little Lulu est même particulièrement maligne dans ses plans pour jouer des tours aux petits garçons, il la place plutôt dans l'observation réaliste et attendrie de l'enfance et de sa spontanéité.

# MISS ALADDIN

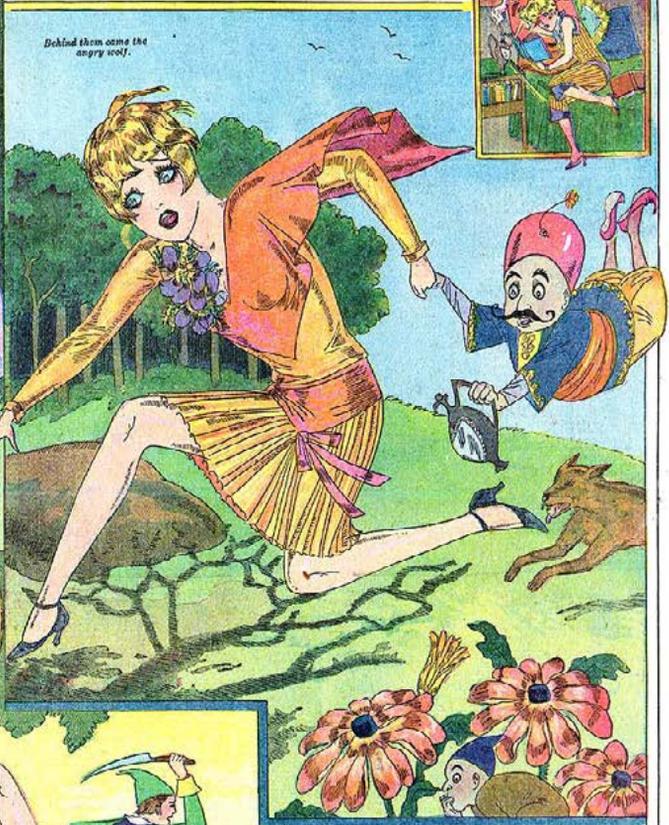
By VIRGINIA HUGET

Red Riding Hood's Wolf  
Gets Busy Again  
SUNDAY, APRIL 7, 1929

This Mark Registration Applied For

## Jack the Giant Killer to the Rescue

Verses by J. Kenneth Jones



"HOW ever will we get away  
From the ghosts and goblins here?"  
Said Miss Aladdin to her dwarf  
In the magic forest drear.

(For they were touring Fairy Land  
And the magic little lamp  
Which had whisked them from the city  
Where the streets were cold and damp,  
Was impotent against the spell  
Of the Land of Make Believe,  
Where things are always what they seem,  
And looks do not deceive!)

"I'm sure I cannot answer that!"  
Said the dwarf with doleful sigh,  
So they sat down on two mushroom-rooms  
And watched the snails whiz by!

But soon the two were up again,  
And racing through the wood;  
Behind them came the angry wolf  
That met Red Riding Hood!

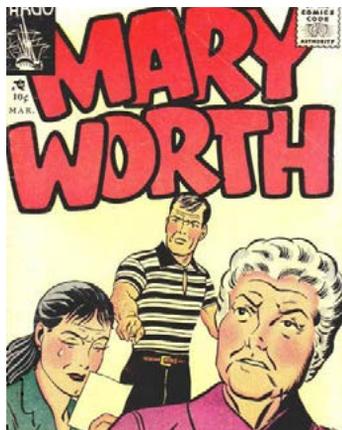
But Jack, the Giant Killer,  
Was passing by that day,  
And seeing Miss Aladdin's fright  
He chased the wolf away!

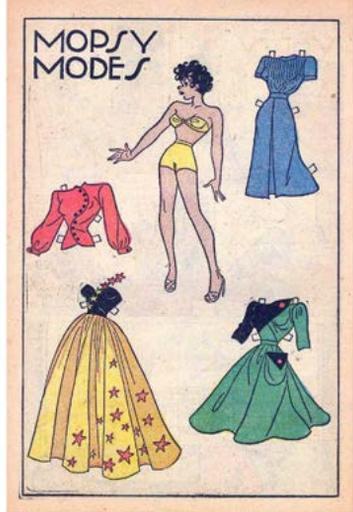
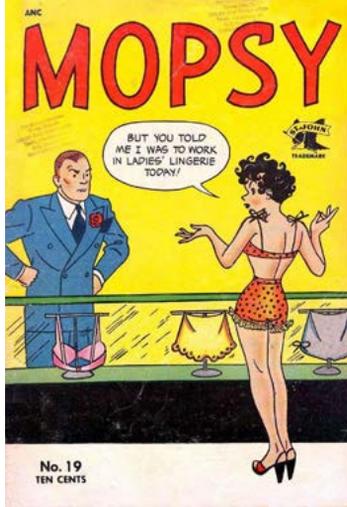
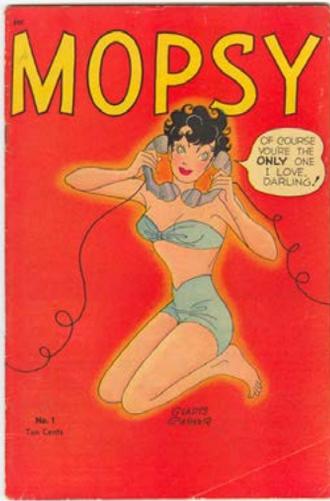
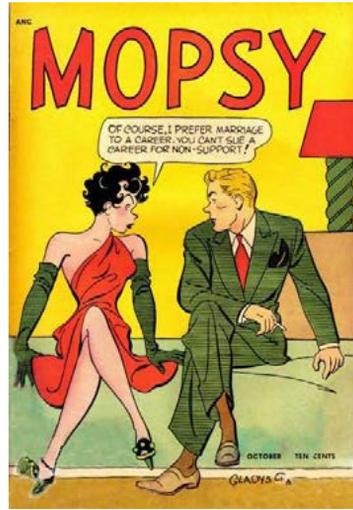
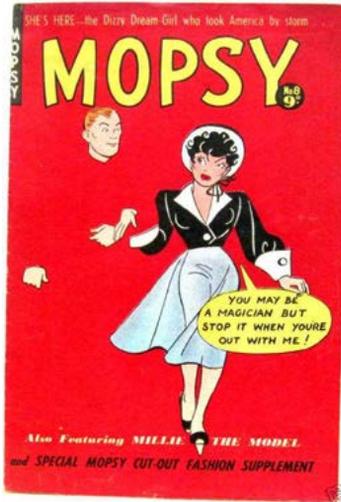
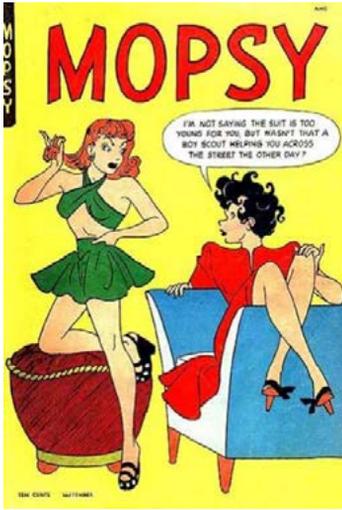
(To be Continued)

**Mopsy** est une héroïne ingénue créée par Gladys Parker en 1939, qui connaît un succès de plus de trois décennies. Pour le personnage de Mopsy, Gladys Parker s'inspire d'elle-même, en particulier de sa chevelure bouclée à la garçonne et de son goût pour la mode. Mopsy est particulièrement drôle et fine d'esprit, parfois provocatrice et cassante, très libre, moderne, belle et stylée. Pendant la Seconde Guerre Mondiale, Mopsy travaille comme infirmière et employée dans une fabrique de munitions. Cela lui confère une certaine popularité, mais à la fin de la guerre, l'héroïne retourne à la vie civile et à la mode.

« *I especially want to lose muscles I developes on my job* ». L'autrice popularise alors les poupées de mode en papier avec ses pages « *Mopsy Modes* », à l'effigie de ses personnages et aux multiples panoplies de vêtements découpables dans les revues pour filles.

**Apple Mary**, créé en 1932 par Martha Orr, est une vieille dame particulièrement appréciée des lecteurs. Cette dame est une vendeuse de pommes du coin de la rue pleine d'ingéniosité et de bons sens. Elle est reprise par un autre auteur, Allen Saunders, en 1938 sous le nom de Mary Worth. Elle est présentée comme une victime de la crise devenue une sorte de chroniqueuse du coeur ambulante. Elle serait la figure originelle du terme « *working class hero* » popularisé par la chanson du même titre de John Lennon. Publiée sur 80 ans, parue dans 350 quotidiens, Mary est autant appréciée que moquée car elle personnalise un style de BD très décrié pour sa niaiserie et ses grands poncifs scénaristiques : le soap opéra comic.





Publiée de 1940 à 2011, **Brenda Starr** est dessinée par Dale Messick puis Ramona Fradon à partir des années 1980. C'est l'histoire d'une femme journaliste extrêmement avant-gardiste pour l'époque, une carriériste, qui rappelle Rita Hayworth, la star et sex symbol américaine connue pour ses romances torrides et ses aventures exotiques. Elle est représentée comme une rousse plantureuse et séduisante, et prend souvent l'apparence des pin-ups à la mode de chaque décennie. Son métier de reporter l'amène à parcourir le monde, à déjouer des complots et sauver des vies. On suit d'autre part ses aventures amoureuses et son mariage dans les années 70. Elle inspire une série et un film est tiré de ses aventures en 1992.



On doit les premières héroïnes noires aux design moins caricaturaux à la première femme afro-américaine illustratrice à succès, Zelda Jackson-Jackie-Ormes. Lassée de ne voir que des représentations d'africains assimilés à des sauvages, elle crée **Patty-Jo'n' Ginger** ou encore Candy ou Torchy Brown Heartbeats. Ses personnages sont belles, malignes, insolentes et ambitieuses. Elle met en scène la relation de tendresse et de provocation perpétuelle entre une jeune fille et sa petite soeur dans *Patty-Jo'n'Ginger*. Si la grande soeur Ginger paraît globalement préoccupée par son apparence, la petite soeur précoce, Patty-Jo, exprime tout haut ses opinions politiques comme « *Je serais curieuse de voir quel comité a décidé qu'il était non-américain d'être de couleur.* ». A l'époque, les enfants noirs sont encore appelés par le terme raciste de *picaninny*, qui désigne les représentations caricaturales particulièrement laides et offensantes d'enfants africains d'un noir absolu contrastant avec une bouche rouge, souvent nus ou dans des positions animales, que l'on trouve sur les publicités ou dans les comics. Patty-Jo représente donc une petite révolution à elle seule.

PATTY-JO 'n' GINGER



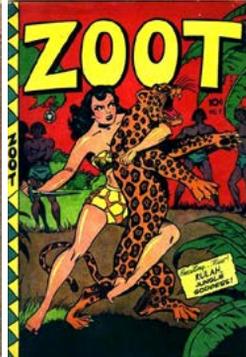
COPYRIGHTED ONE ISSUE DIXIE DOLLAR PUBLICATION

"It would be interestin' to discover WHICH committee decided it was un-American to be COLORED!"





Art by Nestor Redondo for Rima the Jungle Girl #6, Feb-March 1975, DC Comics [comicbookbrain.com](http://comicbookbrain.com)



## Jungle girls et Tijuana Bibles

On compte plus d'une centaines de jungle girls ou tarzanides dans l'histoire de la bande dessinée. Ces jeunes femmes apparaissent dans la fiction populaire, les romans, les comics et les films, dès le début du XXème siècle. On trouve ces versions féminines de Tarzan vêtues de peaux de bêtes fort seyantes, sous forme de bikini, et souvent pieds nus. On les représente comme des femmes fortes ou sauvages, telles des reines de la jungle, mais plus tard aussi comme des demoiselles en détresse qui attendent qu'un homme les arrache des griffes de la nature dangereuse et les ramène à la civilisation...

**Rima the jungle girl** est la première jungle girl, issue d'un roman de 1904. Elle inspire un comics dans les années 70, et quelques films dont un où elle est incarnée par Audrey Hepburn. Inspirée de Tarzan et du *livre de la jungle*, c'est l'histoire d'une belle blonde qui vit dans la jungle auprès des animaux sauvages. Le retour à la nature y est idyllique et l'humain civilisé y est présenté comme un oppresseur. Elle devient le modèle du genre.

La première jungle girl officielle des comic books est **Sheena, reine de la jungle**, crée par Will Eisner en 1937 et publiée dans *Jumbo Comics*. Elle est également une des premières à avoir son propre titre. C'est une grande blonde incendiaire, au physique de mannequin, en maillot court en peau de panthère, qui arbore une expression guerrière rappelant les Amazones ou les Walkyries. Elle a grandi dans la nature et a appris entre autres à survivre dans la jungle et à communiquer avec les animaux sauvages. Elle se bat avec de nombreuses armes qu'elle a confectionnées : couteaux, lances, arcs... Elle combat des braconniers, des chasseurs de trésor, des despotes et des scientifiques aux desseins machiavéliques. Elle inspire toutes les autres jungle girls de bandes dessinées du monde entier, comme *Durga Râni* publiée dans *Fillettes* ou *Rulah, déesse de la jungle* de Matt Baker, avant de réparaître dans les comics des années 80 de la série *Jungle Comics*. Elle a une importance majeure dans la culture populaire : adaptée une première fois au cinéma en 1950 et incarnée par la pin up Irish McCalla, elle est ensuite réutilisée pour une série américaine des années 2000, ainsi qu'une série de films bollywoodiens dans les années 80. Les Ramones lui rendent hommage dans la chanson *Sheena is a punk rocker*.

En parallèle à la production de bande dessinée légale, on observe aux Etats-Unis puis en Europe un commerce discret mais affluant d'ouvrages pornographiques, les *tijuana bibles*, feuillets de 8 ou 10 pages, dans lesquels la femme-objet ou pin-up soumises aux désirs des hommes sont représentées à travers des parodies de comics populaires tels que Superman et Lois Lane, d'acteurs et actrices de cinéma comme Greta Garbo, ou de personnages de films d'animations comme ceux de Walt Disney et de Popeye. Ces feuillets popularisent dès les années 1920 jusqu'aux années 1960 la représentation de femmes érotisées et caricaturées. Il se font le refuge d'une représentation de la femme nue chassée des comics pendant la période de censure des années 50 et seront l'inspiration majeure de la bande dessinée underground.



## Les prémices du shôjo manga

*Shôjo* est un mot japonais pour « jeune fille ». Ce terme apparaît lorsque le système éducatif japonais devient non mixte, au milieu de l'ère meiji, un peu avant 1900. C'est cette non mixité qui est à l'origine de la division des mangas par cibles démographiques. Les premiers périodiques shôjo apparaissent en 1903 : *Shôjo kai*, *Shôjo Sekai* en 1906 puis *Shôjo no tome* en 1908. Les styles graphiques sont inspirés de la peinture japonaise et de la photographie, tandis que certains ornements floraux rappellent des motifs japonais traditionnels, d'autres compositions rapellent l'Art Nouveau et l'Art Déco, et s'inspirent visiblement du style des revues françaises de l'époque. Il serait réducteur de penser que les illustrations de l'époque copient seulement le style occidental. Au contraire, bien qu'inspirées de la mode européenne, les jeunes filles présentées sur les couvertures de *Shôjo no tomo* réalisées par le peintre Junichi Nakahara ont un graphisme qui leur est propre et qui reviendra plus tard à la mode dans l'Histoire du *shôjo manga*. Les peaux sont banches et les cheveux noirs, les joues sont fardées de rose et les lèvres rouges. Les yeux sont agrandis et leurs paupières baissées deviennent très expressives, se démarquant d'une image traditionnelle qui représente les yeux bridés très en amande. Les cils sont allongés et les sourcils haussés, ils confèrent à leurs personnages un air un peu surpris, un peu las. La coupe courte à la garçonne des années folles est très à la mode au Japon vers 1910-1920.

Ces illustrations s'inspirent des *mogas*, les « modernes girls » de l'époque, comme la romancière **Nobuko Yoshiya**, publiée dans ces périodiques. Ce sont de jeunes japonaises particulièrement élégantes, instruites, qui revendiquent leur émancipation et leur volonté de s'ouvrir sur le monde et qui adoptent la mode occidentale. Elles ne rejettent pas non plus le traditionnel kimono, ce qui donne lieu à des mélanges graphiques et vestimentaires particulièrement beaux et intéressants : par exemple, on les voit porter le kimono et les cheveux courts, le kimono et les souliers...etc.



*Otome no Minato*,  
Junichi Nakahara  
1938



Les périodiques shōjo témoignent de cette mode qui influence encore aujourd'hui l'élégance japonaise, mais porte également les futures thématiques du shōjo manga : histoires d'amour et d'amitié, exploration de l'humeur et des émotions du personnage, beauté des fleurs, univers oniriques. Nobuko Yoshiya popularise à l'époque un genre de nouvelles qui se traduira plus tard dans les shōjo par le genre *esu* ou « classe s » qui désigne les relations intimes entre des écolières d'âge différents. Bien que beaucoup d'écrivaines issues de ce genre littéraire soient lesbiennes, comme Nobuko Yoshiya, il s'agit essentiellement d'amour platonique, voire spirituel, un type de relation « non pathogène » considéré comme une « phase » de l'adolescence. Les études de genre japonaises considèrent que le *esu* marque cependant la « découverte » de l'homosexualité féminine au niveau national. Le genre est avant-gardiste et est évidemment condamné pendant la guerre.



\*je n'aime pas le terme *garçon-manqué*.

Ce sont les dessins de **Katsuji Matsumoto** qui auront un impact considérable sur la future identité du *shôjo manga*. Il réalise une bande dessinée de 16 pages, dans le style de la peinture lyrique à la mode, *Nazo no kuroba* ou *le Trèfle Mystérieux* (1934), qui raconte les aventures d'une jeune fille aux allures de Robin des bois. Il utilise dans ses vignettes des cadrages cinématographiques très novateurs pour l'époque, comme la contre plongée ou les inclinaisons. Le personnage principal du Trèfle Mystérieux est une jeune bergère qui, apercevant des voleurs dans son village, se travestit en jeune garçon athlétique et fier, une *otenba* (*tomboy*)\*, et sauve le village. Elle est portée en triomphe par le cortège du roi. Cette oeuvre avant-gardiste, ainsi que *Kurukuru Kurumi-chan* (1938) posent les jalons du graphisme *kawaii* ou « mignon » de la culture populaire japonaise que l'on connaît aujourd'hui et sont les prémisses du *shôjo manga* actuel.

Si *Sazae-san*, créée par Machiko Hasegawa, est la première héroïne connue dans le monde naissant du manga, elle n'est pas une héroïne de *shôjo manga*. Bien que l'héroïne soit une femme au foyer, la BD sous formes de cases verticale est publiée dans le journal national *Asahi Shinbun* et ne vise pas les femmes en particulier. Il relate plutôt les frasques comiques d'une famille japonaise classique.

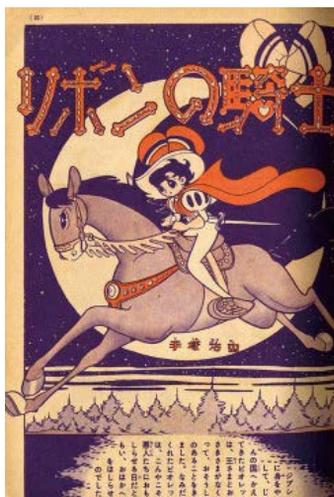




## L'invention du shôjo manga

Le *shôjo manga* est d'abord initié par des hommes mangaka : Osamu Tezuka, qui a également posé les règles du shônen manga, manga pour jeunes garçons, crée **Princesse Saphir** en 1953 dans l'intention de faire rêver les jeunes filles à leur tour. Son graphisme est fortement inspiré de celui de Walt Disney, et il raconte l'histoire d'une princesse héritière d'un royaume féérique. Cette princesse a l'aspect d'un prince et prend l'apparence d'un travesti, comme l'était le personnage principal du *Trèfle Mystérieux* de Katsuji Matsumoto. Princesse Saphir est courageuse, forte face à l'adversité et volontaire, mais l'auteur justifie ces qualités héroïques par le fait que l'héroïne possède un coeur masculin en plus de son coeur féminin...

La proportion des mangas dans les magazines comme *Shôjo Club* augmente et les femmes mangakas se révèlent, même si la majorité des artistes du shôjo sont encore des hommes. Certaines se réclament héritières de l'écrivaine Nobuko Yoshiya : Masako Watanabe, Maki Miyako, Hideko Mizuno ou Toshiko Ueda proposent des histoires évoquant la beauté, l'onirisme et les relations amoureuses. Nishitani Yoshiko est la première à proposer des jeunes héroïnes à l'image de ses lectrices, vivant une vie ordinaire évoquant l'école, l'amitié, les romances et la famille. Son manga *Lemon and*



Princesse Saphir de Tezuka

*Cherry* introduit un sous genre désormais incontournable dans le shôjo : la romance dans le milieu scolaire. L'héroïne de manga shôjo cumule graphiquement quelques fantasmes occidentaux : grands yeux bleus, cheveux blonds, quelques canons japonais : peau de porcelaine, teint de pêche, ainsi que des influences de Tezuka et des illustrés inspirés des *mogas*. La taille des yeux des héroïnes est encore agrandie et les pupilles sont couvertes de reflets et d'étoiles, à l'image des yeux en verre de certaines poupées enfantines et fragiles. Les narines disparaissent et le nez se fait discret et petit. Comme le nez n'est pas porteur d'une grande expressivité, ce sont les yeux, les sourcils et la bouche

qui sont mis en avant et accentués. Les corps aussi se rapprochent de ceux des poupées ou des dessins de mode, notamment avec leurs longs doigts fins. Il y a une certaine disproportion des corps à partir du cou, volontairement très fin, et le style puise à la fois dans la stylisation des illustrations de mode et dans la stylisation des comics, ce qui lui confère parfois un design incertain, très éloigné d'une recherche réaliste. Si le corps et les visages paraissent simplifiés et symbolisés, les dessinateurs et dessinatrices prouvent leur dextérité dans le dessin d'ornements floraux, de textures telles que les chevelures ou les textiles.



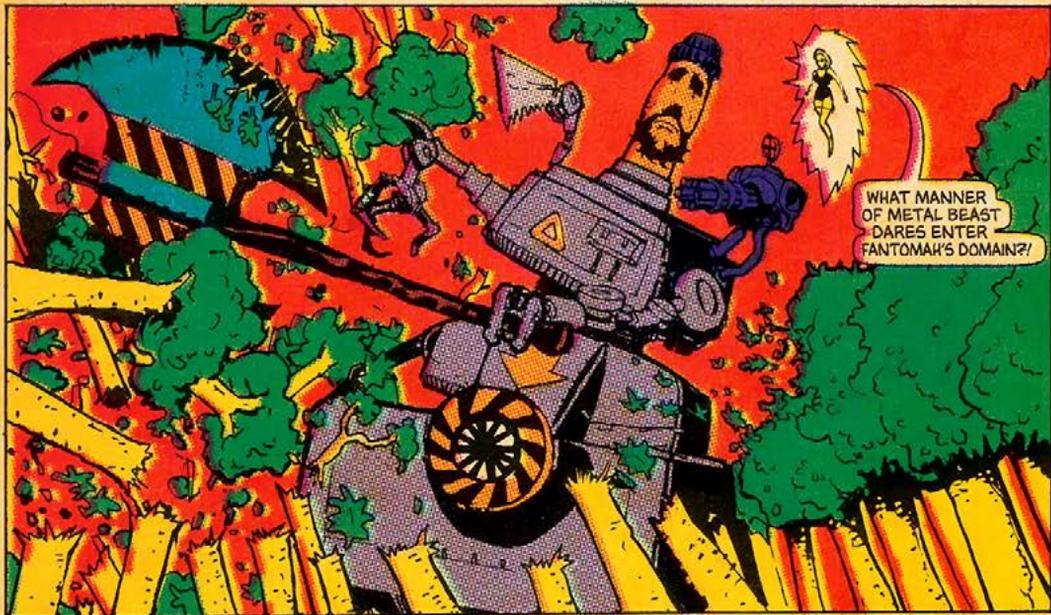
*Gin no Hanabira, Lemon and Cheery  
et le franponais "Ce qui disent les fleurs"*

Les années 70 marquent l'âge d'or du shôjo manga. De plus en plus de femmes mangakas ont rejoint la profession. Un groupe de femmes mangaka nées en 1949 forment le *nijuyongumi* ou *Le groupe de l'an 24*. Parmi ces femmes, les fondatrices du shôjo manga actuel et de ses codes. Ryoko Ikeda écrit *La Rose de Versailles*, connu en France sous le nom de Lady Oscar, en prenant le ton du roman historique, et inventant la plus célèbre femme travestie de l'Histoire de la bande dessinée. Moto Hagio et Keiko Takemiya créent le *shônen-ai* ou *yaoi* ou *BL (boy's love)*, histoires entre jeunes adolescents homosexuels dans des contextes exotiques. Le *shôjo manga* des années 70 dépeint des sujets tabous pour l'époque, tels que des récits d'amour entre un homme noir et une femme blanche, des récits rock'n'roll abordant le sexe et la drogue avec des personnages principaux masculins, de la science fiction, du sport, de l'horreur...

BEAUTIFUL AND STRANGE  
FANTOMAH IS NEVER FAR  
FROM HER BELOVED JUNGLE.



AGH!  
THE TREES/ I  
FEEL THEIR PAIN!



WHAT MANNER  
OF METAL BEAST  
DARES ENTER  
FANTOMAH'S DOMAIN?!

FANTOMAH USES HER TELE-X-VISION TO  
PENETRATE PAUL BLUDGEON'S SHELL!



IT IS NO BEAST AT  
ALL, BUT THE FIENDS  
ZOMAX AND  
ARCO--TOGETHER!

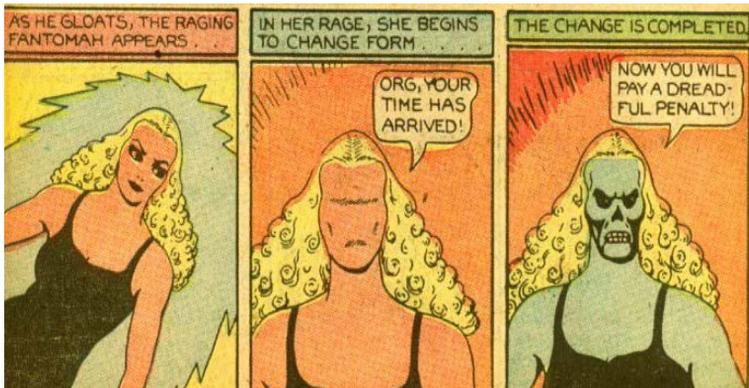


I WILL SHOW THEM  
HOW IT FEELS TO  
BE A TREE IN  
MAN'S WORLD.

## Le Golden Age des comics et les premières super héroïnes

Dans les années 40, on parle de *Golden Age* du comics, une période de large diffusion des comics et en particulier de ses super héros et héroïnes. **Fantomah** est la première super héroïne des comics. Elle est créé par Fletcher Hanks et, comme *Sheena queen of the jungle*, elle est publiée dans *Jungle Comics*.

Cette mystérieuse femme de la jungle protège la forêt, ses habitants et ses animaux des scientifiques crapuleux ou des extraterrestres belliqueux, à l'aide de ses pouvoirs surnaturels. Représentée comme une femme à la longue chevelure blonde en body noir et à la musculature imposante, elle a la particularité de transformer son beau visage en une terrifiante face de squelette bleu. Ses pouvoirs semblent sans limites et dévoués à la protection de la jungle, et, telle l'incarnation d'une déesse primitive, on la voit voler, métamorphoser les objets et les êtres humains, maîtriser la télékinésie ou encore la décorporation. Fantomah doit sans doute être inspirée d'histoires de sorcelleries africaines ou de chamanisme amérindien. Certaines histoires se terminent très mal pour les méchants qui finissent transformés à jamais ou salement démembrés par les gorilles. L'héroïne inspirera de nombreuses histoires de Science Fiction ou d'horreur dans les années à venir.



On peut aussi citer **Miss Victory** de Nina Albright comme une des premières héroïnes combattantes en costume aux couleurs patriotiques. Créée pour encourager l'effort de guerre de 1940, le personnage sera repris plus tard dans les années 80, et deviendra même une méchante dans l'univers de Bruce Wayne, ou encore une leader des Femforce, un groupe de superhéroïnes.

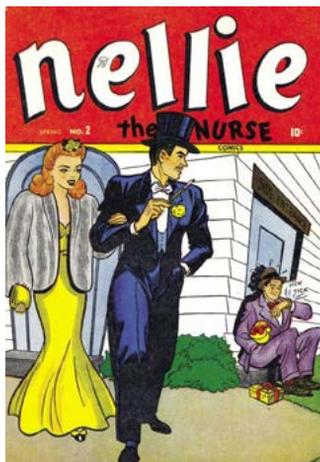
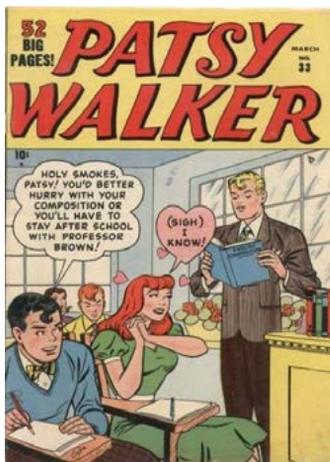
Des rêveries d'aventures exotiques à la mode naissent, en 1941, sous le trait de Tarpe Mills (un nom ambigu pour cacher le fait qu'elle soit une femme), une superhéroïne nommée Black Fury puis **Miss Fury**. C'est la première super héroïne dessinée par une femme. Marla Drake est une jeune bourgeoise qui s'ennuie des mondanités jusqu'au jour où elle se retrouve mêlée à la poursuite d'un assassin. Elle revêt alors un costume en peau de panthère appartenant à un sorcier africain et prend l'identité secrète de Black Fury, héroïne masquée qui oeuvre au service de la Justice.

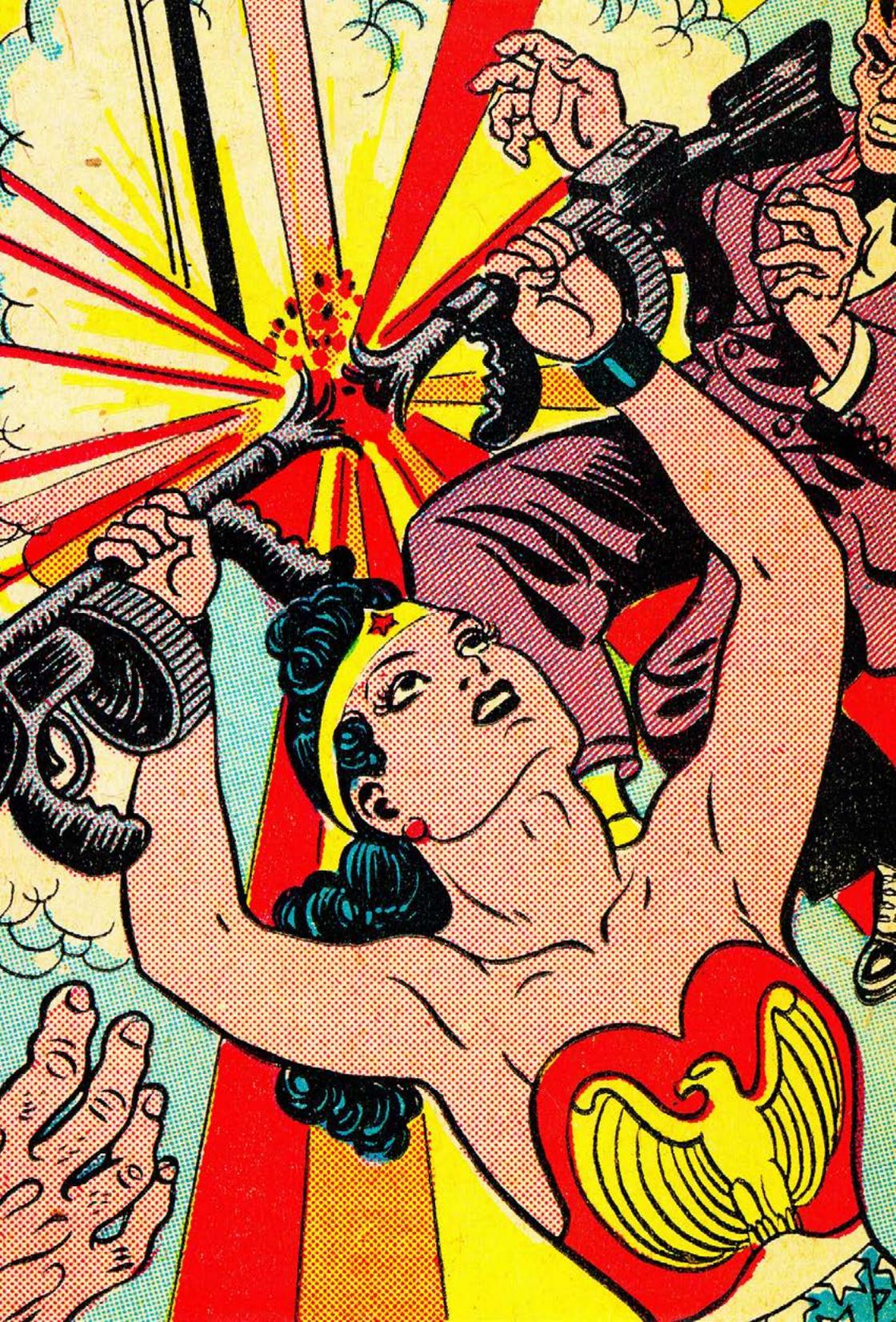
Sur le même modèle de la fille de bonne famille qui devient justicière, on trouve Sandra Knight qui se transforme en *Phantom Lady*. Dianne Grayton est *Spider Widow*, Diana Adams est *Miss Masque*, Brenda Banks est *Lady Luck*...

**Patsy Walker**, créée par Ruth Atkinson en 1944, est une héroïne très connue du comics dont l'histoire est singulière puisqu'elle évolue en quelques années d'un rôle d'héroïne romantique au futur rôle de super héroïne sous le nom de **Hellcat**. Au début, c'est une adolescente au centre d'histoires humoristiques et sentimentales dans le petit cercle de ses amies, petits amis et rivales amoureuses. On trouve souvent dans les revues où elle est publiée des paper dolls à son effigie, toujours à la pointe de la mode. Jusque dans les années 60 Patsy est donc une fille ordinaire publiée chez *Miss America* puis *Marvel Comics*. Fin 1965, le personnage fait son apparition dans l'univers Marvel, c'est à dire l'univers des super héros, d'abord en tant que clin d'œil suggéré par Stan Lee (qui co-scénarise alors la série Patsy Walker) puis en tant que super héroïne des *Avengers*, Hellcat. Patsy Walker est d'abord présentée comme une adolescente de classe ordinaire, constamment enamourée, charmante et volontaire mais niaise et inconséquente, charmée par les gentlemen et constamment en compétition avec Hedy Wolfe, sa grande rivale qui la suivra jusqu'à sa transformation en super héroïne. Jusque-là les intrigues et rebondissements tiennent beaucoup à des histoires de chamailleries entre filles incapables de s'entendre. Elle devient de plus en plus rousse jusqu'à son incarnation en Hellcat.

Patsy Walker/Hell Cat est une toute autre femme. Athlète douée en arts martiaux et en sciences occultes, elle a comme un sixième sens qui lui permet de détecter la magie des autres personnages. Son costume est équipé de griffes d'acier et peut augmenter sa force, sa vitesse et son agilité. Patsy Walker est emblématique d'une volonté des éditeurs de rassembler les lecteurs et lectrices de Marvel, et d'une envie des lectrices d'avoir plus de modèles de super héroïnes.

On peut citer beaucoup d'autres héroïnes qui apparaissent à cet *Age d'Or* du comics : *Miss America*, *Yankee Girl*, *Black Cat*, l'infirmière *Pat Parker the War Nurse* ou encore l'aviatrice *Black Angel*... Elles sont toutes blanches, aux cheveux longs et à la plastique parfaite, souvent à l'image des actrices hollywoodiennes à la mode. Leur corps est, à peu de choses près, dessiné sur le même modèle, et leurs costumes bigarrés sont souvent des justaucorps qui révèlent la poitrine et les hanches de l'héroïne. Ces femmes d'actions sont souvent les compagnes des super héros, mais, avant les années 50, on en trouve encore beaucoup qui ont le rôle principal et qui peuvent être célibataires et indépendantes. Certaines excellent dans leurs domaines (domaines considérés comme féminins évidemment), comme *Millie the Model*, *Tessie the Typist* et *Nellie the Nurse* et inspirent aux petites filles de l'époque un modèle de femme active.





## Wonder Woman

La super héroïne à laquelle on pense quand on parle de comics, c'est évidemment l'amazone créée par William Moulton Marston, **Wonder Woman**. Et elle n'est pas seulement l'équivalent de la bonne patriote américaine à la *Captain America*. Voilà comment l'auteur voyait les choses lorsqu'il créa la célèbre héroïne :

*« Même les filles ne voudront pas être des filles tant que nos archétypes féminins manqueront de force, de vigueur et de puissance. Comme elles ne veulent pas être des filles, elles ne veulent pas être tendres, soumises, pacifiques comme le sont les femmes bonnes. Les grandes qualités des femmes ont été méprisées à cause de leur faiblesse. Le remède logique est de créer un personnage féminin avec toute la force de Superman plus l'allure d'une femme bonne et belle. »*



William Moulton Marston est un psychanalyste engagé comme consultant à DC en 1940 car il prône les mêmes vertus éducatives des comics soutenues par l'éditeur, malgré le désintérêt et la méfiance de la plupart des intellectuels. Sa femme lui suggère de créer un personnage féminin, il invente alors Wonder Woman, qu'il souhaite voir devenir un modèle pour les jeunes filles. L'auteur rêve d'un avenir où les femmes dirigent le pays, en politique comme dans les affaires. Il a entr'aperçu cette société idéale pendant la guerre, lorsque les femmes ont pris en charge la direction des usines et des villes, quand les hommes partaient au front.

Wonder Woman est représentée comme une grande brune en maillet doré et aux couleurs du drapeau national, dont elle arbore aussi les étoiles, symboles de la Justice qu'elle souhaite appliquer. On dit qu'elle descend des Amazones puis des dieux grecs, dont elle porte certains attributs : la ceinture magique d'Aphrodite est son lasso. Elle est impressionnante : belle, forte, intelligente et douce.

Le personnage de Wonder Woman scandalisera d'autres psychanalystes qui y verront une figure dangereuse de la femme furie castratrice et de la décadence morale. L'utilisation du lasso dans certaines représentations est particulièrement reprochée à l'auteur, que l'on accuse d'exposer ses fantasmes bondages et sadomasochistes en public et à la vue des jeunes. Mais surtout, c'est le soupçon d'homosexualité qui pèse sur Wonder Woman.

A la mort de Moulton Marston, Wonder Woman est détournée de l'intérêt des femmes. On la voit se marier et devenir humaine sous le nom de Diana Prince. Elle a une période icône de mode dans les années 60 où elle abandonne le body tricolore pour les tenues *mods* et psychédélices à la Twiggy. Cette nouvelle Wonder Woman réapparaît en costume blanc et éduquée aux arts martiaux par un maître chinois. Si certains apprécient l'abandon du maillot kitsch pour cet aspect « femme actuelle »,



d'autres fans n'apprécient pas du tout la nouvelle image d'une Wonder Woman qui, armée de sabre et de mitrailleuse, n'hésite pas à supprimer ses adversaires pour défendre les siens. Le retour de la Wonder Woman originale est en partie dû au retour d'une écrivaine féministe, Gloria Steinem, outrée que l'héroïne ait pu être dépouillée de ses pouvoirs. Wonder Woman réintègre la Ligue des Justiciers dans les années 70, et est mise en scène dans les batailles épiques des comics des années 80. Elle meurt puis renaît, elle est l'objet de multiples séries et versions de comics, elle apparaît dans

de nombreuses animations et jeux vidéos. Adaptée au cinéma dès la fin des années 60, elle réapparaît fréquemment, comme aujourd'hui dans le film *Batman versus Superman*, par exemple. Si elle s'invite souvent dans les films des autres héros, elle a cependant eu droit à son propre film d'animation en 2009 et à sa propre série télévisée très populaire dans les années 70.

# Wonder Woman

By CHARLES MOULTON

THE CLEVEREST AND MOST BEAUTIFUL SPY EVER KNOWN IN EUROPE OR AMERICA CHALLENGES **WONDER WOMAN** TO A FURIOUS BATTLE OF WITS AND MUSCLES! DARING FOR THE FIRST TIME IN HISTORY TO INCORPORATE HER POWERFUL AND FAR-REACHING ORGANIZATION OF SECRET AGENTS OPENLY AS **INTERNATIONAL SPIES, INC.**, THE DAZZLING COUNTESS DRASKA OFFERS FOR SALE AMERICA'S MOST VITAL SECRETS! AGAINST THE BIZARRE AND EXOTIC BACKGROUND OF A MASKED BALL, A DEADLY AND EXCITING STRUGGLE TAKES PLACE TO DECIDE THE NATION'S DESTINY!

BEAUTIFUL AS APHRODITE, WISE AS ATHENA, STRONGER THAN HERCULES AND SWIFTER THAN MERCURY, **WONDER WOMAN** FEARLESSLY THROWS HERSELF INTO THIS BATTLE AGAINST EVIL AS SHE DEFIES THE INSIDIOUS POWER OF "DRASKA THE DEADLY."



DIANA (WONDER WOMAN) PRINCE RECEIVES A HAUGHTY VISITOR AT ARMY INTELLIGENCE HEADQUARTERS.

YOU ARE COL DARNELL'S SECRETARY - I WEEESH TO SEE YOUR MASTER!

YOU WISH TO SEE MY WHAT?





## Good Girl, Bad Girl

Parmi ces héroïnes de romance ou super héroïnes et compagnes de héros de la bande dessinée américaine, deux archétypes de personnages féminins se dessinent : la femme convenable et la mauvaise femme.

« L'impératrice du crime » de *Batman*, **Catwoman**, apparaît comme une figure tentatrice qui use de sa séduction pour parvenir à ses fins et pour inciter Batman à perdre son intégrité. Bien sûr, Batman ne cède jamais à cette « reine de la pègre » et préserve toujours son statut d'homme honnête et droit. Elle incarne alors la seule nature sexuelle qu'une femme peut avoir dans les comics : cruelle, interdite dangereuse et intéressée. En effet, qui dit fille bien dit fille « pure » et vierge. Si les comics présentent des couples jeunes et des romances, ils sont souvent le cadre de relations platoniques et peu évocatrices. L'ultime issue d'une relation et la promesse de bonheur éternel est encore symbolisé par le mariage devant Dieu. Le XXème siècle a pourtant éveillé une volonté d'indépendance chez les femmes, un accès à l'opinion politique avec le droit de vote, et une certaine liberté d'expression pendant les années folles. La femme moderne a pu dévoiler davantage son corps, en dénudant ses jambes par exemple, ou en portant le pantalon court ou le révolutionnaire maillot de bain.

Pendant la Seconde Guerre Mondiale, les femmes ont remplacé les hommes partis au front dans beaucoup de métiers particulièrement difficiles. A la fin de la guerre, on observe une volonté de « remettre à leur place » ces femmes devenues ouvrières ou occupant des postes à responsabilité importante. Cette bataille des sexes va avoir des répercussions sur la représentation de la femme. Dès lors, il n'y aura pas de juste milieu entre la fille modèle des romance comics ou *good girl* et la *bad girl*, la mauvaise fille. Les romance comics participent particulièrement à renforcer répandre l'image de la femme au foyer soumise et dépendante de son mari. Les femmes non soumises au modèle patriarcal, sont représentées sous les traits de femmes fatales et autres *bad girls* des Crime comics tels que *Crime by Women*.

## La Censure

Dès lors, il est difficile d'aborder l'Histoire des Femmes dans la bande dessinée sans évoquer la censure, étroitement liée à la représentation de leur corps...

Aux Etats-Unis, le **Comics Code Authority (CCA)** est une organisation créée dès le 1er juillet 1948, avec pour but de réguler le contenu des comics en les censurant. En 1954, le psychiatre Fredric Wertham publie *Seduction of the Innocent* où il accuse la bande dessinée, et en particulier les *Crime by Women* de dresser une apologie de la décadence et de la pornographie, et d'être une des causes principales de la délinquance juvénile. La thèse de Wertham est lue et approuvée par un large public de parents américains puis européens, soulagés de ne pas avoir à se remettre en question au sujet de leurs enfants terribles. Une commission d'enquête sénatoriale dirigée par Estes Kefauver reprend les thèses de Wertham et recommande aux éditeurs de comics de s'amender. Ceux-ci créent la *Comics Magazine Association of America*, mère du Comics Code Authority. Les éditeurs soumettent ce Code à toutes les parutions et ne publient qu'en fonction de son approbation. A l'origine, selon ce Code :

- toute représentation de violence excessive et de sexualité est formellement interdite
- on ne manque pas de respect ni ne ridiculise les figures d'autorité
- le Bien doit toujours triompher du Mal
- les personnages de la littérature d'horreur sont interdits (zombies, vampires...)
- la promotion du tabac, de l'alcool, des armes et les images de pin-ups ne doivent pas apparaître
- les attaques envers un groupe racial ou religieux sont interdites
- les références à l'homosexualité, considérée comme une perversion, sont interdites

L'association directe entre la bande dessinée et le divertissement destiné aux enfants a été figée par cette loi qui censure alors tous les comics sans exception. Le CCA a disparu en 2011 lorsque DC comics et Archie annoncent qu'ils ne soumettront plus de bandes dessinées ni ne verseront de fonds à la Commission. Faute de fonds, l'association est dissoute.

En Europe, la **loi n° 49-956 du 16 juillet 1949** sur les publications destinées à la jeunesse, plusieurs fois amendée mais toujours en vigueur aujourd'hui, régule la diffusion des livres et de la presse jeunesse.

Cette loi a été votée, d'une part pour favoriser la production de bandes dessinées nationales face aux importations massives de comics américains soupçonnés de favoriser la délinquance juvénile avec des images jugées trop violentes, d'autre part pour renforcer un arsenal législatif quant à l'atteinte des bonnes mœurs, en interdisant aux libraires et aux kiosques d'exposer des « illustrés gangsters », c'est à dire des publications pouvant heurter la sensibilité des jeunes publics, en particulier dans le traitement de la sexualité et de la pornographie, ou encore encourageant la haine ou le banditisme.

Cette loi instaure la Commission de surveillance et de contrôle des publications destinées à l'enfance et à l'adolescence, organisation mixte chargée de contrôler les publications et conduisant les éditeurs à une forme d'autocensure. La Commission est composée de trente membres nommés pour trois ans par le Garde des Sceaux, qui viennent de ministères, de maison d'éditions, de l'enseignement, de dessinateurs, d'associations familiales...etc. Cette loi permet ainsi à des associations de protection de l'enfance d'attaquer en justice les éditeurs, mais aussi d'interdire la vente, l'exposition et la publicité de certaines BD. Voici un extrait de cette loi, modifiée en 2011 : les publications destinées à la jeunesse *“ne doivent comporter aucun contenu présentant un danger pour la jeunesse en raison de son caractère pornographique ou lorsqu'il est susceptible d'inciter à la discrimination ou à la haine contre une personne déterminée ou un groupe de personnes, aux atteintes à la dignité humaine, à l'usage, à la détention ou au trafic de stupéfiants ou de substances psychotropes, à la violence ou à tous actes qualifiés de crimes ou de délits ou de nature à nuire à l'épanouissement physique, mental ou moral de l'enfance ou la jeunesse. Elles ne doivent comporter aucune publicité ou annonce pour des publications de nature à démoraliser l'enfance ou la jeunesse.”*

A ce jour, un seul éditeur en France, Pierre Mouchot, à été condamné à un mois de prison, en 1961, pour la publication de *Big Bill le casseur*, une bande dessinée inspirée de l'univers des films de Western américains qui présentent certaines cases particulièrement violentes. Mais de nombreuses BD ont été interdites dont deux des albums du célèbre *Lucky Luke*, *Buck Danny*, *Alix*, ou encore *Gil Jourdan*. La Commission a également interdit de publication ou d'exposition en kiosque des titres « pour adultes » tels que : *Barbarella* de de Jean-Claude Forest (1964), *Jodelle* de Guy Peellaert et Pierre Barbier (1966), *Epoxy* de Jean Van Hamme et Paul Cuvelier (1968), la revue féminine *Ah ! Nana* ou encore 776 titres de la maison d'éditions de BD érotiques italiennes Elvifrance.

## L'ombre de la censure dans les comics

Aux Etats-Unis l'autocensure va avoir un impact désastreux sur les comics. Wertham condamne Wonder Woman, notamment pour l'évocation d'une éventuelle homosexualité : *“Pour les garçons, Wonder Woman est une image effrayante. Pour les filles, elle est un idéal morbide ... Wonder Woman a sa propre bande de groupies ... Ses adeptes sont les «Holliday Girls», c'est à dire des filles homosexuelles. Wonder Woman se réfère à elles en disant «mes filles». Leur attitude vis à vis de la mort et du meurtre mélange l'insensibilité des crime comics et la timidité de douces petites filles.”*

A la mort du créateur original de Wonder Woman, Marston, le personnage de Wonder Woman sera réorienté vers le foyer et son hétérosexualité sera mise en avant. Wertham sanctionne particulièrement la tendance homosexuelle des comics car il y voit une déviance morale. De la même façon, il met à mal la relation qui existe entre Batman et Robin.



Il dit que *« le genre d'histoire dans lequel évolue Batman ne peut qu'inciter les enfants à assouvir leurs fantasmes homosexuels. »* à cause d'un *« un homo-érotisme récurrent entre Batman et son jeune acolyte Robin »*. Quelques années plus tard, en 1956, DC Comics réagit en créant **Batwoman**, qui est une gentille fille et qui justifie l'hétérosexualité de Batman. Il y avait bien une femme dans *Batman* avant cela, Catwoman, que nous avons décrite comme une des *bad girls* des comics des années 1940, une tentatrice dont la sexualité représente une arme. Elle ne peut pas devenir la femme modèle ou l'alter ego de Batman car elle est assimilée à la luxure et aux mauvaises mœurs.. Au sujet de Catwoman, Wertham déclare *« Un personnage féminin typique est Catwoman, qui est vicieuse et utilise un fouet. L'atmosphère est homosexuelle et anti-féminine . La fille a beau être belle, elle est sans aucun doute la méchante. »*

La belle brune Batwoman idolâtre Batman et dispose de gadgets rouge-à-lèvres, parfum, fard à paupières et autres accessoires ridicules. Son costume et sa moto ultra colorés ne lui procurent également aucun crédit. A leur rencontre, Batman lui rappelle que combattre le crime, ce



n'est pas une affaire de femmes, que c'est bien trop dangereux pour elle (et on a envie de le croire, parce qu'on la voit plus intéressée par le fait d'attirer l'attention du héros que de combattre le crime).

Les éditions DC vont exiger que les femmes soient systématiquement reléguées au second plan : « *L'introduction des femmes dans les histoires est spécifiquement déconseillée. Les femmes, lorsqu'elles sont utilisées en structure de l'intrigue, doivent être secondaires en importance, et doivent être représentées de façon réaliste, sans exagération de leurs attributs féminins* ».

Des personnages comme **Loïs Lane** dans *Superman*, ou Carol Ferris dans *Green Lantern* vont servir de demoiselles en détresse. D'autres femmes sont imaginées comme les versions féminines des hommes. Souvent ce sont alors des petites amies alter-egos qui viennent en renfort de l'homme. Hawkgirl, version féminine de Hawkman, Bulletgirl copine de Bulletman, Flame Girl pour The Flame etc. Elles se battent plus par amour platonique de leur homme que par désir de justice, et représentent avant tout des « filles » plus que des « femmes ». Elles ne sont donc pas prises au sérieux. La seule exception à la règle est **Mary Marvel**, sosie de Judy Garland et petite soeur de Captain Marvel. Sa préoccupation à elle est bien de sauver les autres, et elle ne reste pas dans l'ombre de son grand frère, mais elle lui est associée pour attirer l'attention d'un lectorat féminin décroissant.

## L'absence des femmes de la bande dessinée franco-belge

L'écrivain Robert Quatrepoint a étudié l'image de la femme dans les bandes dessinées franco-belges publiées entre 1905 et 1937, et il note que la présence des femmes dans les BD de cette époque est secondaire. Il souligne qu'elles y apparaissent toujours en état de dépendance, dans un rôle décoratif et traditionnel, toujours lié à la famille. Ce sont des épouses avant tout, des mères, sœurs, tantes... On relève également beaucoup d'histoires de princesses passives, dans l'attente du prince charmant.

En France, la bataille contre les comics est menée dès 1947 par le Parti Communiste et les Mouvements Chrétiens, ou par certains intellectuels comme Jean Paul Sartre, qui en jugent le contenu amoral. La loi sur les publications destinées à la Jeunesse est appliquée en 1949 et réglemente la création pendant de nombreuses années. Il ne faut pas choquer les bonnes mœurs, et les gens sont particulièrement regardants à propos de la représentation de la femme, bien plus qu'aux Etats-Unis qui diffusent les photographies de ses stars sulfureuses et les comics érotiques des *tijuana bibles*. La pression sur la représentation de la femme en France comme en Belgique est telle que les auteurs se dissuadent eux-même de créer des personnages féminins.

L'absence de femmes dans *Blake et Mortimer* n'est pas due à une misogynie particulière de la part Edgar P. Jacobs, en témoigne cette expérience de la censure au sujet de son album paru en 1953, *La Marque Jaune* : (à propos d'une case on l'on pouvait voir le Dr Septimus, avec le magazine *Illustrated* à la main, dont la couverture représentait une danseuse) « *Lorsque les premières épreuves sortirent de presse, il n'y eût qu'un cri : Jacobs est un cochon ! Affolée, la rédaction fit immédiatement tramer les jambes de l'infortunée danseuse. Ce fut pire encore ! L'éditeur, en désespoir de cause, fit tramer le tout ! Il parait qu'à Paris, un bon père, directeur de lycée, aurait proclamé que si un dessin aussi indécent reparaisait dans Tintin, il en interdirait la lecture à son établissement.* »\*

Pas étonnant qu'on ne trouve alors pas l'ombre d'une femme dans la cité de L'Enigme de L'Atlantide. La censure sexuelle n'entrave pas le bon déroulement de l'action et des aventures des héros de bande dessinée et n'ont jamais choqué les lecteurs mais quand on en prend conscience, il s'en dégage soudain une vraie étrangeté. De même, on trouve peu de femmes dans l'univers de *Spirou*, ou de *Tintin*, malgré le fait qu'ils parcourent le monde et traversent des peuplades différentes. Le monde

\* Un Opéra de papier, les mémoires de Blake et Mortimer, autobiographie de E. P. Jacobs

de la BD d'aventure en particulier hérite de cette négation des femmes.

Voyons les choses de cette façon : la moitié de l'humanité est féminine. La majorité des femmes des années 50, même si leur statut est en train de changer, ont le rôle traditionnel de l'épouse et de la femme au foyer. Les métiers dits « féminins » sont ceux de la discrétion : infirmière, nourrices, secrétaires, concierges... Même si, évidemment, ces métiers sont plus que nécessaires, la société patriarcale nie et invisibilise ces femmes, et certaines bandes dessinées, en résumant la société ou en ne s'intéressant qu'aux domaines majoritairement masculins de l'époque, reproduisent un monde où l'homme est au centre des décisions et de l'action. Les westerns, BD militaires ou BD de guerre sont ainsi, comme au cinéma, des genres légitimes à ne montrer que l'homme.

Les quelques rares héroïnes en bande dessinée franco-belge que l'on peut lire dans les années 1950 sont toujours écrites pour les périodiques féminins. Outre *L'espiègle Lili* ou les jungle girls, on peut lire par exemple **Line** dans *Le journal des filles*. Jeune fille à la blondeur angélique, elle est présentée comme la *good girl* des comics, courageuse, généreuse, altruiste et sentimentale. Les aventures d'héroïnes sont à son image beaucoup plus romantiques que celles écrites pour les garçons avec des héros. De la même façon que Tintin ou Lucky Luke sont des modèles destinés aux garçons, on adresse aux petites filles le portrait d'une jeune fille modèle dont il faut suivre l'exemple. Les périodiques pour petites filles connaissent bien moins de succès à l'époque que les périodiques comme *Tintin* et *Le Journal de Spirou*. Les héroïnes comme Line tombent rapidement dans l'oubli car elles ne sont lues que par des petites filles.



Une case de *La Maque jaune*, dans *Blake et Mortimer*, avant et après censure de la danseuse

## Le regard masculin

Le *male gaze* est un concept élaboré par Laura Mulvey, une critique de cinéma américaine. Il désigne la position adoptée par la caméra, visant à faire coïncider le regard du spectateur avec le regard du personnage masculin dirigé vers le personnage féminin. Ainsi, même si l'on est une spectatrice, on partage ce regard masculin de la mise en scène et de l'observation de la femme. On retrouve ce point de vue dans les représentations traditionnelles de la femme. Par exemple, les femmes nues présentées dans les musées sont regardées, exhibées, passives, elles ont pour but de contenter le regard masculin. Intérioriser le *male gaze*, pour une femme, se traduit dans le fait de ressentir ce regard de l'homme qui l'observe. La femme regarde et se voit être regardée à la fois.



S'il y a moins de lectrices aux débuts de la bande dessinée franco-belge, ce n'est donc peut-être pas seulement parce que les filles ne sont pas de nature à aimer la bande dessinée, ni parce que la Bande Dessinée est de base considérée comme un médium masculin, mais peut être parce que le *male gaze* présent dans toutes les publications de l'époque les pousse à un certain désintérêt du médium. *Lucky Luke* de 1947, *Alix* de 1948, *Blake et Mortimer*, *Tintin*, *Astérix*, *Les Schtroumpfs*, *Spirou et Fantasio*... tous se forment autour d'un monde masculin solide. Il y a effectivement une majorité d'hommes dans le métier de la bande dessinée franco-belge à ses débuts, et ces hommes ne traiteront pas les personnages féminins par crainte d'être censurés ou faux, reproduisant naturellement leur point de vue sur le monde : celui d'un homme blanc et, la plupart du temps hétérosexuel. Il y a eu, et il y a toujours, des milliers de lectrices de bande dessinée en France, mais c'est encore peu par rapport au nombre de lecteurs. A mon avis, ce désintérêt est plutôt lié à son exclusion, qu'elle soit volontaire ou involontaire de la part des auteurs. La bande dessinée ne présente pas, en dehors du *male gaze*, d'autres raisons de plaire plus à un homme qu'à une femme.

Les femmes, en partageant le *male gaze*, intègrent le point de vue des personnages masculins, et celui des auteurs masculins, et ne sont pas sollicitées à ressentir une empathie particulière avec les personnages féminins.

Tous les auteurs, hommes ou femmes, peuvent reproduire le *male gaze* consciemment ou inconsciemment puisqu'il s'agit de la vision la plus répandue dans nos médias. En pensant reproduire avec méthode les bases scénaristiques observées auparavant, telle que la femme secourue, la pin-up, la femme fatale ou l'adolescente mutine, les auteurs et autrices ont dans l'idée de satisfaire un lectorat qu'ils s'imaginent universel alors qu'il s'agira exclusivement d'un lectorat masculin hétérosexuel (les lesbiennes ne se retrouvant pas non plus dans ces schémas où la femme est trop souvent un simple faire-valoir). Cette tendance à faire passer le *male gaze* pour un regard « neutre » ou asexué alors qu'il est souvent phallo-, ethno- et hétérocentré induit cette idée que **le masculin est le neutre**.

Les lectrices qui lisent les périodiques présentés comme neutres, comme *Spirou* ou *Tintin*, ainsi que les périodiques destinés aux petites filles, sont alors beaucoup plus entraînées à expérimenter une identification à la fois à un personnage masculin et à un personnage féminin. La lectrice développe une polyvalence, qui renforce sans doute globalement son

empathie. Selon les réponses à mon questionnaire au sujet de la bande dessinée : 76% des filles déclarent pouvoir s'identifier à un personnage masculin, tandis que 18% des garçons interrogés seulement déclarent pouvoir s'identifier à un personnage féminin. Le périodique d'aventure, n'étant pas estampillé « garçon », est ouvert à tous, tandis que le périodique « pour filles » sous-entend qu'il est exclusivement destiné au lectorat féminin. Les garçons n'iront donc pas lire les histoires dont le point de vue principal est partagé par une fille, et auront plus de chances de perpétuer en tant qu'auteur, par convention, des schémas stéréotypés qui excluent la femme de l'action et de la subjectification des aventures. Là encore, le piège est de se borner à respecter des méthodes et de prolonger des traditions dans la création, ce n'est pas forcément dû à une quelconque faiblesse ou mauvaise volonté, ni à une véritable misogynie de la part des auteurs. Prendre conscience des problèmes provoqués par les stéréotypes de genre est difficile, la bande dessinée à ses débuts n'est pas considérée comme un Art, et l'on n'évalue pas encore son impact en tant que média de masse.

Mais c'est de cette façon qu'un personnage sans attributs particuliers sera présenté comme masculin, tandis que l'on donnera à la fille des indices genrés pour la démarquer. L'exemple des *Schtroumpfs* est parlant : « Plus le monde de la BD s'éloigne des normes de notre monde, plus les clivages hommes/femmes sont rigides » observe Annie Pilloy dans son étude *Les compagnes des héros de BD\**.

Ce processus de démarcation est très important dans la représentation des personnages féminins dans les médias. Il renvoie à l'idée perpétuelle que l'homme est le sujet tandis que **la femme est l'Autre**, sous toutes ses formes : la fille dont on est amoureux, la muse, l'emmerdeuse, la femme fatale... Le constat de l'absence d'héroïne importante aux bases de la bande dessinée franco-belge participe à cette idée reçue de *l'éternel féminin*, c'est à dire la femme incompréhensible et imprévisible. Dans les premières bandes dessinées franco-belges, nous sommes constamment amenés à partager le point de vue, le ressenti, les espoirs, les songes et ambitions des hommes, notamment au sujet des femmes.

La femme exprime globalement ses ambitions en relation avec un personnage masculin : elles sont là pour faire joli ou pour remplir un quota, rivales ou faire-valoir, mères ou épouses affectueuses, amoureuses collantes ou mystérieuses, en danger et dans l'attente d'être secourues...

\* Annie Pilloy, *Les compagnes des héros de Bd*, 1994, L'Harmattan

## La femme de Tintin

La pression de la censure et la tradition des aventures au masculin pourraient expliquer cette absence significative de personnages féminins importants dans le plus que mythique *Tintin* de Hergé, à l'exception de **la Castafiore** qui reste la caricature comique d'une diva. Cantatrice blonde de forte corpulence surnommée le « rossignol milanais », populaire et mondaine mais pas idiote, elle apparaît pour la première fois dans le huitième album des aventures de *Tintin*, *Le Sceptre d'Ottokar*. Elle a un rôle dans sept autres des 24 albums de Tintin, mais est le personnage central dans *Les Bijoux de la Castafiore* uniquement. Cet album fait d'ailleurs figure d'exception dans l'univers de Tintin puisqu'il ne constitue pas une aventure à proprement parler mais un jeu de dupes où il ne se passe finalement pas grand chose. Elle marque les esprits des lecteurs en particulier par son côté exaspérant et burlesque. Elle est présentée comme un poids étouffant par le capitaine Haddock qui, lui, même s'il est également un excellent personnage comique, incarne l'esprit d'aventure et de liberté. Dans l'univers quasi exclusivement masculin de Tintin, elle fait figure de castratrice dont l'affection est embarrassante et frivole envers le capitaine dont elle ne prononce jamais le nom correctement. Elle manifeste un intérêt démesuré pour le luxe, les pierres précieuses et la valeur du domaine de Moulinsart. La Castafiore apporte une notion de désenchantement à la fois matérialiste et amoureuse qui renvoie à la dimension catholique de Tintin. Les personnages masculins de Tintin sont purs aux yeux de la tradition catholique, dans le sens où les femmes n'ont pas accès au sacré qui relie Dieu et les hommes. La Castafiore est donc frivole, inconsistante et superficielle, ce qui ne manque pas d'être attribué au « caractère féminin » par les plus réactionnaires.

Dans les aventures de Tintin autour du monde et dans l'Espace, il n'y a pas de femmes car on attribue traditionnellement les grands espaces aux hommes, tandis que les femmes ont pour elle la sphère domestique du foyer. Les autres femmes (on n'en compte qu'une quarantaine) de l'univers d'Hergé font tout simplement partie du paysage, peu attrayantes, d'âge moyen en général, elles ne s'illustrent que dans des rôles très traditionnels comme mère ou « femme de » ou des professions dites féminines comme concierge, voyante ou camériste.



Dans tout les cas aucune ne participe à l'action de façon active et aucune ne fait preuve de culture. Elles sont particulièrement superstitieuses, tout comme les non occidentaux dans Tintin : Madame Yamilah, la diseuse de bonne aventure... Les croyances populaires sont dans cette logique toujours liées à l'aveuglement hérétique et à la tromperie face à la vérité scientifique. Seuls les hommes dénouent les intrigues et accèdent à la Vérité.

Il faut noter que la répartition et la caricature stéréotypée des rôles et des caractères genrés dans l'univers de Tintin, font de cette BD, considérée comme emblématique de la BD franco-belge, une œuvre misogynne. Elle perpétue cette idée que l'aventure mystique des surhommes, c'est une affaire d'hommes. La femme ne peut pas être une élite.

## Le monde des hommes

Au sujet des personnages féminins de la bande dessinée, Claire Brétécher déclare :

« *Quand j'ai commencé, il y avait deux grands journaux de bandes dessinées : Tintin, avec un style de dessin réaliste, qui ne me plaisait pas du tout, et Spirou, dominé par le style de Franquin, plus libre, plus dynamique. Mais, là aussi, dès qu'une fille apparaissait dans une histoire, ils ne savaient pas quoi lui faire faire. C'était une petite secrétaire un peu godiche avec une queue-de-cheval, et puis c'est tout. \** » (cela peut se référer, par exemple, à Mademoiselle Jeanne dans Gaston Lagaffe...)

Penchons-nous sur d'autres bandes dessinées à succès qui ont marqué l'Histoire et qui sont toujours considérées comme indispensables par le grand public : on trouve peu de femmes dans l'univers de *Lucky Luke* de Morris, créé en 1947, dont le héros viril est très normé : calme, agile, réglo, galant... Les albums de *Lucky Luke* n'apparaissent pas spécialement misogynes et présentent même quelques femmes fortes et drôles qui apparaissent plus tard dans la série et qui sont le sujet central des albums en 1967, 1971 et 1982 : *Calamity Jane*, *Ma Dalton* et *Sarah Bernhardt*, même si la majorité des ressorts humoristiques qui se détachent sont dûs à la surprise des transgressions sociales. Par exemple *Calamity Jane* ne sait pas faire la cuisine, « *elle ne fume pas... elle chique !* », elle sait sceller son cheval toute seule, elle n'accepte pas le baisemain, elle tient l'alcool et boit le parfum qu'on lui offre, etc. Son éducation en femme du monde est le sujet des situations comiques et elle est un peu le phénomène de foire de l'album et ce qui est drôle finalement, c'est qu'elle soit une femme dans un monde d'hommes.

*Ma Dalton* est une vilaine vieille femme à chats et mère des quatre célèbres bandits de *Lucky Luke*. C'est la mère-de-méchants idéale, une bandit autoritaire qui utilise ses droits de grand-mère pour arriver à ses fins. Malgré ses qualités de méchante elle a une obsession démesurée pour le rangement et les courses, comme si le ménage et le shopping était définitivement inscrit dans l'ADN féminin. On a un bon personnage comique qui se heurte à un humour un lourd.



Joe et Ma Dalton

\* *L'express*, mars 2009, interview de Claire Brétécher par Jean François Robert

Goscinny crée *Astérix le gaulois* en 1959. Dans le premier album, on ne rencontre pas de femmes. L'histoire se passe en Gaule au temps des romains, les femmes sont évidemment toutes des femmes au foyer, plus ou moins sympathiques, globalement insignifiantes. Il y a un jeu permanent d'anachronismes qui permettent au lecteur de retrouver des allusions à sa propre société dans le village gaulois.

On a la matrone, **Bonnemine**, qui est une blonde courtaude en costume rose, elle n'est pas spécialement jolie donc ne plaît pas toujours à nos héros, elle a du caractère donc elle humilie son mari en public, elle fait figure de femme castratrice, médisante et excessivement maternelle. Comme certaines femmes dans Tintin, Bonnemine est particulièrement superstitieuse, ce qui achève de la rendre inconséquente aux yeux du lecteur. Sur le site officiel de la BD, qui est pour ce mémoire une véritable pépite, elle est représentée armée de son rouleau à pâtisserie. Elle devient chef du village le temps d'un album : *La Rose et le Glaive*. Bonnemine possède peut-être plus de qualités que son mari pour diriger un village, notamment l'autorité et l'empathie, mais elle reste et demeure la femme du chef avant tout.

Il y a **Falbala**, la pin-up blonde qui fait office de femme fatale. Elle est célébrée dans quelques albums où elle apparaît comme la beauté personnifiée, ce qui lui permet d'obtenir ce qu'elle veut sans jamais recevoir de critique de la part des héros. Elle présente un intérêt amoureux pour Astérix et Obélix mais est fiancé à son alter ego masculin, le Ken gaulois aux traits de bellâtre. Ils font incarnent l'inaccessible beauté (curieusement associée à la blondeur américaine) qui les place au-dessus de tout le monde et ne partagent pas la vie quotidienne grivoise du village. Selon le site officiel [astérix.com](http://astérix.com), à la rubrique du personnage de Falbala, on trouve :

« Traits de caractères : *Possède certains atouts qu'elle sait mettre en valeur...* » Une pépite, je vous dis. Ils précisent également que sa devise est : « *Il est humiliant pour moi qu'il soit resté de marbre, tout de même !* », en référence au manque de réaction d'Obélix suite à un de ses baisers dans La Galère d'Obélix.

Il y a **la Femme sans Nom**, une grande rousse habillée avec une robe verte très décolletée et qui porte le chignon. Elle est attribuée au doyen du village, Agecanonix. Elle est présentée comme une femme élégante, de caractère, qui ne fait pas le ménage car elle fait tout faire à son mari. Bien qu'elle soit présentée comme ayant l'ascendant sur son mari, elle est avant tout son trophée : jeune, belle et piquante, elle est mariée avec un vieillard lui-même particulièrement stéréotypé puisqu'il s'illustre

## Falbala



### Egérie d'Obélix

Nationalité : **Gauloise**

Nom anglais : **Panacea**  
Nom allemand : **Falbala**  
Nom néerlandais : **Walhalla**  
Nom espagnol : **Falbala**  
Nom portugais : **Falbala**

#### Ses grandes scènes :

Elle est de ces personnages qui ont marqué les aventures d'Astérix bien qu'elle ne soit apparue qu'à trois reprises. Dans *Astérix Légionnaire*, personne ne l'a oubliée. C'est pour elle qu'Obélix s'engage dans la légion. Elle fera ensuite une courte apparition dans *La Galère d'Obélix*. Malheureusement son baiser laissera Obélix de marbre! Enfin, dans *Astérix et Latraviata*, notre femme fatale sauve Astronomix et Obédodilix de la prison de Condate. Fait tomber les hommes comme des mouches, même Astérix n'y résistera pas...

#### Traits de caractère :

Possède certains atouts qu'elle sait mettre en valeur...

#### Traits physiques :

La petite fille avec des nattes s'est transformée en une magnifique femme aux longs cheveux blonds...

#### Ses mots préférés :

Il est humiliant pour moi qu'il soit resté de marbre, tout de même! (*La galère d'Obélix* p.17).



## Bonemine



### Femme du chef du village

Nationalité : **Gauloise**

Nom anglais : **Impedimenta**  
Nom allemand : **Gutemine**  
Nom néerlandais : **Bellefleur**  
Nom espagnol : **Karabella**  
Nom italien : **Beniamina**  
Nom portugais : **Boapinta**

#### Ses grandes scènes :

Son heure de gloire est arrivée dans *La Rose et le Glaive*. Pour un instant, elle sera montée sur *le bouclier Arverne* en tant que chef du village. Pratique avec brio le rouleau à pâtisserie.

#### Traits de caractère :

Fière d'être la femme du chef. Autoritaire, elle sait se faire entendre. Sous la femme au foyer se cache une véritable meneuse de troupes.

#### Traits physiques :

Petite et rondelette à l'air hautain.

#### Ses mots préférés :

Un festin!?! J'en ai assez de me sacrifier pour un gros barbare qui n'a pas la jugeote d'un marassin... (*Le bouclier Arverne* p.8)



## Mme Agecanonix



### Femme d'Agecanonix

Nationalité : **Gauloise**

Nom anglais : **Geriatrx-s wife**

Nom allemand : **Frau Methusalix**

Nom néerlandais : **Mevrouw Nestorix**

Nom espagnol : **Mme Edadepiedrix**

Nom portugais : **Sra. Decanonix**

Ses grandes scènes :

Elle apparaît pour la première fois dans **La Zizanie** et l'on constate qu'elle sait mener Agecanonix sinon à la baguette au moins à la vaisselle. Élégante du village, elle est la seule femme du village à ne pas s'occuper des tâches ménagères.

Traits de caractère :

D'une grande jalousie, elle sait jouer des poings quand il le faut. Et n'allez surtout pas lui dire que son mari est gâteux.

Traits physiques :

D'une très grande beauté dont elle ne semble pas ignorer l'effet sur les hommes, à commencer par son mari. Porte toujours un chignon et des robes du dernier cri au profond décolleté.

Ses mots préférés :

Agecanonichou! Rentre à la maison! Tu vas me prendre froid! (**Le Cadeau de César** p.29).



dans le fait d'être le seul vraiment vieux. Si lui peut tirer fierté d'être avec cette superbe femme, on se demande finalement pourquoi elle est avec ce vieillard. Dans notre société il n'est pas mal vu pour un vieil homme d'être avec une jeune, c'est même plutôt valorisant, il y a cette idée de rafraîchissement, tandis que le contraire provoque indignations et noms dévalorisants comme « cougar » ou « nymphomane » : Johnny avec Laetitia, mais avant ça Gainsbourg avec Birkin... En réalité, à la lecture de la BD on ne soulève pas forcément la question des sentiments de cette femme puisque l'on partage le *male gaze* gaulois qui se porte sur un poncif humoristique utilisé pour souligner « la vigueur » de l'homme, tandis qu'elle, n'a pas son mot à dire. Comme elle n'a pas de nom, elle est référencée sous le nom de « *Mme Agecanonix* » sur le site officiel\*.

J'en passe et des meilleures. Je n'en ai pas fini avec ce titre qui, tout léger qu'il soit, est toujours une des bandes dessinées franco-belge les plus lues et les plus aimées du public, en particulier depuis ses adaptations sur le grand écran.

\* Je remercie le site officiel d'avoir pu me défaire du sentiment de culpabilité et de doute paranoïaque que j'éprouve en critiquant des monuments de notre patrimoine culturel.

## La demoiselle en détresse

On retrouve la figure de la demoiselle en détresse dans les bandes dessinées du monde entier et de n'importe quelle époque. C'est une figure de femme persécutée mais secourue par un vaillant homme, qui remonte à l'Antiquité et que la littérature du Moyen Âge popularise. Elles sont quasi toujours l'objet d'une quête d'un héros, et la cible de l'ennemi du héros.

Le terme demoiselle puise dans le vocable médiéval chevaleresque et témoigne du respect et de la dévotion de l'homme envers la femme en danger dont il se fait le serviteur. L'archétype de la femme victime est souvent : ingénue, naïve et faible. Elle a besoin d'être secourue et ne parvient pas à se préserver du danger sans l'homme, en particulier sans sa force et son courage. Cette figure type est utilisée à la fois comme moteur dramatique d'une intrigue et comme moyen de mettre en valeur les qualités du sauveur.

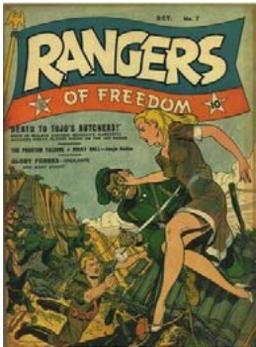
En Bande dessinée, il faut se souvenir d'Olive Oil, la fiancée de Popeye. Dans le comics des années 30, elle se laisse parfois séduire, mais est toujours enlevée par Brutus et secourue par Popeye, maintes et maintes fois, inlassablement. Ce scénario récurrent permet à Popeye de nous montrer que, bien qu'il soit laid, bourru et violent, il a tellement de courage et de force...

Lois Lane est la demoiselle en détresse de Superman. Elle est présentée, dans ses premières apparitions dans les années 40, comme une journaliste talentueuse pour le quotidien Metropolis qui nourrit des soupçons sur la double identité de Clark Kent. C'est une femme sérieuse, intelligente et respectée. Sous la pression du Comics Code Authority, les auteurs la présentent dans les années 50 comme la future femme de Superman avant tout. Elle est alors représentée en enfant gâtée et capricieuse et souvent reprise par Superman. Le statut de Lois Lane n'est évidemment pas en accord avec sa responsabilité sociale mais elle est montrée comme une groupie écervelée qui tente d'attirer l'attention du héros par tout les moyens et qui cherche à le faire chanter dans le but de l'épouser. Superman déjoue tous les plans de Lois, la mène par le bout du nez et il l'humilie souvent en public. Elle devient le faire valoir parfait dans sa façon d'être constamment la cible privilégiée des ennemis de Superman, et d'incarner quelque fois le rôle de Superwoman, c'est à dire Madame Superman.

Inspirées par le film *King Kong*, les jungle girls deviendront progressivement des demoiselles en détresse, attendant le preux aventurier qui

saura les arracher des griffes de la nature. Les demoiselles deviennent la cible des bandits, extra terrestres, gorilles enragés et savants fous, secourues la plupart du temps par des super héros mais aussi par des héros de guerre, des soldats et mercenaires. La femme, en temps de guerre, est considérée comme un bien au même titre que la terre et devient l'enjeu principal des héros.

Ce scénario type de la demoiselle en détresse encore très utilisé dans tous les media s'adapte à toutes les cultures, comme en témoignent de nombreux mangas : *Les chevaliers du Zodiaque*, *Bleach*, *Zetman*, *Tsubasa Reservoir Chronicle*, *Dragon Ball*, *Ranma 1/2*...



## Les femmes trophées

Il est très fréquent que la demoiselle en détresse remercie son sauveur de sa gratitude, de son amour au moins, sinon d'un baiser. Pour remercier Astérix de s'être engagé dans la légion pour elle, Falbala l'embrasse. Pour remercier Obélix de s'être engagé dans la légion pour elle également, Falbala l'embrasse. Pour remercier Astérix d'avoir relancé sa carrière, La Traviata (le sosie de Falbala) l'embrasse. Il y a d'ailleurs une blague à propos du fait qu'Obélix ne réagisse pas à un des baisers de Falbala. Celle-ci s'en trouve tellement vexée que ce souvenir est attribué à la devise du personnage... Les personnages acceptent communément que les baisers aient une valeur quasi marchande. *Tu me sauves, je t'embrasse. Je te fais don d'un baiser*: le contact physique a une valeur marchande. Dans le cas d'Astérix, le baiser a cette valeur uniquement s'il est donné par une belle femme, en témoigne la correction qu'il inflige à l'ingrate Maestria qui l'embrasse sur la joue.

L'effet pervers de cette logique est que dès lors, il devient systématique dans beaucoup de bandes dessinées de représenter une femme donnant une bise pour remercier. Vous verrez: *Spirou, Donald, Titeuf, Les schtroumpfs, Cédric, Lanfeust de Troy, Donjon*... Bien sûr on peut prétendre que le personnage est en droit de témoigner une forme d'affection ou même de séduction envers les autres. Mais il faut remarquer que dans le choix des représentations, on montrera toujours la femme faire une bise, à un enfant, à un prince, à un sauveur ou un ami. On attribue à la femme le domaine de l'affection et de la tendresse lorsque l'on ne l'attribue pas aux hommes. L'homme témoignera de sa tendresse avec des mots ou avec sa simple bienveillance. La bienveillance de la femme est elle, souvent mise en scène et passe par son corps.

Plus globalement, il y a cette idée que la femme doit rendre, physiquement, ou amoureuxment, ce qu'elle doit aux sauveurs, si ce n'est aux hommes en général. Dans les contes médiévaux de demoiselles en détresse comme dans les bandes dessinées de princesses passives ou encore les jeux vidéo d'aventures mettant en scène une quête pour délivrer une princesse, il y a l'idée que la femme se gagne. Ces schémas font évidemment du personnage féminin un **personnage objet**, qui donnera du relief au héros, mais qui ne sera pas un **personnage sujet**.

Nous sommes issus d'une culture qui considère encore par certains aspects la femme comme un bien. Françoise Héritier est une anthropologue française qui étudie les différences physiques entre les hommes et les femmes. Elle étudie que, pendant la préhistoire, les femmes servent déjà de monnaie d'échange entre les groupes. Elle rappelle que l'homme assoie sa domination depuis le début de l'humanité, et que ce sont les humains qui ont créé les premiers systèmes de pensée. Elle explique que les hommes se sont retrouvés face au mystère de l'impossibilité de se reproduire, constatant que les femmes peuvent engendrer des filles comme des garçons. Ils remarquent que le coït est obligatoire pour provoquer une grossesse et en concluent que ce sont les hommes qui mettent les enfants dans les femmes. Françoise Héritier parle de ce moment où les hommes vont alors considérer les femmes comme des matrices ou « marmites ». La Bible parle d'ailleurs de « vases sacrés ». Il devient important pour l'homme de posséder et de garder sa marmite.

Considérer la femme comme un objet n'est vraiment pas un fait nouveau. L'anthropologue précise que, réformer un système de pensée vieux de centaines de milliers d'années et établir aujourd'hui l'égalité hommes/femmes est un nécessaire et véritable « recommencement du monde ».



## Le Syndrome de la Schtroumpfette

Le personnage est apparu dans la série des *Schtroumpfs* en 1966, dans le Journal de Spirou. Elle est l'invention du vilain sorcier Gargamel, qui l'a créée dans le but de se venger des schtroumpfs. Voici la liste des ingrédients qu'il utilise et qu'il énonce un par un :

« *Un brin de coquetterie... Une solide couche de parti pris... Trois larmes de crocodile... Une cervelle de linotte... De la poudre de langue de vipère... Un carat de rouerie... Une poignée de colère... Un doigt de tissu de mensonge, cousu de fil blanc, bien sûr... Un boisseau de gourmandise... Un quarteron de mauvaise foi... Un dé d'inconscience... Un trait d'orgueil... Une pinte d'envie... Un zeste de sensiblerie... Une part de sottise et une part de ruse, beaucoup d'esprit volatil et beaucoup d'obstination... Une chandelle brûlée par les deux bouts... »*

Un véritable morceau de bravoure : plus d'une quinzaine de synonymes du mot *connasse* sans jamais s'y référer. **La Schtroumpfette** est donc née, en robe, brune aux cheveux raides, vilaine produit d'un vilain dans le but d'être une tentatrice. Elle arrive au village et déränge les activités des Schtroumpfs, notamment en refusant d'être inactive et en s'intéressant de très près aux autres. Le Schtroumpf farceur lui fait croire qu'elle a grossi en cousant ses vêtements, en truquant une balance et un miroir. Déprimée, la Schtroumpfette prend conscience qu'elle n'est pas jolie et le Grand Schtroumpf, plein de pitié, décide de l'aider en la métamorphosant (par la chirurgie esthétique) en blonde fatale. Tous les Schtroumpfs sans exception tombent amoureux d'elle, mais plus tard ils découvrent qu'elle est envoyée par Gargamel et décident de la faire passer en jugement. Le Schtroumpf farceur déclare que la Schtroumpfette n'aurait pas pu séduire les Schtroumpfs sans la magie de leur chef, et elle est finalement déclarée non coupable et acceptée dans le village, où elle restera la seule fille avant très longtemps, et aura pour occupation principale d'être coquette, de s'occuper du bébé ou de distribuer des bises de temps en temps.

Je ne sais pas si l'aspect le plus glauque de cette histoire réside dans le fait que la Schtroumpfette soit acceptée socialement uniquement après être passée entre les mains d'un vieillard sûr de détenir la clef de la beauté, dans l'idée qu'on ne soit aimée et pardonnée que lorsqu'on est belle, mince et éventuellement blonde, ou la représentation de la Schtroumpfette en elle-même, ou la complaisance des auteurs lorsqu'ils ont écrit cette histoire.

Dans tous les cas, la Schtroumpfette est à l'origine d'une tribune rédigée par l'essayiste américaine Katha Pollitt en 1991, dans le *New York Times*. Ce n'est pas tant le statut de « *semeuse de zizanie et minaudeuse manipulatrice* » assigné à la Schtroumpfette qu'elle dénonce que le fait qu'elle soit le seul personnage féminin dans un univers 100% masculin, qui de plus se déclare *asexué*. Alors que chaque Schtroumpf a droit à sa personnalité : le sage, le farceur, le coquet, le costaud, le gourmand, le musicien, le bricoleur... la personnalité de la Schtroumpfette est totalement effacée au profit d'un seul et unique critère pour la désigner : son **genre**. Katha Pollitt remarque la récurrence dans le cinéma, et surtout dans les films d'animation pour enfants, de cette figure imposée de la fille seule dans un monde d'hommes. On remarque que cet archétype du personnage féminin unique donne lieu à un trope ultra-stéréotypé. Le personnage féminin incarne alors en toute conformité ce qu'attend la perception la plus commune et la plus caricaturale de la féminité. Elle est La femme, et non une femme. Présentée comme un négatif des autres, apte à la « *sensiblerie* », à noter que le mot sensiblerie est le terme péjoratif qui désigne la sensibilité, le schtroumpf coquet peut donc être sensible, la schtroumpfette, elle, ne s'exprimera que dans l'excès. Elle est un objet de curiosité : jolie, fraîche, exotique... ça change ! Elle constitue également un quota qui donne l'illusion d'une diversité. Pollitt souligne qu'une femme isolée dans un univers majoritairement masculin, ce n'est pas de la diversité, c'est de l'affichage. Non seulement, ça ne suffit pas pour parler d'égalité, ni même de mixité, mais encore cela peut se révéler être un frein au changement nécessaire qui procède à la diversité.

Ce syndrome de la Schtroumpfette est un archétype très répandu dans les univers masculins BDéistiques connus : *Les Quatre Fantastiques*, *Tintin*, *Boule et Bill*, *Les Tuniques Bleues*, *Spirou* etc... Parfois il se complète du trope de la *femme trophée* ou encore de la *demoiselle en détresse* ou du *Women in the Frigde*...



## La nouvelle héroïne des années 60

Après avoir introduit dans l'univers de *Batman* une Batwoman groupie et peu intéressante, DC Comics crée en 1964 **Batgirl**, Barbara Gordon, femme indépendante, bibliothécaire, qui ressemble beaucoup à Miss Fury. Elle s'entraîne elle-même et confectionne ses propres gadgets. Batman est toujours aussi sceptique sur le fait qu'une femme puisse être justicière mais elle prouve à chaque épisode sa valeur et son courage. C'est la première héroïne des années 60 qui ne combat pas le crime par amour ou espoir d'être la copine de Batman et qui ne demande pas sa protection.

**Elastigirl** est également créée par DC. Rita Farr est une nageuse olympique médaillée d'or, ainsi qu'une belle actrice hollywoodienne. Exposée à des gaz volcaniques lors de l'un de ses tournages, elle se révèle douée du pouvoir d'extension de son corps. Ne contrôlant pas ses pouvoirs qui la déforment physiquement, elle est considérée comme une freak et rejoint les justiciers de la *Doom Patrol*. Elle est l'une des rares héroïnes à s'imposer par sa force physique impressionnante (comme en témoigne cette illustration où elle arrête un avion à mains nues).

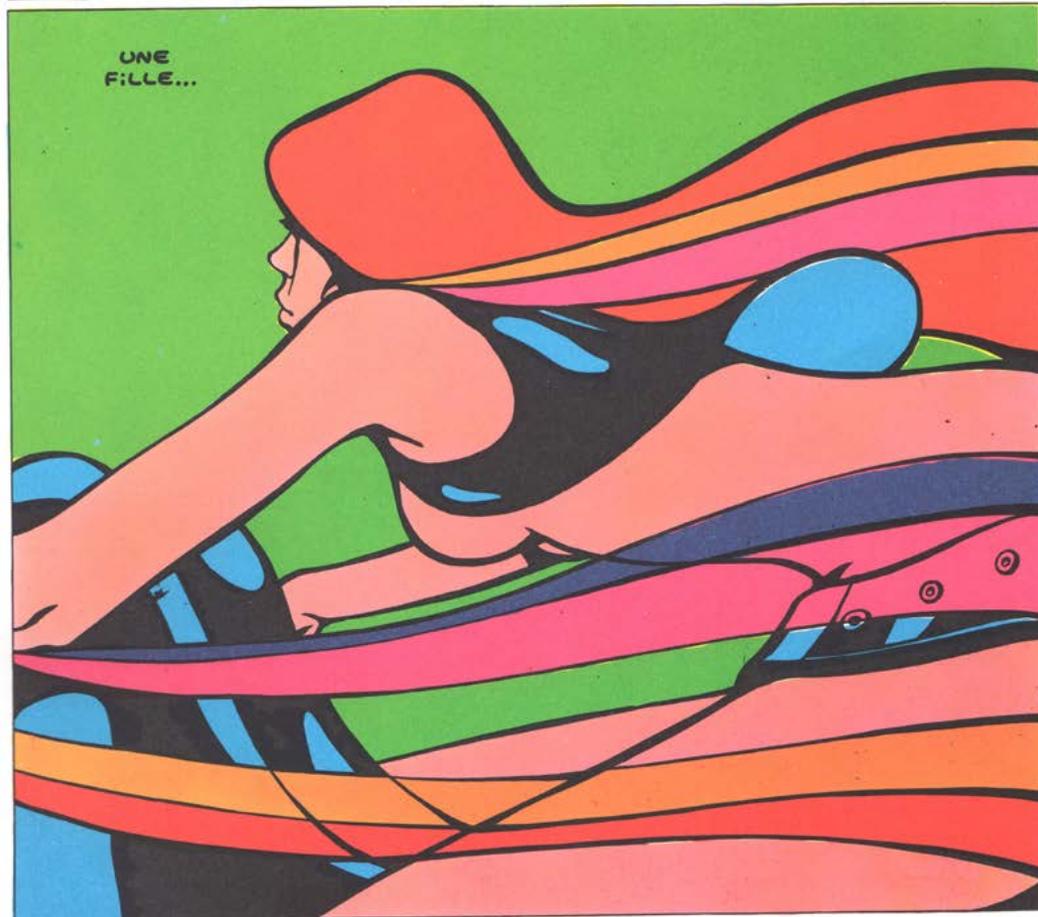
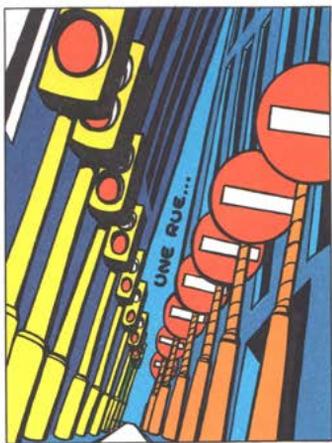




**Barbarella** est créée par Jean Claude Forest, inspiré par Brigitte Bardot. L'héroïne incarne la femme moderne sexuellement libérée, peu farouche, indépendante, libre et décomplexée. Elle paraît dans *V Magazine* en 1962 avant de sortir en album en 1964. Barbarella dispose de son corps comme elle l'entend et avec qui elle veut, elle se prélassait nue et enchaîne les aventures dans un univers galactique aux couleurs chatoyantes. Cette touche d'érotisme n'a pas manqué d'indigner la Commission de surveillance qui censure la bande dessinée l'année suivante. Barbarella est rhabillée dans la version de 1968, avant de retrouver sa nudité

en 1974. Cette bande dessinée marque la modernité dans la BD, le passage à l'âge adulte, la création d'une distinction entre BD adultes et BD pour enfants. L'héroïne inspire un célèbre film de science fiction en 1968 dans lequel elle est incarnée par Jane Fonda. Aujourd'hui encore on pense à Barbarella comme à la personnification du libre-arbitre *peace and love* et de l'onirisme du *Space Age*.

**Pravda la Survireuse** est la seule bande dessinée reconnue comme une œuvre du Pop Art. Elle est, comme Barbarella, de ces héroïnes libres, puissantes et émancipées, à être ostentatoirement sexuées, et témoigne également de ce passage de la BD tout public à la BD pour adulte. Créée par l'artiste belge Guy Peellaert, Pravda est vêtue de son seul boléro noir, de sa ceinture d'airain et de ses bottes en cuir, et s'inspire des traits de Françoise Hardy, anguleuse et longiligne. Pravda est un personnage profondément rock, l'incarnation même de la l'indépendance, de la contestation, de la désillusion et de la révolte, elle ne s'aliène ni aux tentations de la société dystopique et hallucinatoire dans laquelle elle vit, ni aux supercheries de la beauté, ni aux flatteries de ses congénères, ni aux drogues et aux rêveries multicolores, ni même à l'amour réciproque d'un Beau jeune homme. « *Pravda est libre, Pravda est seule.* ». Elle est certainement l'une des premières héroïnes dures à cuire. La BD, psychédélique et expérimentale, est une merveille graphique.



ART D'HEURE PLUS TARD, LES REDOUTABLES  
ES DÉFERLENT SUR JODELLE ET SES AMIES.  
LA PROCONSULE NE DISPOSAIT QUE DE SA GARDE  
NNELLE. AUSSI LES MUTINES PARENT-ELLES  
NIR L'ASSAUT.

**YEE!**



Guy Peellaert signe une nouvelle BD expérimentale en 1966, *Les Aventures de Jodelle*. Précurseur du roman graphique et toujours attribué au mouvement Pop Art, l'album mêle péplum, espionnage, série B, surréalisme et psychédéisme. L'auteur déclare à la sortie du livre : « *Cela n'attaque rien, mais ne respecte rien. Je crois que Jodelle est amoral.* ». L'Album, destiné à un public adulte fortuné, suscite alors beaucoup de débats, notamment à la télévision on l'on discute de la libération des mœurs (qui précède la révolution sexuelle) et de l'évolution du statut de la bande dessinée, mais il est officiellement interdit de vente aux mineurs l'année suivante, pour « subversion morale ».

L'artiste ne se considère pas comme un auteur de bande dessinée, mais son œuvre historique précédera la réflexion sur la bande dessinée en tant qu'Art et l'émergence de la bande dessinée d'auteur .

**Epoxy** de Jean Van Hamme et Paul Cuvelier, publié en 1968, fait également partie de ces premiers albums pour adulte. Epoxy nous décrit le voyage erratique d'une jeune femme qui évolue dans un univers mythologique. Inspirée de Barbarella, l'héroïne est considérée comme une des premières héroïnes érotiques de la bande dessinée franco-belge. Epoxy est malmenée par les dieux et les créatures étranges qu'elle rencontre... Entre viols et actes consentants, l'héroïne est dans tous les cas toujours nue et souvent violentée.



Parallèlement à ces grandes filles dénudées qui bouleversent les conventions, une petite fille discrète mais à l'humour subtil fait son apparition dans un comic strip argentin en 1964 : **Mafalda**. Inventée par l'artiste argentin Quino, la fillette de cinq ans est anticonformiste, mature et pessimiste en politique, bien plus lucide que tout son entourage.

Particulièrement critique vis-à-vis de la mondialisation, du militarisme et de la Guerre Froide, elle est la première fillette à vocation politique dans l'histoire de la bande dessinée. Elle rêve de devenir haut fonctionnaire international pour changer le Monde qu'elle juge malade. Elle se propose toujours pour être présidente lorsqu'elle joue à faire un gouvernement avec ses amis, et n'hésite pas à demander à sa mère à quoi lui servent tous les diplômes qu'elle a abandonnés en devenant femme au foyer...Ce dialogue permanent avec le monde hostile des adultes font de Mafalda une bande dessinée à part et iconique. Forte de son succès international, la fillette se fait porte parole de la cause féministe en 2009 en interpellant le ministre italien Berlusconi « *No soy una mujer a su disposición.* » Je ne suis pas une femme à votre disposition.



## Libre et libérée, la femme des années 70

**Yoko Tsuno** est créée en 1970 par Roger Leloup et publiée dans le *Journal de Spirou*. C'est une japonaise, ingénieure en électronique. Elle vit en Belgique mais ses aventures se déroulent dans le monde entier et même dans l'espace. Yoko Tsuno est à la fois un chef de bande et représente un chef de famille pour d'autres personnages secondaires de la série. En cela elle est un personnage féminin très puissant. Leloup ne souhaite pas particulièrement caricaturer les femmes ou les reléguer au second plan, et ses autres personnages secondaires féminins sont également très fins. Yoko Tsuno ne vit pas d'aventure amoureuse. Roger Leloup déclare cependant que si aucune romance n'est mise en avant, c'est surtout qu'il ne voulait pas exclure un lecteur qui pourrait se sentir amoureux de Yoko Tsuno. Il ajoute cependant : « J'ai surtout le privilège de lui avoir offert un très gros pourcentage de lectrices, qui s'est amplifié au fil des albums. Le courrier que je reçois émane pour les deux tiers de filles, et les lecteurs de Yoko sont certainement pour moitié des filles... » Yoko Tsuno fait également figure de mère pour Rosée du matin, une petite fille chinoise, sans avoir la nécessité d'être en couple. Yoko Tsuno est très importante dans l'Histoire des héroïnes de la BD franco belge car elle est un parfait modèle d'indépendance, d'intelligence, de courage et de force. Son succès auprès des petites filles est évident, elle ne dégrade pas l'image de la femme, elle représente autant que qualités masculines que féminines, et ouvre aux petites filles une fenêtre sur de nouveaux centres d'intérêts jusqu'alors réservés aux hommes : l'espace, la technologie, le voyage dans le temps...

*Natacha l'hôtesse de l'Air* de François Walthéry paraît également dans *Spirou* en 1970, est populaire mais ne concurrence pas Yoko Tsuno en terme de représentation équilibrée. Une héroïne plus intéressante est celle de Christin, Mézières et Tranlé, **Laureline** dans *Valérian, agent spatio-temporel* publié dans *Pilote*. Présentée comme la copine du héros Valérian, elle se révèle bien plus intelligente et plus subtile que lui et est très appréciée du lectorat. Considéré comme un chef-d'oeuvre de Science Fiction, la bande dessinée inspire beaucoup de films et d'autres fictions avant de prendre le nom de *Valérian et Laureline* en 2007, pour donner une juste place à l'héroïne. Dernièrement, Luc Besson a annoncé qu'il adapterait le film au cinéma pour 2017, avec Cara Delevingne dans le rôle de Laureline... mais le film ne s'appellera que *Valérian et la Cité des mille planètes*. Pas de place pour Laureline.

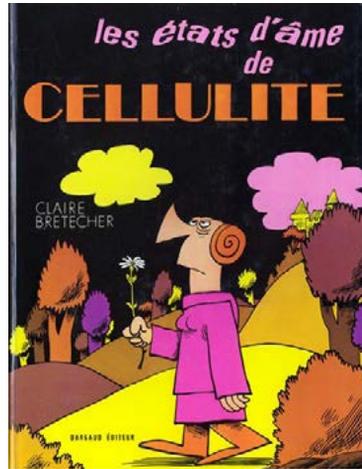




**Adèle Blanc-Sec** est d'une modernité presque provocatrice. Elle vit seule et sans mari, dans les années 1910, ce qui est remarquable, et exerce une profession masculine : feuilletoniste. Elle décide d'écrire des romans inspirés de ses aventures extraordinaires. Indépendante, c'est une figure solitaire aimée des hommes et méprisée des femmes. Publiée en 1976, elle est la première femme de caractère à être détective dans la bande dessinée. Tardi parle de son héroïne comme d'une « *anarchiste sans dieu ni maître* ».

**Cellulite**, paru entre 1972 et 1976 est une princesse viking inventée par Claire Brétécher. Baptisée « Cellulite », telle une incarnation de la disgrâce, s'impose aux hommes et à son père et échoue perpétuellement dans sa quête pour trouver un mari. L'auteure met en pièces en l'image du conte de princesses.

L'auteur signera en 1988 l'hilarante **Agrippine**, une adolescente gâtée qui livre tous ses dilemmes existentiels et ses préoccupations futiles. Dans cette caricature absurde des travers de la bourgeoisie parisienne coincée entre existentialisme et société de consommation, les ados y sont de faux rebelles obsédés par leur apparence et les adultes sont des hippies attardés. « raisonnablement misanthrope », Claire Brétécher explique « Agrippine n'est pas très intéressante et son petit frère m'indiffère complètement. Ce sont des caractères, je n'ai pas besoin de les aimer. Agrippine est un personnage pratique, qui permet d'aller dans plusieurs directions. Elle pourrait aussi bien devenir un personnage secondaire. ».



**Lady Snowblood**, écrit par le mangaka Kazuo Koike, illustre une tendance populaire aux revendications teintées de féminisme dans le cinéma japonais : la femme vengeresse. Le titre original de ce manga *shurayuki hime*, est un jeu de mot ironique sur Blanche-neige (*shirayuki hime*). C'est l'histoire d'une mère qui voit sa famille se faire assassiner sous ses yeux par trois hommes et une femme. Après avoir tué l'un d'entre eux, elle se retrouve en prison où elle accouche d'une fille, Yuki (qui signifie neige). Yuki est élevée à la mort de sa mère par un maître du sabre qui la transforme en instrument de vengeance redoutable. Le succès de l'héroïne est sans précédent et l'œuvre est adaptée au cinéma. Elle est incarnée par Meiko Kaji, actrice et chanteuse phare de ce genre populaire qui jouera également *Female Prisoner #701*, ou *Sasori la femme scorpion*. La femme scorpion est une justicière qui punit les hommes qui se sont servis d'elle et ont abusé de son corps et de ses sentiments. Elle est un fort symbole de la révolte féministe réprimée qui dénonce les viols, violences et les injustices infligées aux femmes. Ces femmes fortes et blessées à la volonté infaillible inspireront plus tard le réalisateur Quentin Tarentino pour l'écriture de *Kill Bill*. Le personnage de Yuki est très marquant dans la culture japonaise et cinématographique pour sa représentation de la femme fatale, nue ou en blanc, tachée de sang, particulièrement iconique.



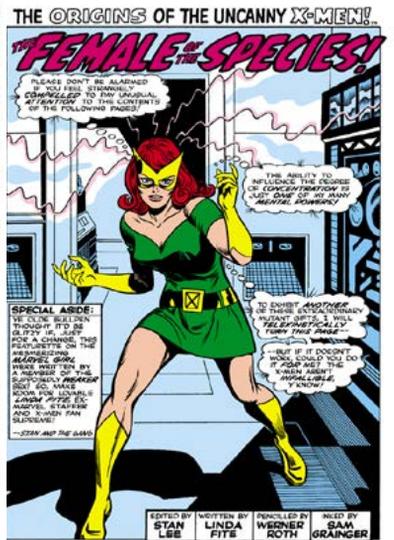
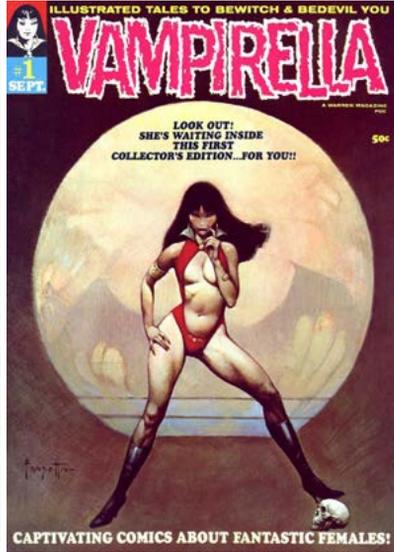
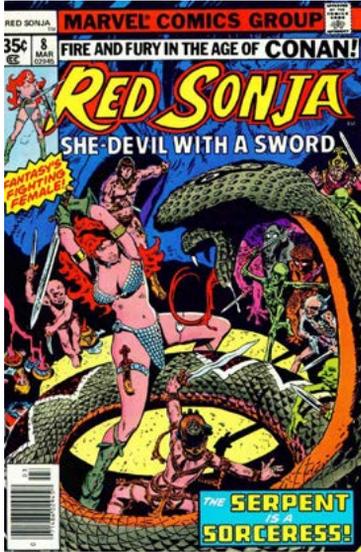


Aux Etats-Unis, Trina Robbins crée **Vampirella**. Elle fait partie de ces héroïnes qui ont profité de la libération des mœurs et de la *révolution sexuelle*, qui sont représentées comme des femmes dont le corps leur appartient. Elle diffuse les idées porteuses d'un *féminisme de seconde vague* -la première vague était celle des suffragettes- qui mettent les questions liées à la sexualité au premier plan. C'est à dire qu'elles laissent apparaître leur forme et leur corps à leur guise, se dénudent entièrement et se servent de leur pouvoir de séduction. **Black Widow** arbore le genre de costume qui reflète un certain goût pour le danger et l'aventure. **Red Sonja** est une guerrière et une femme terrible, massive et imbattable, et tout cela en bikini en maille argentée. La belle guerrière se réclame l'égale des hommes et est considérée par les responsables de Marvel comme une incarnation du féminisme.



**Storm** est la première super héroïne afro-américaine du comics dessinée en 1970, imaginée par Chris Claremont. Elle porte un nom qui évoque une catastrophe et non un personnage masculin. Considérée à la base comme une déesse, l'auteur craint qu'elle ne devienne une jungle girl comme Sheena, Shanna ou Rima, et souhaite en faire une héroïne contemporaine.

Chris Claremont développe également le caractère de la mutante X-men **Jean Grey**, Marvel Girl ou Le Phoenix, et en fait une des plus puissantes et torturées héroïnes de comics. Elle dispose de pouvoirs psychiques surpuissants : télékinésie, télépathie, vol, longévité, feu, projection astrale... Son histoire est pleine de rebondissements et de drames, et fait d'elle un personnage très mis en valeur dans la bande dessinée et très apprécié des lecteurs et lectrices. Sa version cinématographique est à l'inverse totalement édulcorée et sert de faire-valoir romantique à Wolverine.



## Empreinte de Crumb sur l'underground

Au début des années 70, le mouvement de la *bande dessinée underground* naît pendant la période hippie et se développe à San Francisco. Le milieu est plutôt une bande d'hommes influencée par les comics misogynes du héraut et porte parole de la contre-culture, Robert Crumb, et leur activité se positionne contre le Comics Code. Dans la plupart de ces cercles du comics de San Francisco, il est récurrent que les dessinateurs incluent la violence envers les femmes dans leur BD, en la représentant avec humour. Pour ces hommes et leur lectorat masculin, les scènes de viol sont graphiquement et humoristiquement gratifiantes. Ces viols, meurtres et tortures sur les femmes, à répétition, n'ont évidemment pas trouvé de large lectorat féminin, et beaucoup de filles du milieu, dérangées par ces représentations, se sont vues répondre qu'elles manquaient d'humour. Dans ce milieu, la critique de Crumb était hérétique, mais c'est à se demander si elle ne l'est pas encore aujourd'hui.



Petite Parenthèse. Le problème avec Robert Crumb, c'est que sa bande dessinée est indéniablement novatrice, transgressive et déroutante pour l'époque, et que l'homme a un talent fou, impressionnant et marquant. Il dresse notamment une critique de l'homme moderne et un portrait de l'Amérique destructrice, impérialiste, raciste et primaire avec une acuité jamais égalée dans la bande dessinée underground. *Amerika* le consacre et en fait un auteur reconnu pour sa clairvoyance particulièrement acerbe. Il se revendique pourtant toujours résolument misogyne dans ses interviews récentes et continue d'être très mis en valeur dans le monde de l'Art et le Monde de la BD qui se veulent des milieux pourtant intellectuels et humanistes. Son talent et l'aura « *cool et sarcastique, honnête car politiquement incorrect* » qui se dégage de ses albums ou de ses interviews lui servent de passe droit pour la pensée dégradante misogyne. Crumb et ses défenseurs insistent sur le fait que « *it's only comics* », c'est seulement de la bande dessinée.

Mais je ne suis pas sûre que si toutes ses vignettes d'agressions sexuelles sur les femmes et si cette condescendance « *Just Kidding Girls! Actually I'm on your Side! Honest!! This was just another infantile fantasy from a sick, immature minde...But, remember, it's only a comic book!! -Love and Kisses, R.Crumb* » avaient été des vignettes racistes, si Crumb se déclarait « résolument antisémite, ben quoi, c'est que de la BD! »... on ne l'aurait peut être pas accueilli de la même façon au musée d'Art Moderne ou toutes ces années à Angoulême... Une fois encore, le talent de Crumb n'est pas remis en question, il est à mon avis question de sa responsabilité envers l'image de la femme qu'il renvoie à ses lecteurs: « elles aiment ça », « oh, elles se fâchent, c'est sexy », « Elles ne comprennent pas l'humour les pauvres ». Cette moquerie serait moins discutable si, dans la réalité, les femmes ne souffraient pas de ces violences (une femme sur dix en France est violée, et l'on compterait plus de 95 000 viols aux Etats-Unis par an.), de la même façon que, peut être, on ne serait pas choqués d'une version raciste de ces comics si la société valorisaient de la même façon que les blancs les noirs ou les asiatiques.

Cette même génération d'hommes underground n'aurait peut être pas rigolé d'histoires d'hommes violés, sodomisés, émasculés, humiliés et violentés à répétition (il y en a sûrement, dans certains registres SM ou féministes proses, mais à ma connaissance pas qui connaissent le succès des œuvres de Crumb) dans une société qui les confronterait quotidiennement au harcèlement de rue et à la peur du viol. A mon avis, ils y auraient vu un complot féministe ou une représentation d'assez

mauvais goût de la société qui écrase les hommes, et se seraient probablement révoltés. Les femmes qui ont suivi cette démarche ont été condamnées et vues comme des ennemies publiques : déshonorer l'image des hommes est une menace, tandis que dégrader l'image de la femme, ce n'est qu'un jeu ! J'insiste sur Robert Crumb parce qu'il a inspiré et inspire (encore) beaucoup d'auteurs punks et le milieu underground, en dehors du circuit de la bande dessinée grand public, et a laissé une empreinte terrible, pour moi, dans les deux sens du terme, dans le monde de la BD underground, une littérature qui se proclame libre.

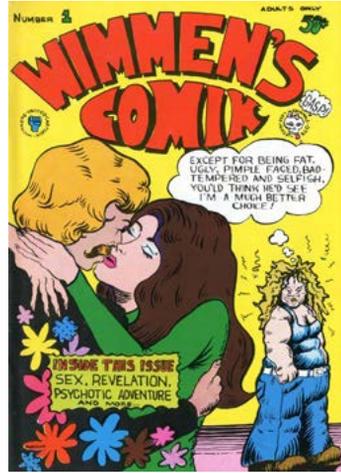
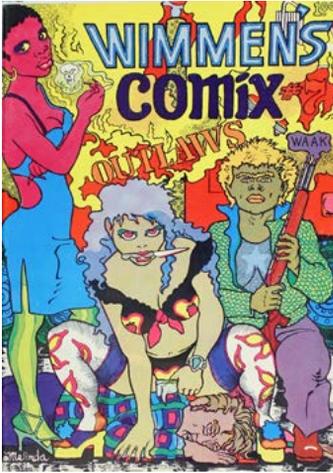
### Wimmen's Comix

Pour nuancer mon propos au sujet de la bande dessinée underground, il faut rappeler que le comics underground féministe existe bel et bien. Il est né dans ce même San Francisco, à l'époque du premier sex shop distributeur de vibromasseurs, et est quelque fois initié par les compagnes des auteurs de comics underground connus. Il s'agit avant tout d'un milieu où tout le monde s'exprime librement. La première dessinatrice américaine underground est Nancy Kalish. Elle publie *Gentle Tripout*, douce défonce, dans la revue New yorkaise *EVO*, sous le pseudo de Panzika. Elle marquera Trina Robbins, une des rares dessinatrices et écrivains de comics mainstream, parfois auteur underground et spécialiste de l'histoire des femmes dans le comics :



*“Le mouvement du comics underground s’est empli et tout le monde disait ‘On peut faire nos propres bandes dessinées. On n’est pas obligés de faire des super-héros. On pourrait être à contre courant comme la culture impie (...). Mais quand je suis arrivée à San Francisco en 1970, j’ai découvert que ce n’était peut être qu’un milieu de la bande dessinée pour mecs, pas pour les filles. Au départ il n’y avait que moi et une autre femme, Willy Mendes, on avait beau dessiner, et on était exclues de la scène underground. »*

De ce sentiment d'exclusion, Robbins rejoint le journal féministe *It Ain't Me, Baby*, qui est le premier comics produit par des femmes. D'autres revues sur le même principe, *Tits and Clits* (tétos et clitos) fondé par Lyn Cheveky et Joyce Farmer, *Wet Satin* (satin humide) ou *Off our Backs* (lâchez nous la grappe) apparaissent simultanément. Robbins ressent toujours très concrètement l'exclusion de la part des hommes du milieu, qui ne la sollicitent jamais. Elle déclare à ce sujet\* *"You cannot imagine how threatened these guys were by women's liberation. It was ridiculous."* Vous ne pouvez pas imaginer à quel point ces types étaient menacés par la libération des femmes. C'en était ridicule.

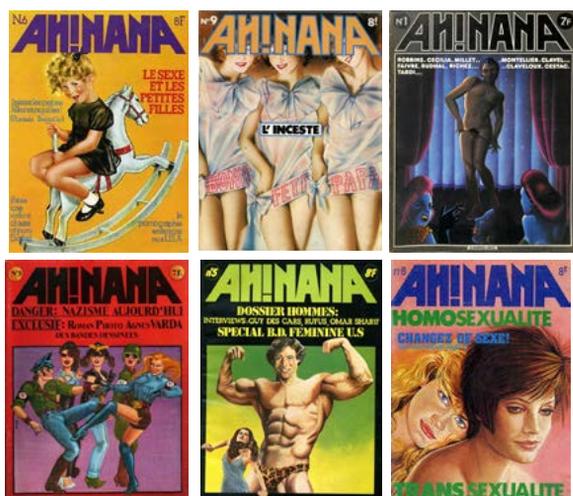


Elle appelle Michelle Brand, Lee Marrs, Lora Fountain qui a écrit sur l'avortement adolescent, Charon Rudahl, Shelby Sampson, Aline Kominsky, la première femme underground à aborder l'autobiographie et compagne de Crumb, Karen Marie Haskell et Janet Wolfe Stanley pour créer le *Wimmen's Comix Collective*, qui publie le **Wimmen's Comix**. Né de cette volonté de contestation du milieu misogyne le collectif s'adresse aux femmes et aborde les thèmes des violences sexuelles, de l'avortement, des règles, de l'homosexualité... On peut aussi lire Dori Seda ou Shary Flenniken. En tout Dix sept numéros paraissent sur 20 ans, jusqu'en 1992, à une époque où beaucoup plus de femmes sont éditées de façon indépendante. Il aura aussi publié Mary Fleener et Julie Doucet, une dessinatrice canadienne connue du milieu underground. Dans l'Histoire de la bande dessinée au féminin, il n'y a pas de collectif féminin qui ait duré plus longtemps, et je n'ai pas eu connaissance de

\* trinarobbins.com

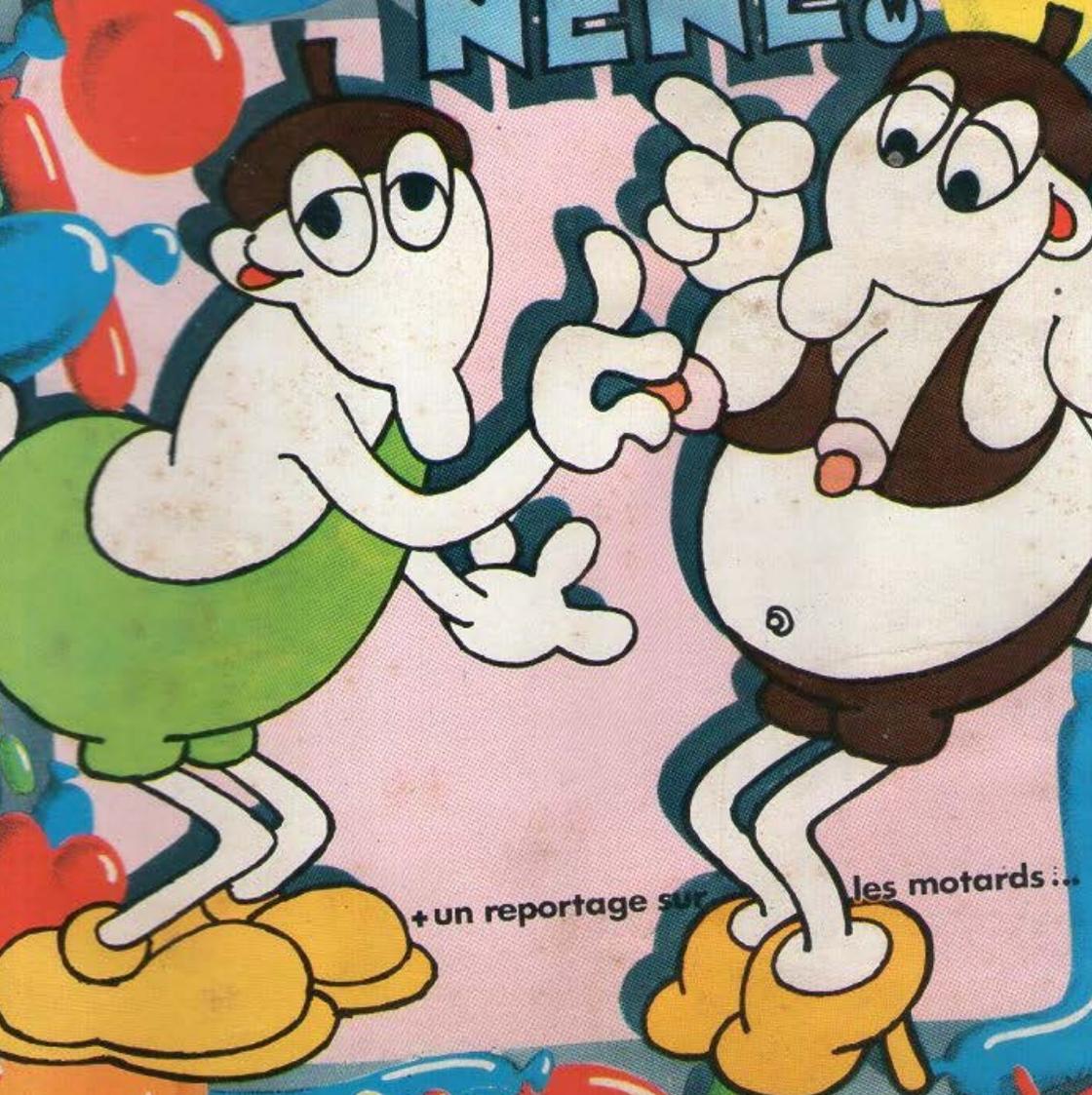
collectif underground japonais à cette époque là. Inspirées et publiées par les éditions *Fantagraphics*, on peut également citer le travail de l'américaine Debbie Drechsler, de la québécoise Sylvie Rancourt, les oeuvres de Roberta Gregory, de Mary Wings ou encore Jennifer Camper et Alison Bechdel. Toutes ces femmes ont pour trait commun d'aborder l'homosexualité féminine. Trina Robbins oeuvre pendant toute sa carrière à faire connaître les femmes issues de sa profession, comme en témoigne son livre *A century of Women Cartoonists*, publié en 1993, et dernièrement *Pretty in Ink* (2014). *Wimmen's Comix*, en tant que premier collectif féminin de BD underground mondial, inspire la revue féminine française *Ah! Nana* publié en 1978.

**Ah! Nana** est créé par les *Humanoïdes Associés* en 1978 et regroupe Chantal Montellier, Nicole Claveloux, Cécila Capuana ou aussi Trina Robbins. L'intérêt est de laisser la parole en priorité aux femmes et ses thèmes, par dossiers, sont : le nazisme, la mode démodée, les hommes, les BD féminines américaines, le sexe et les petites filles, le sado masochisme, la violence, l'apocalypse et le mensonge politique, l'homosexualité et la transexualité, ainsi que les règles ou l'inceste. Des thèmes tabous, jusque là jamais traités par des femmes ni divulgués en public dans la presse. La revue devient la cible de la Commission de censure qui interdit la revue d'exposition dans les kiosques et librairies. Elle est donc rangée du côté des pornos, la vente s'écrase, la revue sombre et est arrêtée après seulement neuf mois d'expression libre. On ne reverra pas de collectif féminin underground officiel et politique en France.



# AMINANA

## NÉNÉ!



+ un reportage sur les motards :...

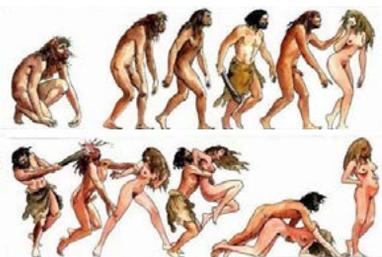
laveloux, cecilia, aline, m-n, richard, trina robbins, flenniken...

## Le monde des adultes et la culture du viol

*Gazoline et la planète rouge*, de Jano, est la première BD underground française à recevoir un Alph'Art du meilleur album au festival de la bande dessinée d'Angoulême, en 1990. On avait déjà pu découvrir dans ce style underground, rock et précis le génial *Kebr*, loubard motard dans une banlieue post-apocalyptique. Ce nouvel album space opéra punk met en scène **Gazoline**, une femme panthère punk et martienne dans un univers de loubards. Ultra sexy, armée d'un lasso, Gazoline chasse, jure, frappe, exécute, elle fait figure de femme forte. Les méchants sodomisent des pauvres esclaves sexuels en forme de haricots géants avant d'attacher Gazoline à un poteau et de se livrer à un viol collectif sur elle pendant trois jours. A la fin elle leur dira "*C'est tout ? j'ai toujours pas pris mon pied moi !*" ce à quoi un des méchants répondra, épuisé, "*Vas t'faire ken !*". La bande dessinée qui aurait pu évoquer sa cousine anglaise *Tank Girl* et son ancêtre *Barbarella* réduit finalement son héroïne à ce qu'elle réclame et ce qui la symbolise : le sexe. Je ne suis pas étonnée de retrouver une réédition récente chez les Requins Marteaux, d'une BD qui sous la couverture « underground », « rock », « cool », et « libérée », traite le viol à la façon d'une blague, d'une habitude, d'un euphémisme. A travers le phénomène de la bande dessinée adulte qui se développe dès les années 70-80, on trouve énormément de représentations de viols. Dans les BD historiques, c'est apparemment pour jouer la carte du réalisme. Dans les BD post apocalyptiques, c'est pour bien montrer à quel point le monde est dur et violent, dans les bandes dessinées érotiques comme celles de Manara... c'est du sexe, tout simplement. Il y a cette idée peut être que le viol est un fantasme ou une réalité dépassée. Ironique lorsque l'on sait qu'aujourd'hui que près de neuf personnes sont violées par heure en France, soit 206 viols par jour ou 75 000 par an. 91% de ces personnes sont des femmes et une femme sur dix est ou sera violée dans sa vie (toujours en France).

C'est cela qu'on appelle la *culture du viol*. Tolérer, excuser, normaliser cette pratique. Ce n'est pas que les auteurs ou lecteurs soient de potentiels violeurs. Ce n'est pas que l'on devrait interdire les représentations du viol ou l'utilisation du viol dans un ressort narratif. Ce qui est gênant, c'est la façon dont les choses sont présentées, et à quelle échelle, et à quelle fréquence. Les BD historiques comme les *Borgia* vont associer le viol avec le passé. Les BD underground qui font du viol un acte sexuel simplement scabreux ou choquant portent une certaine ironie et exagération censée insinuer que le monde présenté est

une fiction transgressive, qu'il est une hyperbole catastrophique du réel. Dans le monde réel et tendre dans lequel nous vivons, il n'y a pas de fusillades, il n'y aurait donc pas non plus de viol collectif. Dans le cas de *Gazoline*, c'est un monde ultra violent, à la *Mad Max*, avec des viols et des fusillades et des exécutions sanglantes. L'héroïne est tellement dévergondée et puissante qu'elle en redemande. Là où, en tant que lectrice, je me suis sentie exclue de la lecture de *Gazoline*, alors que j'avais adoré *Kebra*, c'est que je n'étais pas amenée à m'identifier à elle, alors que j'avais pu m'identifier à lui. J'étais amenée à la regarder, à admirer à quel point c'est une vraie femme : belle, forte, vicieuse. Cette *objectification* du personnage principal m'a repoussée, et en dehors du fait que je n'ai pas réussi à rire des scènes de viol, je me suis sentie exclue par le regard exclusivement masculin que portait cette BD. J'attribue cela au fait que Kebra soit un personnage rock assez humain, et au fait que *Gazoline* ne soit qu'un objet de fantasme et d'admiration pour jeunes punks cis-genres globalement hétérosexuels. Un curieux mélange de culture du viol et d'*archétype de la muse*...



Ci-contre *Gasoline* de Jano,  
Ci-dessus, la préhistoire selon Milo Manara,  
ou plutôt la rencontre entre l'Homme (la brute de  
néandertal) et la Femme (une vraie fleur)

On retrouve la même chose dans les bandes dessinées érotiques de Manara, comme dans la série *Le Déclat*, même violente, humiliée et torturée psychologiquement, la femme en redemande toujours. En tant que lectrice, je peux toujours apprécier le talent du dessinateur, mais j'aurais du mal à y voir du génie tant le contenu me semble de courte portée. De même pour Jano, si j'admire son dessin, je ne peux y voir un maître. L'intérêt de la transgression underground me semble limité si elle reproduit seulement le schéma d'exclus qui excluent encore plus à leur tour. Même si le genre révèle des graphismes merveilleux et de

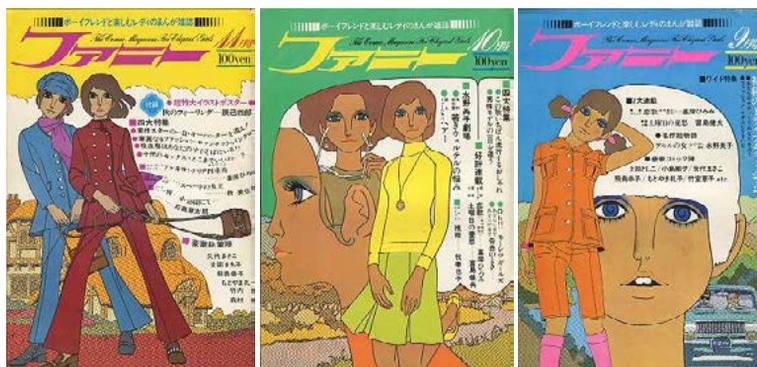
beaux albums, à la lecture j’y vois souvent un phénomène de vengeance un peu immature, des opprimés qui deviennent oppresseurs en pensant faire de l’humour. J’ai encore du mal à comprendre comment des auteurs comme Crumb, qui se servent de leur dessin pour déranger la société, réfutent la portée de leur travail lorsqu’on leur fait ce genre de reproches. Peut-être s’agit-il alors seulement d’un exutoire personnel et cathartique. Peut être qu’au temps des premières bandes dessinées underground, on ne considérait pas la femme comme un être humain à part entière, mais j’en doute. Je n’ai pas de haine particulière envers les auteurs underground qui rentrent dans ce schéma et dans la répétition de stéréotypes dont ils n’ont ou ne veulent pas prendre conscience, je suis juste beaucoup trop souvent déçue, en tant que lectrice et dessinatrice, de ne pas trouver dans certains graphismes prometteurs l’humanisme que devrait accompagner leurs histoires anti-conformistes, et de me sentir volontairement ou involontairement exclue des productions qui sortent du mainstream.



*Le viol est le “fantasme” récurrent chez Milo Manara, la plupart du temps ce sont des grosses brutes qui s’acharnent sur des pin ups italiennes. Cette fois-ci dans Le Parfum de l’invisible, on a droit à une femme violée par un fantôme. Pour ne montrer que la femme, l’auteur redouble d’imagination...*

## Josei manga

Rassurons-nous, le monde des adultes est capable de nous proposer autre choses que la seule perspective du viol ou de l'agression... *Funny (Fanii)* est fondé en mai 1969 par Osamu Tezuka. C'est la première revue de manga destinée aux femmes. On y trouve la plupart des femmes mangakas en vogue. La publication ne dure qu'un an, avant de revenir en 1973 pour quelques mois. La revue n'est pas exclusivement féminine, on peut par exemple y trouver des posters de Tadanori Yokoo, un artiste phare du pop Art japonais des années 1970, en particulier connu pour ses collages et affiches. Dans la première série de *Funny*, on trouve beaucoup de portraits d'actrices et pin ups de l'époque, des articles sur l'Art, la littérature française et anglaise (Zola ou Oscar Wilde) ainsi que des personnages féminins à la mode, plutôt romantiques et inspirés d'un occident fantasmé. Alors que les premières illustrations reprenaient des dessins psychédélics et des photos d'actrices étrangères, toutes les filles dessinées sur les couvertures des derniers numéros, sont blondes aux yeux bleus et auréolées de fleurs. *Funny* témoigne de ce fantasme du « funny face », le visage occidental rond et rieur des blondes à la mode, qu'évoque Kumiko Muraoka, la jeune japonaise au centre du documentaire *Le Mystère Koumiko* de Chris Marker.



La collection Funny en 1970

Nous avons déjà évoqué le *nijuyongumi* ou *groupe de l'an 24*, ces femmes mangakas nées en 1949 qui révolutionnent la bande dessinée pour filles, avec des oeuvres comme *La Rose de Versailles* de Kyoko Ikeda, qui porte encore son influence dans l'imaginaire *shôjo*. Le *josei manga* est un genre qui prend racine dans ce groupe de mangakas. Souvent considéré comme simple *shôjo* en occident, le genre *josei* diffère de ce dernier en prenant pour cible un lectorat de femmes adultes. Créé pour les jeunes lectrices des années 60 devenues dans les années 80 étudiantes, femmes au foyer ou *salarywomen*, le genre traite les sujets propres au *shôjo manga* d'une manière plus distancée, plus mature, parfois plus crue et difficile psychologiquement. Les scènes de sexe sont très fréquentes, et la question du mariage est récurrente. Le *josei manga* référence également des histoires d'amours entre hommes homosexuels ou *yaoi* ou *BL*, des histoires érotiques, des mangas relatifs à la cuisine, à la maternité ou encore de la SF romantique. Publiés dans des périodiques *josei* destinées aux femmes et non aux fillettes, les *josei* seront le terrain fertile d'une création plus libre pour les mangakas. Car même si le manga n'est la cible d'aucune loi ou censure officielle, les éditeurs de l'industrie du medium ont un pouvoir de décision énorme sur les séries qu'ils publient, allant jusqu'à réécrire des passages entiers s'ils jugent que cela est plus convenable ou plus vendeur. De cette manière, les éditeurs orienteront même la carrière de leur créatrices, en démontre le témoignage de **Kondoh sensei** que vous trouverez dans la deuxième partie de ce mémoire.



extrait de *josei manga* des années 1970

Je souhaite re-préciser que cette spécificité de l'industrie du manga ne l'exclue pas à mes yeux, du monde de la bande dessinée. Il est par contre évident que le manga est très dévalué, car si l'on compte une écrasante majorité de titres commerciaux vides de sens -mais c'est également le cas dans l'industrie de la BD commerciale franco belge ou comics-, on compte également de véritables chefs-d'œuvre, parfaitement reconnus comme tels au Japon, et ignorés en France. En particulier lorsqu'il s'agit de mettre en avant une autrice ou un *shôjo*.

C'est dans cette perspective que je souhaiterais parler de **Kyoko Okazaki** et de ses héroïnes, qui sont à mes yeux des héroïnes littéraires uniques et sans précédent. Issue de la génération désabusée, baignée de culture punk, hip-hop et electro du Tokyo branchées, elle succède au *groupe de l'an 24* et, dans le monde archi-strict du manga, elle fait figure d'électron libre. Les mangas de Kyôko Okazaki se situent entre comédie et tragédie, fantaisie, frasques underground, comédies surréalistes, pièces existentialistes ou pure pornographie. Destinés aux jeunes filles à qui l'on montre ordinairement des personnages féminins passifs et sages, Okazaki montre la tranche de vie des femmes qui est auparavant dissimulée : les règles, la drogue, les médicaments, le désir, la manipulation des faibles, la bisexualité, l'homosexualité, la masturbation, la nymphomanie, la pornographie pour femme, la prostitution, les pulsions morbides, le génie, l'anticonformisme, l'aliénation au travail ou à la beauté, la cruauté... En ne condamnant jamais les actes de ses héroïnes, et en énonçant des vérités dérangementes Okazaki brise l'ordinaire *male gaze* et le conformisme appliqué aux mangas et qui a tendance à s'insinuer dans le genre *shôjo*. Ses personnages, masculins ou féminins, ne répondent pas aux archétypes, ils sont libres et surprenants, ils ne sont ni bons ni mauvais et souvent ont besoin de se sentir exister.



*Kyôko Okazaki, à gauche, écumait les boîtes de nuit tokyôite, à la veille des dead lines imposées par son éditeur, en prétextant "prendre des notes pour ses mangas". Elle était aussi chanteuse et figurante dans des clips punks expérimentaux...*

L'héroïne de *Tokyo Girls Bravo*, Sakae Kaneda, est une jeune lycéenne de Sapporo qui vient s'installer à Tokyo. Fan de mode, de rock, de punk et de New wave, elle s'est imaginé que la vie des tokyoïtes était extravagante et libérée mais est vite déçue par le conformisme, la médiocrité et la morosité de ses camarades lycéens ordinaires. L'héroïne de *Helter Skelter* est une mannequin droguée par les médicaments et entièrement refaite. Effrayante, injuste, criminelle, perverse et narcissique, l'héroïne est complètement détraquée et son corps se décompose entièrement alors que sa carrière bat de l'aile. C'est un récit noir et dérangeant sur la vanité humaine, la beauté, la superficialité et la cruauté. L'héroïne de *Pink* est quand à elle une jeune salarywoman comme il en existe tant à Tokyo, mais qui se prostitue pour pouvoir se payer des fleurs, des vêtements et de la nourriture pour son animal de compagnie qui est un énorme crocodile. Elle méprise les femmes qui se plaignent de ne pas avoir de l'argent et qui attendent le prince charmant. C'est une des rares héroïnes de bande dessinée *féministe pro-sex* qui défend le droit à la prostitution, un sujet très débattu par les différentes formes que peuvent prendre le féminisme, et qui part du principe que, étant donnée que nous vivons dans une société capitaliste qui vend l'image et le corps de la femme, il n'y a pas de raison de ne pas avoir le pouvoir, en tant que femme, sur le commerce de son propre corps. C'est un point de vue développé par Virginie Despentes dans *King Kong Théorie* par exemple. Le manga raconte également une histoire d'amour avec un écrivain raté qui est lui aussi gigolo. On trouve aussi sa demi-sœur cadette, une enfant précoce et désabusée qui pardonne à sa mère malgré le fait qu'elle soit une opportuniste cupide et superficielle. Ces multiples héroïnes témoignent d'une fureur de vivre qui ne laisse pas indifférent, et laissent une empreinte conséquente dans le manga pour femmes, qui se fera dès lors moins politiquement correct et plus intime. Si on peut trouver ses oeuvres en France dans la collection Josei *Sakka* de Casterman, elles sont, aux Etats-Unis, interdites aux moins de 18 ans.

Kyôko Okazaki, qui est pour moi, et je pense, pour beaucoup de jeunes japonais, la meilleure écrivaine que le manga n'ait jamais eu, a malheureusement été renversée par un conducteur ivre en 1995. Gravement handicapée, elle n'a toujours pas repris la plume.

# Halter Skelter

FASHION UNFRIENDLY



KYOKO OKAZAKI

## Les japonaises rêvent : L'héroïne travestie

Dans les shōjo manga, on compte beaucoup d'oeuvres qui s'écartent de la norme hétérosexuelle ou qui transgressent les normes de genres : mangas gays, lesbiens, histoires de réincarnation d'hommes en femme et vice versa... Une figure particulière résonne dans l'Histoire du shōjo manga, celle de la femme travestie. Nous avons déjà vu que le manga qui amorce la création des shōjo modernes, *Princesse Saphir* de Tezuka, nous raconte l'histoire d'une princesse travestie en prince. Avant cela, *le Trèfle Mystérieux*, narrait les aventures d'une jeune fille travestie en justicière masquée, à l'allure très proche de Robin des Bois ou Zorro.

Le garçon-manqué ou *tomboy*, est décrit par Judith/Jack Halberstam, professeur américain au centre de recherche spécialisé dans les études de genre et de minorités sexuelles (non hétérosexuelles) comme une « masculinité féminine » associée à l'inclinaison naturelle d'une fille pour les libertés et mobilités offertes exclusivement aux garçons. Souvent vu comme un signe d'indépendance et de volonté personnelle, le *tomboyism* est un genre perçu comme préadolescent dans lequel les impératifs adultes de la binarité des genres n'ont pas encore pris. Dans la plupart des sociétés, le problème survient lorsque le *tomboyism* continue à l'adolescence, à un moment où la pression du conformisme des normes de genre commence à se renforcer.

Dans les années 80 au Japon on observe non seulement la récurrence de cette figures de tomboy, mais on voit aussi se développer le phénomène des « belles combattantes » ou sentō bishōjo, qui prolifèrent dans les mangas, films d'arts martiaux et anime. De ces deux figures se dégage celle de la femme travestie.

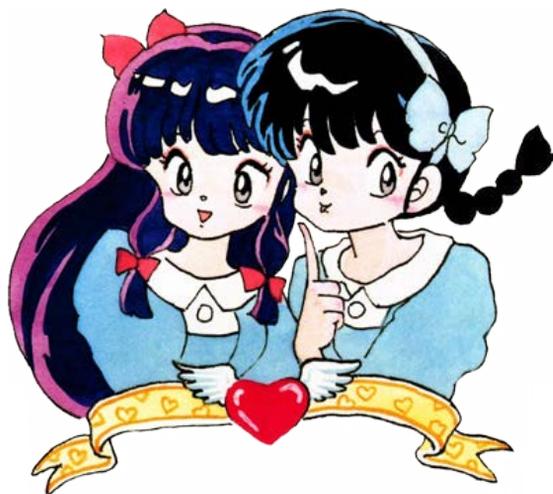
**Lady Oscar** est l'héroïne la plus emblématique de ce principe. Personnage principal de *La Rose de Versailles* de Ryoko Ikeda, mangaka du groupe de *l'An 24*, c'est une jeune femme qui a été élevée en garçon par un père déçu de ne pas avoir eu de fils. L'éducation militaire d'Oscar et son travestissement lui permettent d'accéder au rang de capitaine de la garde royale, chargé de la protection de la jeune Marie Antoinette, fraîchement arrivée en France à tout juste 14 ans et vouée devenir la future reine de France. Particulièrement élégant, loyal, digne, intransigeant et imbattable, Oscar est à la fois respecté des hommes de l'armée et des femmes de la Cour royale qui s'éprennent de lui. Une relation de confiance et d'affection mutuelle naît entre Lady Oscar et Marie Antoinette, à qui il voue le plus grand respect, à l'heure où la Révolution se prépare dans les rues de Paris et où la reine devient la principale ennemie du peuple. L'auteur amène de façon subtile l'idée que la haine est d'autant plus virulente lorsqu'elle ne rencontre pas l'humain, en décrivant de façon très juste le fossé qui existait entre le peuple parisien et la Cour du roi. Lady Oscar est présentée comme un guerrier solitaire au grand cœur, austère mais humaniste et généreuse, qui va au delà de son sexe et de son rang dans ses aventures et ses relations humaines.

Lady Oscar est un personnage complexe. Par amour pour un gentilhomme, elle songe à renoncer à sa vie d'homme et à tous les honneurs, au pouvoir et aux libertés que cela implique. On la voit alors « travestie » en femme pour la première fois, et elle se montre en robe à la Cour, très séduisante, à l'image d'une princesse antique. Malheureusement le célèbre comte de Fersen est déjà l'amant de Marie Antoinette et ne peut considérer Oscar autrement que comme un ami. Le conte de fée s'arrête là, le « prince charmant » est déjà pris et ne peut se détacher de l'identité sexuelle qu'il a attribuée à Lady Oscar. La transformation de la travestie en femme n'a abouti qu'au refoulement le plus important de sa part féminine.



L'auteure joue ainsi avec la transgression des codes du conte pour enfant dans les lesquelles les belles princesses sont choisies par des princes avec plusieurs autres histoires de bal (festivités mondaines qui n'intéressent pas du tout l'héroïne). Son père éprouve un jour un sur-saut de culpabilité à avoir imposé une vie d'homme à sa fille, quand un noble militaire de famille très importante vient demander la main de sa fille. Il organise alors un bal et convie des prétendants pour Oscar. Opposée à l'idée absurde d'être mariée à un inconnu et de retourner à une vie de château, Oscar s'y rend dans son uniforme militaire et courtise ostentatoirement puis embrasse quelques unes des femmes présentes à la fête. Alors que son comportement choque l'ensemble des prétendants et son père, la plupart des femmes ont l'air d'apprécier que Oscar ne se reconvertisse pas en femme. C'est en effet elle qui fait rêver les jeunes filles, c'est elle qui fait le plus figure de prince charmant par ses qualités humaines, sa fierté et son courage. Dans une autre histoire, qui choquera les spectateurs français à la diffusion du dessin animé, on suit Charlotte, une jeune fille noble et amoureuse d'Oscar, qui lui demande de s'opposer au mariage aristocrate que ses parents lui imposent. La fillette de treize ans est terrifiée par le fait d'être mariée avec un vieil homme et d'être touchée par ce dernier, et ne trouvant pas de solution pour y échapper, se suicide en plein pendant les festivités données en l'honneur du futur mariage. Lady Oscar est le témoin qui trouble les bals et désenchantent les rêves conservateurs, elle se fait le porte parole de la voix féminine bâillonnée et de la liberté d'être humain et de se battre pour ses droits humains. Sensibilisée à la cause du peuple et impuissante face à l'inconscience d'une royauté qui réprime injustement ses sujets, Lady Oscar renoncera à son statut de noble pour mener la prise de la Bastille en 1789. En faisant de son héroïne une actrice de la Révolution Française l'auteur envoie un message très fort à ses lectrices : vous pouvez agir et vous devez agir. Remerciée par Jack Lang de sa contribution à l'intérêt culturel pour la France qu'elle apporte aux japonais, Ryoko Ikeda est décorée de la Légion d'honneur en 2008. L'héroïne est, dans la culture japonaise actuelle, très liée à l'image que l'on se fait de la France, certains pensent même que Lady Oscar a réellement existé.

Le deuxième travesti le plus populaire est sans doute **Ranma 1/2**, créé par la célèbre mangaka de shônen Rumiko Takahashi. Ranma est un héros qui se transforme en fille. Ce n'est pas à proprement parler un garçon manqué puisqu'il est vraiment né garçon, et le fait qu'il se transforme en fille est lié à une malédiction qu'il a reçu en Chine. La plupart des blagues se font sur le travestissement et le jeu de certains stéréotypes de genre. Sa fiancée Akane est peut-être un personnage plus intéressant que lui puisqu'elle est considérée comme une *sentô bishô-jo*, souvent traitée de garçon manqué ou de « fille sans charme » par Ranma, elle est sensée être une redoutable adepte en judo, héritière du dojo de son père, sérieuse et intransigeante, mais témoigne également d'une coquetterie discrète, d'une douceur occasionnelle et d'une pudeur charmante, ainsi que d'une vraie sensibilité. Elle est un mélange harmonieux de qualités rattachées communément au genre masculin et d'autres au genre féminin. Malheureusement, la suprématie de la force physique de Ranma est peu remise en cause dans le manga et Akane devient le sujet central de toutes les romances du manga et fait régulièrement office de demoiselle en détresse et de rabat-joie dans la plupart des aventures. On la définit plus comme « la fiancée de Ranma » que comme un personnage principal. Ce qui est intéressant avec Ranma 1/2, c'est que le manga illustre parfaitement la différence fondamentale entre le sexe et le genre.





Même lorsque Ranma est de sexe féminin, il n'y a aucun doute sur sa masculinité : il est fort, veut paraître insensible, est maladroit, un peu idiot et impulsif, agressif et revanchard, et ne comprend rien aux sentiments des gens. L'auteur attribue à sa personnalité toutes les normes du genre masculin, ainsi, les scènes de romance entre Ranma en fille et sa fiancé ne suggèrent jamais d'homosexualité de la part de Akane, et n'en évoque pas non plus au lecteur. L'auteure suggère distinctement que l'homme doit être plus fort que la femme, par exemple : Ranma est deux fois moins fort lorsqu'il est une fille. C'est très important car il s'agit avant tout d'un manga de combat destiné aux garçons, et Ranma doit l'emporter sur ses adversaires. Ce n'est pas d'avoir l'apparence d'une fille qui gêne Ranma, au contraire, il est assez imbu de sa personne et se trouve agréable physiquement en homme et en femme, de façon parfaitement équitable, ce qui le gêne c'est d'être réduit, physiquement, lorsqu'il est une femme. La plupart des victoires de ses combats tiennent au fait qu'il parvient à redevenir fort, c'est à dire homme, et le manga ne propose aucune transgression à ce niveau là, sauf peut être dans un épisode où un des personnages féminin est en possession d'un objet magique qui lui permet de vaincre tous ses adversaires. En gros si tu veux gagner, il faut être un homme, ou alors c'est de la sorcellerie.

## La méchante féministe

Les idées féministes font irruption dans les personnages de comics, en 1970, à travers Valkyrie dans *Avengers #83*, « *The Revolution's Fine* ». La couverture est particulièrement iconique, les personnages masculins sont terrassés, battus. **Valkyrie** se déclare à la tête des *Lady Liberators*, une équipe constituée de Wasp, Black Widow, Medusa et Scarlet Witch. Valkyrie est l'Enchanteresse, ennemie des vengeurs, qui manipule les femmes en les persuadant qu'elles sont sous le joug phallocrate de leurs coéquipiers masculins. Bien sûr ses machinations sont percées à jour et elle est corrigée, et les rebelles d'un jour reprennent leur place de faire valoir. Les propos de Valkyrie n'étaient pourtant pas incorrects, lorsqu'elle souligne le fait que les femmes ne sont que l'ombre des héros masculins, mais en faisant une méchante féministe, et en faisant passer les héroïnes pour des femmes facilement manipulables, ce numéro est particulièrement néfaste à la cause féminine et aux personnages féminins. Valkyrie est présentée comme une femme hargneuse, un négatif de Wonder Woman, une libératrice mais aux desseins mauvais et aux mauvaises manières. Le féminisme chez Marvel est représenté comme un mouvement effrayant et dur. Psychotiques et violentes, les militantes *Femizons* illustrent cette rudesse. Leur homosexualité est évidemment suggérée, car elles font à l'époque partie de ces anti-femmes selon Marvel. Les scénaristes de l'époque dénigrent le féminisme. **Catwoman** de 1969 est à la tête des *Feline Furies* qui commettent des méfaits au nom de la libération de la femme, avant de retourner à ses vols de bijoux, comme si le politique avait été pour elle une mode. Lié au délit, le féminisme est donc représenté comme une déviance ...

**Big Barda** est une femme au physique colossal inventée par Jack Kirby. Ancienne lieutenant des *Female Furies*, elle accompagne ensuite le maître de l'évasion, le gracile Mister Miracle. Ce couple inversé est une des rares exception du comics.

En 1977 **Ms Marvel** ou Carol Danvers est rédactrice du magazine *Woman*. Influencée par le mouvement de l'époque elle rattrape Marvel et devient une icône de la cause féminine dans les comics. Cependant le personnage connaît un échec car elle semble impersonnelle : costume de Mr Marvel, sixième sens de Spider man... sa série est annulée et elle rejoint les Avengers dans un nouveau costume sexy et aguicheur. Elle y reste un personnage secondaire particulièrement dégradé au fil de l'histoire : elle tombe enceinte suite à un viol, met au monde la réincarnation de son agresseur et fini par partir avec lui. Destin glauque pour la féministe des Avengers...

12c

MAR. NO. 210

PRESENTED BY THE COMIC CODE AUTHORITY

# BATMAN

IT'S ALL OVER, **BATMAN!** YOU JUST LOST THE **BATTLE OF THE SEXES!**

**BATMAN FIGHTS THE LEGION OF FELINE FURIES!**

SEE **BIG BARDA!**

HOW SHE EXERCISES! BIG BARDA IS SO TOUGH! BIG BARDA IS INCREDIBLY STRONG! BIG BARDA COMES FROM APOKOLIPS!!!

AND THEREIN LIES OUR STORY!!! FOR WITHOUT BARDA WE WOULDN'T GET TO MEET—

**DOCTOR VUNDABAR** AND HIS **"MURDER MACHINE!"**

WHAT IS IT, BUSINESS, OR GIRL WATCHING?

IF YOU'RE **SCOTT FEEB**... IT'S BUSINESS!!

BUT SHE SURE IS A LOT OF GIRL TO WATCH!!

THE AVENGERS

15c 83 DEC

PRESENTED BY THE COMIC CODE AUTHORITY

GUEST-STARRING: **BLACK WIDOW** AND THE **MAGNIFICENT MEDUSA!**

ALL RIGHT, GIRLS-- THAT FINISHES OFF THESE **MALE CHAUVINIST PIGS!**

FROM NOW ON, IT'S THE **VALKYRIE** AND HER LADY **LIBERATORS!**

MARVEL COMICS GROUP

TM & © 2006 MARVEL

Ms. MARVEL

35c 198

02198

ACTION! ACTION! ACTION!

SPECIAL GUEST-STAR ISSUE!

# Ms. MARVEL

IF YOU'RE **SCOTT FEEB**... IT'S BUSINESS!!

BUT SHE SURE IS A LOT OF GIRL TO WATCH!!

Si vous n'étiez pas déjà convaincu de la profonde misogynie des aventures d'Astérix, il vous reste à lire *La Rose et le Glaive*, de 1991. Si l'on devait sélectionner un album comme figure de proue du *feminist-bashing*, ou « dénigrement du féminisme », il l'emporterait à l'unanimité. Cette aventure d'Astérix commence par « *Non ! On veut pas de filles !* », une banale dispute entre enfants, puis une dispute entre adultes : une mère demande à ce qu'une éducatrice venant de Lutèce prenne en main l'enseignement des enfants. Assurancetourix, le barde et professeur du village, rappelle que seuls les Druides et les Bardes ont le pouvoir d'instruire. La femme (sans nom) réplique « *Et alors ? Les femmes bardes, ça existe, non ? !* » ce à quoi lui répond le barde « *Non Madame ! Une barde ça n'existe pas ou alors c'est une tranche de lard !!!* » avant de quitter le village, vexé. C'est alors qu'arrive Maestria. Pour vous la présenter, j'utiliserai son portrait publié sur [asterix.com](http://asterix.com) :

## Maestria



### Barde au féminin

Nationalité : **Gauloise**

Nom anglais : **Bravura**

Nom allemand : **Maestria**

Nom néerlandais : **Maestria**

Nom espagnol : **Magistra**

Nom portugais : **Maestria**

### Ses grandes scènes :

Maestria a l'extrême privilège d'avoir été la première femme à mettre une sacrée pagaille dans le village dans *La Rose et le Glaive*. Depuis son passage, rien ne sera plus tout à fait pareil ! Seule femme à avoir été giflée par Astérix et sûrement la dernière !

### Traits de caractère :

Féministe de la première heure...

### Traits physiques :

Petite et rondelette bouillonnante, rehaussée d'une natte ressemblant étrangement à la queue d'un serpent à sonnette.

### Ses mots préférés :

Gauloises, mes sœurs ! Libérez-vous de vos chaînes !... (*La Rose et le Glaive* p.15)



L'analogie entre le féminisme et le serpent qui insinue le vice se passe de commentaires. Maestra arrive donc au village gaulois avec ses idées et sa musique nouvelle. On la voit taper sur un tambour de guerre, instrument particulièrement masculin, ce qui étonne les femmes qui s'attendaient à voir une harpe, et ce qui déclenche le fou rire des hommes de tout le village. Maestra s'offusque et déclare à la femme du chef du village qu'elle organise une classe pour les femmes, afin de leur enseigner « ce que doit être la condition féminine chez la gauloise moderne ». Astérix entend parler de ces cours du soir par Obélix, qui, présenté au lecteur comme un simplet n'y voit rien de suspect. Le héros court parler de son inquiétude au sage du village, le druide Panoramic, qui lui demande de ne pas paniquer. C'est alors qu'ils sont témoins de la rébellion des femmes : elles se mettent toutes à porter des braies. Le chef du village demande à Astérix, le plus brave et fier guerrier de sa tribu, d'aller parler à Maestria. Astérix, qui est bien trop galant, n'arrive pas à être ferme avec cette femme qui en plus, le trouve à son goût. Elle lui témoigne de la condescendance « *Regardez-moi ce fier petit gaulois comme il est coléreux !* » (en le portant) et elle lui colle une tape sur le derrière, ce qui provoque la rage intérieure du héros, à tel point qu'une svastika apparaît dans son phylactère ! De retour au village, il extériorise sa rage en cognant un innocent. C'est présenté comme une scène comique qui repose sur la transgression de Maestria, qui se montre sexiste envers Astérix. Ce qui est drôle, c'est l'effet de surprise provoqué par le fait qu'une femme puisse se comporter comme un macho tout en manipulant le héros pour arriver à ses fins. Maestria devient non seulement l'archétype de la féministe castratrice, mais en plus elle fait office de séductrice manipulatrice. Il est assez amer de voir l'attitude d'Astérix, pétrit de haine et de violence face au comportement irrespectueux de Maestria, lorsque l'on sait que la bande dessinée présente aussi et normalise les stéréotypes qui encouragent le sexisme et la condescendance envers les filles. Mais ce n'est pas tout : toujours plus condescendante, Maestra donne une bise à Astérix, ce qui lui vaut un coup de poing de ce dernier qui l'assomme. Astérix est déprimé d'avoir frappé une femme. Obélix, qui finalement est peut être la lumière du village, lui souffle « *Hé ! Entre nous si c'était la belle Falbala tu n'en serais pas arrivé là !* ». Triste vérité : frapper une femme, c'est moche, mais ça n'aurait jamais pu arriver si cette dernière était belle (et blonde). Maestria porte plainte, et tous les hommes du village, révoltés qu'on lui donne raison d'être la victime (je n'invente rien) quittent le village. Bonnemine, la femme du chef, est devenue



chef et semble très bien s'en sortir : on la voit autoritaire et digne, elle prend même le temps de s'inquiéter du devenir de son mari. L'auteur développe même cet archétype de l'Eternel féminin : la femme est bien meilleure que l'homme ! Parallèlement, Jules César a envoyé des romaines envahir le village, en partant du principe que, selon la galanterie gauloise, ils ne peuvent pas frapper une femme, donc ils ne pour-

ront pas se défendre contre cette attaque. Les romaines sont présentées comme une troupe de top-models fashionistas sans aucune notion de discipline. Le barde fait fuir les soldates en les effrayant avec sa voix. Les romaines lancent alors une offensive et déboulent en une horde poussant des cris stridents sur le village. Elles tombent cependant dans un piège préparé par les gaulois : le village s'est transformé en foire aux vêtements et cosmétiques et salons de coiffure ! Elles ne répondent désormais plus qu'à la décroissance des soldes, et repartent à Rome avec leur achats sous le bras. Les gaulois se réconcilient, la chef redevient femme du chef, et les femmes reprennent leur place et leurs robes et le joyeux banquet final est (c'est rarement le cas) mixte. A Rome, César est devenu la risée des romains et, humilié de l'échec de sa stratégie d'intégration des femmes dans l'armée, il décide de se retirer quelques temps dans son palais de campagne.





Vous l'aurez compris, le féminisme n'est qu'une mode chez Astérix, proche de la perversion. La féministe est présentée comme une virago repoussante, une féminazi qui perturbe l'ordre instauré par la société patriarcale. Ce qui n'est pas drôle, et mal joué de la part de ses auteurs s'ils ont vraiment une dent contre le féminisme, c'est que le personnage n'est pas si fou que cela et ne fait qu'énoncer des vérités, emphatiques, certes mais des vérités : la femme n'est pas traitée comme l'égal de l'homme et ne jouit toujours pas véritablement de ses droits. L'histoire ridiculise le discours féministe en insinuant qu'il n'y a pas besoin de droits de la femme dans la société, puisque la femme vit très bien sans, et que de toutes façon les robes et la bienveillance de leurs gentils hommes les rendent suffisamment heureuses.



J'espère qu'un jour nous pourrions tous lire l'album avec ce recul qui fera de *La Rose et Le Glaive* une curiosité aberrante, un témoignage d'une bêtise révolue, au même titre que *Tintin au Congo*. Tout le monde se dira en rigolant « *C'est fou, cette mentalité, à l'époque!* ».

## La Femme réfrigérée

En écho à cette mauvaise image du féminisme qui fleurit dans les bandes dessinées, on observe que les représentations de la femme dans les années 80, dans les comics en particulier, présentent des violences sans précédent. On compte alors de nombreuses scènes de torture sur les femmes.

**Elektra**, un personnage central de Daredevil est un exemple de ces super héroïnes torturées. Inventée en 1981 par Frank Miller, elle est présentée comme une belle mercenaire redoutable en arts martiaux. Elle voit ses parents mourir sous ses yeux. L'assassinat de son père la pousse à devenir une tueuse impitoyable, elle nourrit un amour impossible avec le héros, et elle finit par mourir, poignardée, dans ses bras.

Le destin le plus brisé des héroïnes de comics est celui de **Barbara Gordon**, dont nous avons déjà parlé puisqu'il s'agit de **Batgirl**. Le Joker fait irruption chez elle, lui tire dessus, la déshabille et la prend en photos alors qu'elle agonise sous le regard de son père. C'est Alan Moore qui écrit le scénario cauchemardesque de ce personnage jusque-là prometteur. Elle se reconvertit en pirate informatique sous les traits d'**Oracle**. Elle est dès lors montrée froide, impitoyable et manipulatrice, sans émotions, comme Batman. Mais au prix de son corps. Quand on analyse les violences perpétrées sur les femmes dans les comics, on remarque qu'elles ont pour but principal de motiver ou relancer la quête d'un héros. Ce cas de figure, ou trope, qui est devenu extrêmement courant dans les bandes dessinées mais aussi dans les films ou les jeux vidéo, a pour nom « *La Femme dans le frigo* ».



Les *Women In Refrigerators* constituent un trope courant dans les comics. Le nom vient du site web *Women In Refregerators*, créé en 1999, qui dresse une liste des personnages féminins tués, blessés, torturés et privées de leurs pouvoirs simplement pour les besoins de l'histoire dans différents comics de super-héros. Le site cherche à analyser pourquoi ce type de mécanisme scénaristique, qui permet de faire avancer l'histoire, est utilisé de manière disproportionnée sur les personnages féminins. Le terme, inventé en 1999 par Gail Simone, scénariste de comics américaine, fait référence à un épisode de *Green Lantern* dans lequel il retrouve sa petite amie dans son frigo, découpée en morceaux par son ennemi juré. La perte douloureuse de celle-ci sert de motivation au héros qui trouvera dans son désir de vengeance les ressources nécessaires à la victoire. Les violences ou meurtres sont donc le ressort narratif qui amorcent le point de départ d'une quête vengeresse ou d'un nouvel objectif. Cette vengeance s'exécute souvent dans une démonstration de violence jugée nécessaire ou proportionnelle à l'attaque de départ.



*Green Lantern, dégoûté*

En 1973, la première petite amie de Spider man, **Gwen Stacy**, est jetée du haut d'un building par le bouffon vert. Bien que Spider man la rattrape dans sa toile d'araignée, la jeune fille meurt sous le choc par le coup du lapin. Cette tragédie choque évidemment les lecteurs de l'Homme Araignée, mais ne dissuade pas les auteurs de perpétuer ce schéma. Peter Parker est placé, selon eux, dans une intrigue plus complexe.

Parmi ces victimes mortes, handicapées ou disparues on compte Elektra, Elastigirl, Batwoman, Batgirl, Hellcat, Invisible Girl, Lady Flash, Power Girl... en tout plus de 90 noms. **Big Barda**, qui était une des seules femmes de comics physiquement différente et d'une force supérieure à celle de son mari *Miracle Man*, est retrouvée morte assassinée dans leur cuisine. On ne perçoit pas de traces de lutte. Certains fans de séries comme *Batman*, dans laquelle on voit Stephanie Brown se faire capturer par *Black Mask*, sont choqués de la sexualisation des scènes de torture au point d'évoquer une forme de « *torture pornographique* ».



*Mister Miracle, dégoûté*

Plusieurs créateurs de comics ont précisé que la liste leur avait permis de s'arrêter et de repenser aux histoires qu'ils créaient. Pourtant certains fans de comics réagissent négativement au site, en précisant que n'importe quel personnage secondaire masculin ou féminin, peut être la cible de la violence, puisqu'il a pour but scénaristique de supporter et soutenir un héros. Ils ajoutent qu'il n'est pas rare qu'un personnage meure puis revienne à la vie dans les comics, selon sa popularité. Ils critiquent également le fait qu'on ne parle que des personnes féminines violentées alors qu'il existe des personnages masculins tués, comme par exemple Steve Trevor, le *Man in the Frigde* de Wonder Woman.

Cependant, non seulement on compte beaucoup plus de femmes tuées et torturées dans les bandes dessinées, mais les hommes bénéficient également d'un autre trope : celui des « *Dead Men Defrosting* », *hommes morts décongelés*. L'idée vient d'un fan, John Bartol qui rédige un article où il explique que, tués ou blessés, les hommes reviennent toujours à leur statu quo, voire plus forts qu'avant. Ce qui n'est pas le cas des héroïnes. Les héros les plus connus bénéficient de ce trope d'homme décongelé : Superman, Green Lantern, Flash, Spiderman, Captain America, Hulk... La meilleure illustration de ce principe est celle-ci : Le Joker a brisé la colonne vertébrale de Batgirl, ce qui l'a paralysée à vie, et elle ne reviendra plus jamais sous la forme de super héroïne. Lorsque le super méchant Bane brise le dos de Batman, ce dernier finit par s'en remettre.

Simone Gail observe que les auteurs de BD traitent la mort de façon différente selon le sexe des personnages. La mort des personnages masculins provoque peu de rebondissements et celle des héros est toujours montrée héroïque, on les voit souvent mourir au combat. Tandis que dans la plupart des cas les femmes sont simplement retrouvées mortes ou étripées. Anita Sarkeesian ajoute à ce sujet « *Il est triste de voir avec quelle désinvolture et trivialité la violence est traitée dans les pages de BD (même avec les plus puissantes super héroïnes) surtout quand la violence contre les femmes dans la réalité est si endémique.* »



## L'éternel féminin chez les français

On pourrait croire que la bande dessinée franco-belge est moins sexiste que les comics qui violentent leurs super héroïnes ou que les manga qui réalisent, à travers la création de la femme robot ou cyborg, l'incarnation suprême de la *femme objet*. On observe pourtant dans beaucoup de bandes dessinées françaises un trope particulièrement ancien et romantique : l'*éternel féminin*. C'est un mythe sacrément vicieux puisqu'il prend la forme d'une histoire de beauté, de transcendance, de divin. On l'emploie souvent pour amorcer une romance ou un drame, et on s'en sert pour définir l'amour et les sentiments adultes.

Simone de Beauvoir a étudié les femmes au prisme du regard des hommes. Dans *Le Deuxième Sexe*, qu'elle publie en 1949, elle définit les figures qui alimentent le mythe de l'*éternel féminin* : femme-dévouée, femme-régénératrice, femme-auxiliaire... Elle écrit que les femmes ne se connaissent que par le regard masculin (la notion de *male gaze* n'est pas encore inventée). Elle écrit : « *C'est encore à travers les rêves des hommes qu'elles rêvent.* »

Selon elle, lorsque les hommes définissent la « *vraie femme* », ils définissent avant tout l'étrangère qui représente « *Tout, sur le monde de l'inessentiel.* » La femme en tant qu'**Autre** permet aux hommes de s'enorgueillir de leur virilité, en se comparant avantageusement aux femmes plutôt qu'avec leurs semblables, et afin de ne pas prendre conscience de leur propre médiocrité.

Depuis Aristote on définit effectivement la femme comme le négatif de l'homme : elle symbolise la castration, projetée dans l'autre, et préserve ainsi le narcissisme de l'homme. L'homme aime en la femme ce qu'il n'est pas et ce qu'il ne veut pas être : « *La femme est nécessaire dans la mesure où elle demeure une Idée dans laquelle l'homme projette sa propre transcendance.* »

Cependant, l'écrivaine remarque que la femme est l'Autre dans le sens où elle échappe en fin de compte à l'homme, ce qui renforce son angoisse vis-à-vis d'elle :

« *La femme est l'Autre parce que l'homme ne peut pas la posséder véritablement, même pas par l'acte sexuel. La source de ses terreurs, c'est que dans l'Autre, par-delà toute annexion, l'altérité demeure* »

Ainsi l'homme échoue à faire véritablement de la femme un objet et c'est cette liberté irréductible qui entraîne la profonde défiance de l'homme vis-à-vis de la femme, et qui fonde l'ambivalence de ses sentiments, hésitant toujours entre la peur et le désir. Les injonctions fait-

es aux femmes de se faire objet se matérialisent notamment dans une certaine vision du corps féminin : « *Le corps de la femme doit offrir les qualités inertes et passives d'un objet* » par exemple ne pas être trop musclé ou être pourvu de graisse.

Selon un expert en la matière, l'*éternel féminin* est « *le désir de la femme sur l'homme* ». L'expression provient du second *Faust* de Goethe. L'auteur pense que la femme et ses attraits sont des guides pour l'homme, pour le mener vers le dépassement de soi en stimulant son désir. « *l'éternel féminin nous attire vers le haut* », dicit *Faust*.

Tous les personnages féminins de bande dessinée qui nous sont montrés à la fois comme incompréhensibles car superficielles, fortes, capables, belles, repoussantes, attirantes... somme toutes, incohérentes et inexplicables et inexplicables, ce « *mystère féminin* » entretenu par une multitude de personnages qui illustrent bien le mot de Gainsbourg : « *Les femmes, c'est du chinois* » (sexiste et raciste, belle époque...) sont un archétype lié à cette idée de l'*éternel féminin* : Personnages de Joann Sfar, de Christophe Blain, de Baudouin, de Hergé, de Peyo, de Franquin, de Manara, de Bastien Vivès... Dans l'imaginaire masculin hétérosexuel de nos auteurs, l'*éternel féminin* y est un doux rêve et peut devenir diabolique comme une malédiction. L'envahissement et la prédominance de cet imaginaire est vecteur de redoutables stéréotypes de genres. Pour la lectrice qui souhaite pouvoir rêver ses propres rêves et non ceux des hommes, cela peut tourner au cauchemar, celui de ne pas se sentir considérée comme un être humain mais comme un objet, ou pire, comme une idée.

## La Muse

On retrouve cet *éternel féminin* dans le rôle de la muse. Dans la mythologie grecque il s'agit de gardiennes des Arts qui accompagnent Apollon. Une étymologie du mot pourrait être mousa du latin mos, moris « *mœurs, ce qu'il convient de faire* ».

La muse est le rêve idéal de l'homme hétérosexuel. La muse est un personnage classique de la bande dessinée tous public : elle est la prof de maths qui fait rêver le *Petit Spirou*, ou elle s'incarne en Colombe, fiancée d'*Oliver Rameau*...



En faisant de la fille suprême l'objet du désir, du rêve, des espoirs et déboires du héros masculin qui lui est si faible et si humain, on place la fille une bonne fois pour toutes dans la catégorie du mystérieux, de l'inatteignable et incompréhensible Autre. Figure très utilisée des auteurs de bandes dessinées dites adultes ou « intellectuelles » comme celles de Baudouin ou Sfar, la femme muse est toujours belle, candide et vicieuse, gentille et cruelle, supérieure et faible. Elle arrive et repart sans explications dans la vie du héros, ne possède pas de logique ni de constance, finalement on n'en capte pas l'humanité mais on reste en surface de ce personnage. Tous ces auteurs qui pensent parler de l'humain quand, en excluant toujours la femme de la possibilité d'être sujet, ne parlent que du fait d'être homme. Tous ces auteurs qui pensent parler de l'amour, quand ils parlent de la fascination pour ce qui leur échappe.

Simone de Beauvoir explique au sujet des archétypes du féminin que « La conséquence en est qu'il existe une pluralité de mythes incompatibles et que les hommes demeurent rêveurs devant les étranges incohérences de l'idée de Féminité. » Souvent la femme, aussi surprenante qu'elle soit, est vue comme une fatalité, une règle universelle du monde des hommes : « aaaah les femmes (soupir) ». Une relation humaine que ce genre d'auteurs n'illustrera pas ou du moins très peu, par manque d'intérêt, peur de se tromper ou volonté de préserver le mystère : *l'amitié des filles*. Ce qui s'y risquent se livrent souvent à une caricature superficielle : les femmes ne parlent que des hommes ou de vêtements. Dans cet imaginaire de la muse, l'amitié n'existe pas. Entre filles, on parle de l'homme, on se jalouse et on se tape dessus : les livres de Joann Sfar, *Titeuf, Lanfeust, le petit spirou...*

La femme est considérée à la fois comme Dieu et comme le Diable par ce genre d'auteurs plus ou moins intellectuels. J'ai trouvé ce mot de Martin Veyron en 1981, un auteur de BD dites humoristiques, dans sa Bd « l'Eternel Féminin » : « *Dieu est éternel, or l'éternel est féminin, si la femme est diabolique, Dieu est le Diable.* » La seule véritable chose qui lie Dieu/Diable et la femme dans l'esprit de ces hommes, c'est le mystère qui l'entoure, l'impression de toute puissance et le pouvoir d'attraction qu'elle exerce sur un homme. Comme Dieu/Diable, elle n'est pas du tout vouée à évoluer, mais elle est un guide initiatique pour l'homme. Nietzsche adorateur de la femme et Nietzsche antiféministe est le même homme : selon lui, la femme, cet Autre, permet à l'homme d'accéder au surhomme. « *Quant une femme a des vertus masculines, elle est à fuir, quant elle n'en n'a pas, c'est elle qui prend la fuite* » déclare Nietzsche, très observateur, dans *Humain, trop humain*. Bonus : « *Cette femme est belle et intelligente ; hélas ! combien elle serait devenue plus intelligente si elle n'était pas belle !* ». Être humain, c'est être homme.



Ci-dessus, Isis dans *Donjon* de Sfar et Trondheim, ci-contre *Amitié étroite* de Vivès, page suivante Pascin de Sfar



TU VIENS PAS  
ME CONSOLER ?



FRANCESCA, TU LE  
SAVAIS. TU VAS PAS ME  
DIRE QUE TU PENSAIS  
QUE C'ÉTAIT L'HOMME  
DE TA VIE, MEIN ?



MAIS VIENS ME  
CONSOLER ! J'ESUIS  
AU BORD DU  
SUICIDE !



JE VAS MOURIR...



TU VEUX PAS  
BOIRE TON THÉ, PLUTÔT ?

MEIN, FRANCESCA ?

T'ES CHIANTE,  
TU SAIS.

merde, merde, merde, merde; s'il me la baise pas, ça va le complexer. ça sera un échec malgré la dépense musculaire. il faut reblander. il faut la rebaiser mais il a mal à la queue. il faut qu'il n'y a qu'un moyen d'y retourner.

ça sert à rien de dessiner tout le temps des cochonneries si tu veux rien du Lit.



Un type qui baise qu'une fois, c'est incroyable. J'ai jamais vu ça, moi.



coup de sang!



Pascal bande par colère.



Miracle! il baise comme un cotaque. Bong! Bong! Bong! fait la tête de la fille contre le mur. Voilà. Voilà.



Les personnages féminins de Joann Sfar illustrent parfaitement ce propos. Fortes, belles, et parfois dominatrices, ses personnages féminins faire-valoir et sans consistance sont très souvent des muses, des fantasmes ou des inspirations pour les personnages masculins. Dans l'univers de Joann Sfar, l'homme est un philosophe qui s'autorise la bêtise et la femme est belle et pleine de bon sens. On observe une collection de femmes de toutes les cultures et de toutes les couleurs de cheveux, toutes semblables dans le fait d'être vides, d'aimer les héros, et de leur échapper. De la même façon, chez Baudoin et chez Manara, les muses seront "toutes les mêmes", belles (identiques) et insaisissables. Simone de Beauvoir peut nous éclairer sur ces choix : « *Le manque de la femme est essentiel à l'homme. C'est pour ça qu'elle doit rester manquante. (...) Plus les femmes s'affirment comme des êtres humains, plus la merveilleuse qualité de l'Autre meurt en elle* ». Il ne faut pas non plus nier que certaines femmes présentées dans ces livres ont pu exister. Dans les notes de Sfar, et dans certaines histoires de Baudoin, il s'agit d'autobiographies. Mais si, étrangement, toutes les femmes semblent se ressembler à travers l'observation de ces auteurs, n'est ce pas parce qu'ils ont déjà leur avis sur ce qu'est la femme ? Et leur avis semble être : "*incompréhensibles*". On retrouve, dans les histoires d'amours de Sfar, Baudoin et Vivès des femmes qui ont "peur d'être chiantes" si elles expriment leur amour ou qui "sont chiantes" parce qu'elles ne savent pas ce qu'elles veulent, ce qui les rend particulièrement compliquées. Je pense que c'est une réalité. Dans une société où la femme est encouragée à être seulement belle, ingénue et où l'empathie et la tendresse commencent à être dévaluées, c'est vrai, une femme peut avoir peur d'être chiant, une femme peut être compliquée. Mais ces histoires d'amour s'attachent seulement à la pure incompréhension du genre féminin, qui semble instable, tantôt hyper sensible, tantôt ultra-confiant. Il y a effectivement beaucoup de femmes qui vivent en permanence cette tension, il est même difficile d'y échapper, surtout à l'adolescence, mais cela ne constitue pas une nature, c'est un mal être créé par un système qui pousse à la non-compréhension des femmes, et qui ne s'attache qu'au paraître, avec plus ou moins de condescendance ou de drame. Il n'y a aucun doute sur le fait que ces hommes aiment les femmes, mais on peut remarquer que leur attention se porte toujours et uniquement sur une portion spécifique de femmes : celles qui sont particulièrement aliénées et incohérentes.

Je me visionnais en boucle, les meilleurs passages du film que je venais de vivre. Julie était ma deuxième conquête... J'avais en ce temps la prétention imbécile de croire en ce mot... J'étais dans un étonnement semblable à celui que j'avais eu en voyant pour la première fois une femme nue, la simplicité et le naturel, en même temps que quelque chose d'impossible à atteindre à posséder, l'autre. Les questions se bousculaient : Comment deux personnes habillées de pudeur et de vêtements basculent en quelques minutes dans une promiscuité et une débauche inénarrables... Est-ce que tout le monde vit cela?



Et puis il me fallait convenir que Julie n'avait pas tout faux quand elle s'était moquée de ma revanche. Oui j'étais fier d'avoir baisé Julie. Et puis je n'aimais pas cette pensée et je jetais un caillou dans l'eau. Et pourquoi avait-elle raison sur mon désir de fuite après l'amour ?

(23)

C'est très fatigant pour une lectrice, dans la lecture de bandes dessinées, de ne pouvoir recevoir que la vision teintée de pathos de l'homme romantico-sarcastique qui ne comprend pas les femmes. Je ne pense pas que les lecteurs des ouvrages de ces auteurs ou que ces auteurs même soient des idiots. Leurs livres regorgent d'innombrables qualités qui méritent qu'on dépasse des convictions féministes pour s'y attarder. Mais il me semble qu'il y a un manque de prise de recul, j'imagine et j'ose espérer qu'il s'agisse juste d'une prise de conscience qui n'a pas encore eu lieu. Il ne s'agit pas de se priver d'amour ou de poésie, au contraire. Afin de ne pas crier au génie et au penseur trop vite, afin de ne pas accepter que la définition d'humain n'englobe qu'une moitié de l'humanité, je souhaiterais que l'on réévalue la bande dessinée et les oeuvres artistiques et littéraires avec ce recul. Pourquoi est ce que, dans l'ensemble, on n'a accès qu'à l'imaginaire masculin? Pourquoi est ce que **l'on associe le masculin à l'humain, le neutre au masculin**? On conseille de lire *le Deuxième Sexe* aux filles, mais encore faudrait-il qu'il soit lu des hommes, en particulier des intellectuels, pour que l'on puisse rétablir ce déséquilibre de l'imaginaire dans le monde de la bande dessinée. Et où sont les muses hommes?

## Trinity Complex

Un archétype qui revient souvent : *la femme a pitié de l'homme*. Les auteurs, en nous montrant cette femme supérieure, jolie, toute puissante et empathique, et ces héros idiots, mais qui finissent tout de même aimés des belles, renforcent cette idée que la femme est là pour l'aider et le soutenir, elle est en quelques sortes son auxiliaire (et en cela elle est vraiment différente d'un Dieu, n'en déplaise à la poésie de Martin Veyron.).



Pendant la guerre on peut voir des infirmières et soldats dévouées à la patrie et à l'armée dans les war comics comme *Canteen Kate*, sexy et volontaire, entraînée mais non combattante. On observe les femmes-auxiliaires dans énormément de bandes dessinées, comics ou manga : Kay de *Akira*, Rukia de *Bleach*, Sakura de *Naruto*, Isis dans *Donjon Zénith*, mais aussi dans les BD de *Gil Jourdan* avec Queue de

cerise, Sécotine dans *Spirou*, Batgirl pour *Batman*, Bonnemine dans *Astérix*, Les *Marvel Girls*...etc. On nous présente souvent un bon personnage féminin, tout aussi capable voire meilleur que le héros mais qui n'est pas le héros, car c'est une fille. Dans les *shônen mangas*, destinés aux garçons, comme *One Piece*, *Naruto*, *Bleach*, *Fairy Tail*, *Samurai Deeper Kyo*, *Dragon Ball* ou *Death Note*, les filles seront essentiellement des faire-valoir soit utilisées pour aider le héros à réfléchir (Rukia de *Bleach*, Sakura de *Naruto*, Bulma de *Dragon Ball*) ou à le soigner (Orihime de *Bleach*, Sakura dans *Naruto*), soit pour le soutenir amoureusement ou moralement et souvent constituer plus un poids qu'une aide (Misa de *Death Note*, Akari de *Hikaru no Go*, Sakura dans *Naruto*, Rukia et Orihime dans *Bleach* etc...). Lorsqu'une femme forte ou particulièrement douée est présentée, elle ne présente aucun signe d'évolution dans l'histoire, permettant ainsi de donner une « clé » de l'intrigue au héros, un nouveau pouvoir... en quelques sortes, elle est un tremplin statique.

On nomme cet archétype de la femme-clé ou femme-auxiliaire, dans les fictions, le **Trinity Complex**, en référence à Trinity dans la trilogie *Matrix*, qui sert de guide au héros, mais qui n'est pas l'élue. Présentée comme un système pirate légendaire au début de l'histoire, la jeune femme n'a alors plus aucun but, en dehors d'assister le héros. Elle représente en même temps un intérêt amoureux pour le héros, qui justifie sa présence dans le déroulement de l'histoire. Cette élite entraînée bien avant le héros n'évolue pas et est très rapidement dépassée, en termes de capacités, par le héros. Cela met en valeur le fait que Neo est vraiment très doué.

Le shônen manga *Bleach* a pour particularité de proposer un très large éventail de filles, aux personnalités et aux physiques variés (malgré une prédominance de busty women et de pin ups), qui prennent part à l'intrigue, à l'action et aux combats, ce qui le différencie de la majorité des shônen. Cependant l'utilisation et le devenir de ses personnages féminins se heurte toujours à un plafond invisible. Rukia est présentée comme le deuxième personnage principal de la série et témoigne d'un sérieux *Trinity Complex*. Le personnage est une fille petite et menue, de 152 ans (elle travaille dans le monde des morts), peu souriante et pince-sans-rire, elle va à l'encontre des stéréotypes de la féminité japonaise *kawaii* ou pin ups à la mode et est particulièrement douée dans sa profession. L'histoire commence lorsqu'elle perd la moitié de ses pouvoirs en les transmettant au héros Ichigo (qui porte un prénom de fille, mais c'est bien l'unique transgression de genre chez ce personnage qui est l'archétype modèle de l'homme viril moderne : fort, peu souriant, bête, cancre, gentil, décomplexé, loyal et courageux). Dès lors le héros la surpasse et devient de plus en plus fort, de façon étrangement illimitée. Rukia est quand à elle enlevée et emprisonnée, c'est ainsi que commence la quête du héros pour aller délivrer la demoiselle en détresse dans l'au-delà. Tous les autres personnages féminins sont les faire-valoir d'un homme ou des « guides » telle que la femme chat Yoruichi ou l'artificière Kûkaku Shiba. Jamais une femme ne devient le sujet important de l'intrigue, sauf dans le cas où il faut apporter une romance. Elles peuvent alors se retirer de l'histoire, disparaître ou être supprimées.

## La pornographie et l'érotisme

La pornographie est tout à fait représentative, en bande dessinée, de la prédominance du *male gaze*. Peut être que cela part du principe que la femme ne doit pas avoir accès à l'imaginaire sexuel ? Dans l'Histoire de la bande dessinée, la bande dessinée pornographique est née dans les *tijuana bibles* aux États-Unis et autres revues clandestines destinées aux hommes. Les représentations et les dessins pornographiques mettant en scènes des femmes accompagnent les photographies de *pin ups*, parodient les dessins animés, stars de la bande dessinée classique, etc... Dans un premier temps, la pornographie dessinée se fait humoristique, comme celle de Reiser publiée dans Harakiri ou *l'Echo des savanes*. Si



vous ne connaissez pas l'oeuvre de ce maître de la bande dessinée d'humour : sa misogynie et son amour des femmes ne font qu'un et sont le sujet central de plus de la moitié de ses strips. Puis, dans les années 70, avec l'avènement de la bande dessinée pour adulte, elle devient parfois plus contemplative, se développe sur

plusieurs pages avec une histoire plus sérieuse... la distinction entre pornographie et érotisme s'efface peu à peu. Sous le nom de bande dessinée érotique, la BD de cul se développe dans les années 80 et ne se sépare jamais du *male gaze*. On vend du rêve : il ne s'agirait pas de faire bander les femmes.

La bande dessinée érotique **sacralise** ses auteurs depuis l'avènement de la BD en tant qu'Art. Il n'y a pas spécialement de mal à accepter la pornographie et l'érotisme dans notre société, elles constituent des champs créatifs comme un autre et ont pour but de satisfaire et faire rêver un lecteur, ce qui est plus critiquable, c'est de continuer à en faire un domaine exclusivement masculin. Certains « maîtres » de l'érotisme, à qui l'on attribue une gloire et un respect éternel, participent à ces archétypes de la *muse*, de la *femme objet* ou à la *culture du viol*. Ainsi même lorsque l'auteur italien Manara signe un album tout public, comme cet album de *X-men* publié chez Marvel en collaboration avec Chris Claremont, un autre « Dieu » de la bande dessinée, dans lequel il met en scène de façon suggestive des super-héroïnes de toutes les couleurs de peau autrefois intelligentes et uniques, devenues d'unanimes femmes objets lascives, le « maître » ne peut pas s'empêcher de faire de

l'érotisme, c'est à dire d'objectifier les héroïnes, c'est devenu même sa marque de fabrique. Son album « *X-men, jeunes filles en fuite* » publié en 2010 témoigne d'un manque de respect envers les héroïnes (nous avions parlé de Storm), il est particulièrement inintéressant pour le lecteur fan de X-men qui n'aura pour se satisfaire que la plastique uniforme des personnages qui se touchent de façon grotesque à la façon des porno lesbiens destiné aux hommes.

L'érotisme attaché trop solidement au *male gaze* hétérosexuel aurait tendance à se répéter. Les héroïnes de Guido Crepax comme celles de Manara sont à la fois des muses et des victimes. Je trouve les pages de Guido Crepax magnifiques. Mais je n'ai pas eu l'impression que son héroïne Valentina était une « héroïne libérée » comme Pravda ou Barbarella, j'y ai plutôt vu une poupée enchaînée.

Là où, dans la littérature pornographique, Sade et Emmanuelle Arsan ont su être universels, la plupart des dessinateurs d'images pornographiques européennes ont pour but de satisfaire uniquement un public à leur image : jeune ou vieil homme. Très souvent, des revues artistiques comme *Beaux Arts Magazine* consacre un dossier « sexe et bande dessinée », dans lequel on ne trouve mis en avant que des auteurs masculins. Les bandes dessinées féminines des *wimmen's comix* ont trois pages qu'elles partagent avec la bande dessinée gay et lesbienne, au titre de « **minorités** » sexuelles. On trouve une critique lapidaire de Aude Picault qui a publiée chez *BDcul* le raffiné *Comtesse*, et d'Aurélia Aurita qui aura fait entendre parler d'elle dans tous les médias avec *Fraise et Chocolat*, autobiographie amoureuse et érotique, un titre intime au graphisme naïf particulièrement voyeur. Même le lectorat de *Beaux Arts Magazine* est considéré comme masculin lorsqu'il s'agit de parler de sexe. Je n'ai pas eu connaissance d'une « maîtresse » de l'érotisme dans la bande dessinée européenne.

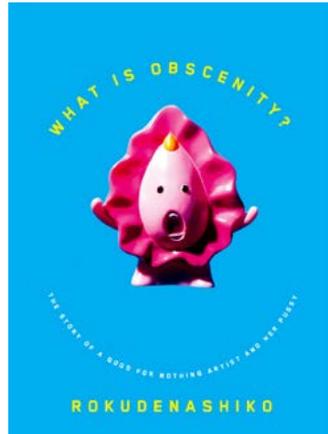
S'il y en a peu en Europe, le contre-argument au prétendu fait que les femmes sont peut être mal à l'aise avec l'érotisme, la masturbation, le fantasme ou la sexualité en général, c'est qu'au Japon il y a énormément de femmes mangakas qui travaillent dans la bande dessinée érotique. On peut trouver une grande littérature sexuelle en josei, destinée aux femmes, et qui traitera du coït et des fantasmes avec leur point de vue : Atsuko Kondoh, Junko Mizuno... On trouve en particulier des livres destinés aux jeunes femmes au foyer, délivrant des conseils sexuels techniques pour satisfaire leur mari ou encore parvenir à l'orgasme.

Cependant on ne trouve aujourd'hui pas ou peu de représentations des sexes, en particulier féminin. La prospère industrie du sexe au Ja-

pon répond à tous les goûts imaginables, mais de strictes lois contre l'obscénité empêchent par exemple la représentation photographiée ou filmée d'organes sexuels, qui apparaissent généralement floutés ou masqués. La seule véritable censure qui frappe alors le manga est celle, dans le hentai ou manga pornographique, des organes génitaux et en particulier du clitoris.

Une artiste plasticienne japonaise, **Megumi Igarashi** qui se fait appeler *Rokudenashiko*, ce qui signifie « bonne à rien » ou « mauvaise fille », a pour spécialité l'art vaginal. Son travail, insolite et humoristique, vise à casser le tabou de la représentation du sexe féminin au Japon. Selon elle, le sexe féminin « est vu comme obscène car il est trop caché, alors qu'il s'agit juste d'une partie du corps de la femme ». Son but est de « démystifier » les organes génitaux féminins, alors que les illustrations de pénis font partie de la pop culture. Elle publie un livre à ce sujet *What is obscenity?* et a recouru à la bande dessinée pour expliquer sa démarche cis-genre. Fin mai 2016, l'artiste a été condamnée pour ces représentations de vagin, alors que le mois précédent, on pouvait encore assister au défilé dans les rues Tokyo de festivaliers transportant un phallus géant, dans la cadre d'une fête traditionnelle de la fertilité. « *J'oeuvre pour renverser la vision masculine du sexe féminin dont on ne parle qu'à travers le prisme du concept d'obscénité et je suis mortifiée que la juge n'ait pas compris cela* » déclare Igarashi.

Censure étonnante dans un pays qui diffusait largement les *shunga* ou imagerie sexuelle de type *ukiyo-e* dans laquelle les organes génitaux étaient nettement représentés et parfois surdimensionnés, et qui autorise toujours la diffusion de représentation pornographique pédophile.



## BE BOY

Bien qu'il y ait une grande part de femmes mangakas dans la bande dessinée érotique, on trouve moins de représentations de femmes et de couples hétérosexuels que de couples gays. La majorité des manga érotiques écrits par des femmes mettent surtout en scène des hommes ou des adolescents homosexuels. Ce genre de manga, le *yaoi* ou *BL*, connaissent un succès sans précédent auprès des lectrices et est devenu un vrai créneau. Extrêmement populaire, les librairies ont des rayons entiers voire des étages destinés au *yaoi* à Tokyo, et il est de plus en plus édité et apprécié en France. Si, en tant qu'amateur de manga, vous n'en avez jamais entendu parler ni vu, c'est que vous faites un déni.

S'il n'est pas toujours érotique, le *yaoi* présente toujours des intrigues amoureuses et traite souvent des relations de domination dans le couple, ou d'équilibre entre des personnalités différentes. Il ne s'agit pas de représentation de la femme à proprement parler alors je résumerais le *yaoi*, mais s'il faut noter un phénomène intéressant à propos de ce genre, c'est qu'il est adoré des lectrices (environ 80 à 90% du lectorat) et très prisé des mangakas, et qu'il suscite l'adoration ou le rejet total des lecteurs.

On peut expliquer le succès de ce phénomène par le fait que le *yaoi* donne du fantasme à la femme, mais pas seulement. Il peut être vu comme un médium extrêmement cathartique. Freud explique qu'il existe trois moyens de se libérer de ses pulsions : *le rêve*, *le fantasme* et *la sublimation*. Le *yaoi* vend du *rêve* à une lectrice en lui proposant un couple dont les protagonistes se situent sur un pied d'égalité sociale, ce qui n'est pas le cas généralement des couples hétérosexuels japonais présentés dans les mangas. Les personnages masculins ont une liberté que les personnages féminins ont rarement, car ils n'ont pas les multiples pressions que reçoivent la femme japonaise : être belle, être mignonne, être petite, être polie, être correcte, se marier, avoir un enfant, savoir cuisiner...etc. Le *fantasme* entretenu par le *yaoi* est celui des relations charnelles que la lectrice ne peut pas effectuer, et la *sublimation* (qui consiste à réaliser de manière détournée un désir pulsionnel) est directement liée à la représentation esthétique.

Le *yaoi* s'amuse et déconstruit la notion de virilité, il y a par exemple des hommes féminins, des androgynes ou autres travestis, de la même façon qu'il y a des hommes plus virils, des représentations plus « classiques ». Certains détracteurs du genre y voient une insulte au genre masculin car il bouscule les codes de notre société qui impose



l'homme comme être humain dominant qui affirme sa domination par des caractères attribués au genre masculin : force musculaire, fermeté, sang-froid...etc. Les relations homosexuelles laissent libre court à plus d'imagination des femmes et bousculent le code normé de la relation femme-dominée, homme-dominant si présent par exemple dans le shōnen et shōjo manga, mais aussi dans nos bandes dessinées. Les personnages masculins sont tous deux considérés sur le plan humain, et la lectrice s'identifie donc à l'humain qui lui correspond le plus, et non à une fonction que l'on lui suggère et qui est imposée par sa nature de femme, pas seulement à l'humain dominé. Le *yaoi* propose en cela des romances matures qui sortent du circuit et des attentes stéréotypées des coupes hétérosexuels japonais : se marier, faire des enfants, partir en Europe pour sa lune de miel...

Le *yaoi* est donc, ironie du sort, un échappatoire au rêve féminin, qui s'accomplit dans sa projection en l'homme. Il est le produit d'une imagination féminine qui a été amenée à penser que l'être humain « neutre »\*, détaché de contraintes sociales et libre, ne peut être qu'homme.

\*Il y a une collection de manga *yaoi* au Japon, présenté comme un magazine pour filles, qui s'appelle *Be Boy*

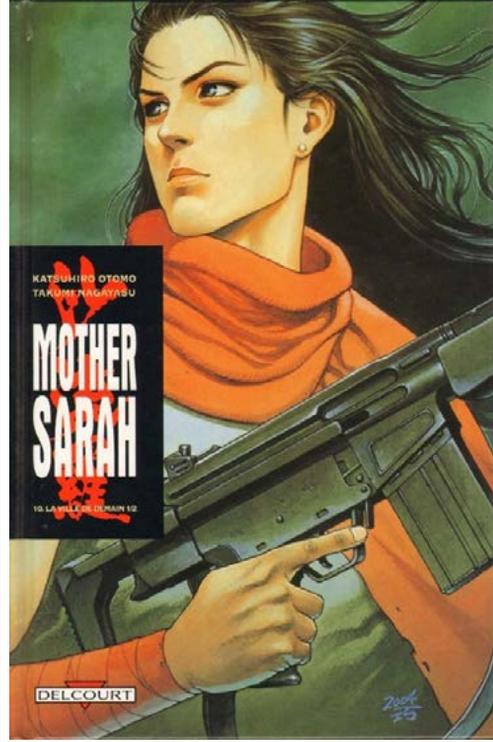
## Apocalypse

Les années 80 sont une période particulièrement noire dans les univers de fiction en général, dans le comics et dans le manga en particulier, mais aussi dans la bande dessinée franco-belge pour adultes avec des histoires de science fiction désenchantées comme celles de *La femme piège*, dans la trilogie *Nikopol* que propose Enki Bilal. Les dystopies se répandent, non seulement dans les productions punks underground mais aussi dans les créations plus mainstream, inspirées sans doute par les films de science fiction comme *Alien*, *Mad Max*, *Terminator* ou *Blade Runner*. Les univers de fictions des années 80 reflètent l'inquiétude du monde vis à vis du futur, de la violence dans la société, de la technologie et en particulier de la déshumanisation.

Ce thème inspire des fictions apocalyptiques au Japon. Ce pays qui voit son environnement changer à une vitesse étourdissante dans sa croissance explosive des années 80 et qui a déjà eu deux fois l'aperçu d'une probable Fin du Monde avec les deux bombes atomiques, est le pays qui fera le plus d'écho à cette tendance pessimiste et sombre du cinéma américain. Les mangas *Nausicaä* et *Akira* ou *Mother Sarah* nous montrent des univers post apocalyptiques en crise. Si *Akira* ne présente pas de personnage principal féminin intéressant et règle son intrigue avec un bon lot de bagarres musclées, *Mother Sarah*, un autre manga de Katsuhiro Otomo, place une mère à la recherche de ses enfants au centre d'un conflit post-guerre nucléaire. Ce manga, publié en France dans les années 90, est discret et reste dans l'ombre de *Akira* dont l'histoire est plus riche et mieux orchestrée.

*Nausicaä* est un manga post-apocalyptique de Hayao Miyazaki dont l'héroïne devient l'un des personnages féminins les plus mythiques en la présentant comme une figure quasi-christique. L'héroïne est élue par les japonais meilleure personnage de tout les temps pendant douze ans\* et reste emblématique de l'unique série de mangas, réalisée en 1982, par le maître du studio Ghibli.

\*résultats de *L'Anime Grand Prix* 1985 à 1997



**Nausicaä** est un des rares personnages de bande dessinée, voire la seule, à être à la fois un être humain, une jeune fille et une figure mystique de prophète. Chef de guerre, aviatrice, biologiste, figure de mère pour les insectes, les enfants, les hommes, les animaux et même les êtres issus du néant, Nausicaä est le seul personnage féminin à transcender sa condition humaine pour devenir l'espoir même de l'humanité. Figure crucifère lorsqu'elle s'interpose dans le combat entre les hommes et la Nature, elle est de nombreuses fois référée à la sainteté et au divin dans ce qu'il a d'universel : elle est la force et la douceur, l'infiniment grand et l'infiniment petit, elle transgresse même la mort en étant l'objet d'une résurrection à peine suggérée. Elle est qualifiée d'élue et se révèle dans la vision d'un aveugle qui la décrit en messie, vêtue de bleu sur un champ d'or. Le choix du bleu et de l'or n'est évidemment pas anodin, puisque l'héroïne est volontairement associée au sacré et à la révélation, Hayao Miyazaki a choisi les couleurs traditionnelles du sacré dans la culture judéo-chrétienne (au Japon ce serait plutôt le rouge). Miyazaki emprunte souvent des symboles à la culture occidentale, c'est ce qui fait que son oeuvre nous est très accessible. La quête initiatique personnelle de l'héroïne est abrégée, elle devient peu à peu le porte-parole et l'espoir de l'humanité qui cherche à se reconstruire dans la paix. Deux figures constituent l'identité de Nausicaä au dénouement de l'histoire et au point culminant du drame : la mère et le guide. En associant sujet, figure-mère et rôle-guide de l'histoire, Miyazaki met en avant un message jusque là peu induit dans les fictions : la femme est un être humain qui peut également accéder à la transcendance et à l'évolution, elle n'est pas seulement un guide pour l'homme. La mère est aussi une femme qui peut être sujet de l'évolution, non seulement auxiliaire. En définitive, Miyazaki n'exclut pas du tout les hommes, et ne fait pas de la femme un être supérieur, l'idée est plutôt que n'importe quel être humain peut participer à l'évolution positive de l'humanité, et cette évolution positive se fera lorsque que les qualités féminines associées à la mère seront au centre de l'action : l'écoute, le dialogue, l'empathie, le pardon, la volonté d'élever.

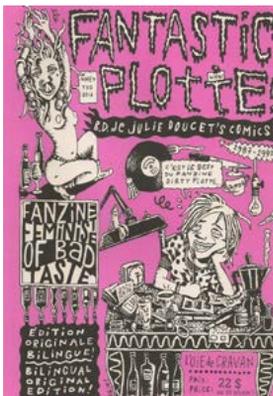


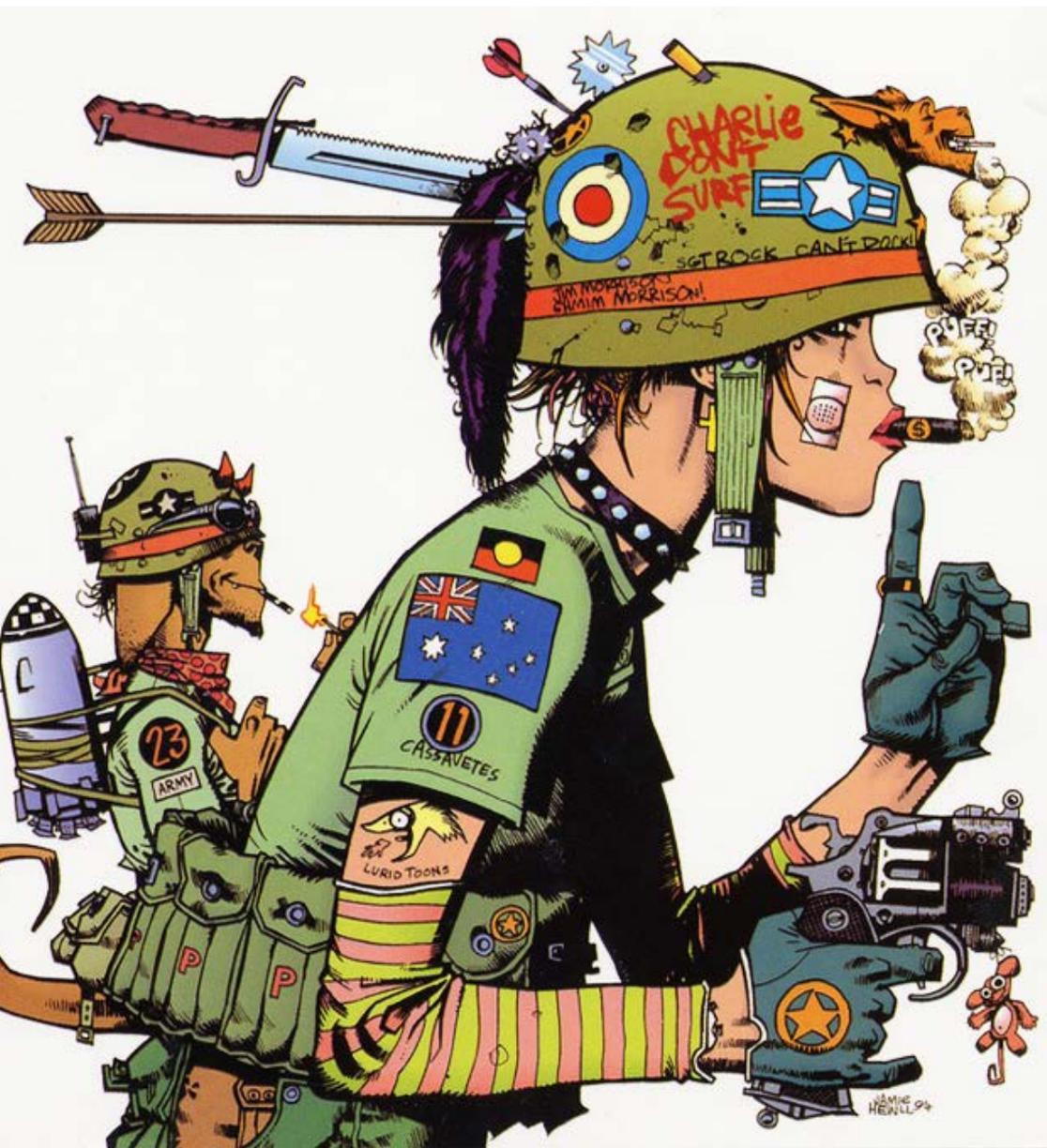
## Des modèles parallèles de la contre culture

Favorisées par l'émulation créative de certains milieux rock underground et certains mouvements artistiques en opposition avec le mainstream, de nombreuses maisons d'éditions et de projets indépendants voient le jour. Issus de la philosophie *Do It Yourself* née de l'esprit contestataire et libre des années 1970, de nombreux fanzines voient le jour. Un milieu parallèle à celui de la bande dessinée grand public se développe, souvent en relation avec le monde de la musique. Les fanzines se veulent sans concessions et abordent la politique, la sexualité, le genre... Certaines héroïnes issues des milieux underground se popularisent.

**Tank Girl**, de Jamie Hewlett et Alan Martin, est autoéditée par ses auteurs avant de paraître en 1988 dans *Deadline*. Rebecca Buck est une jeune fille punk qui naît en réaction à la politique de Thatcher particulièrement austère et conservatrice. Elle fait figure de rebelle anarchiste ou de *king-kong girl* selon Virginie Despentes, c'est à dire une femme proche de ses instincts, située entre l'humaine et l'animale, qui surclasserait l'humain en transgressant les codes sociaux. Elle est considérée une des premières héroïnes qui symbolise un *féminisme de seconde vague* et un *féminisme pro-sex*. Tank Girl vit et survit, écrase et profite. Accompagnée de son petit ami le kangourou mutant Booga et de son tank, elle parcourt une Australie post-apocalyptique où règne la mafia et la corruption. Tankgirl est une anarchiste décomplexée et une antisociale affirmée dans cette société dirigée par des vieux qui condamnent la moindre erreur.

**Julie Doucet**, au Québec, crée son propre fanzine, *Dirty Plotte*, en 1988. Elle y raconte ses rêves, ses délires et ses angoisses, ses histoires intimes de règles et de crottes de nez, ainsi que des histoires sexuelles. Ses histoires sont repérées et publiées dans des revues comme *Wimmen Comix* ou *Weirdo* aux Etats-Unis, et *Chacal Puant* en France. *Dirty Plotte* est publié en 1990 sous forme d'album autobiographique, ce qui constitue le point de départ d'une reconnaissance plus large pour Julie Doucet qui est aujourd'hui citée comme une des autrices célèbres de la bande dessinée underground.





**Love and rockets** est une série de bande dessinée périodique publiée chez Fantagraphics dès 1982 et réalisée par les frères Jaime, Gilbert et Mario Hernandez. *Love and rockets* rassemblent plusieurs histoires à suivre dont *Locas* et *Palomar*. *Locas*, de Jaime Hernandez, suit la vie d'un groupe de personnages pour la plupart chicanos, de leur débuts marqués par la scène punk jusqu'à nos jours. Les deux héroïnes récurrentes sont Maggie et Hopey, deux amies, parfois amantes, dont les relations complexes sont l'intrigue de nombreux épisodes. *Palomar*, de Gilbert Hernandez, raconte l'histoire du village de Palomar et de ses habitants, mais s'attache particulièrement au personnage de Luba. Cette comédie humaine est représentative des quartiers pauvres de Los Angeles, de la scène punk et rock des années 1960-1970, de l'Amérique centrale et de la littérature sud américaine, ce qui confère aux personnages de *Love and Rockets* une véritable profondeur. Les femmes de la série, qui en sont les personnages centraux, sont particulièrement humaines, et leurs représentations diffèrent du canon de beauté classique. On trouve notamment des femmes de corpulence et de couleurs de peau différentes. Les relations sont également abordées avec plus de maturité que dans la plupart des bandes dessinées, elles sont moins définies, et on peut y lire une des rares relations humaines véritablement intéressante entre deux personnages féminins.

**Speak of the Devil**, écrit par Gilbert Hernandez, nous raconte l'histoire d'une femme étrange qui a pour hobby le voyeurisme. Elle enfle une combinaison noire et un masque dérangerant pour espionner les secrets morbides de ses voisins.



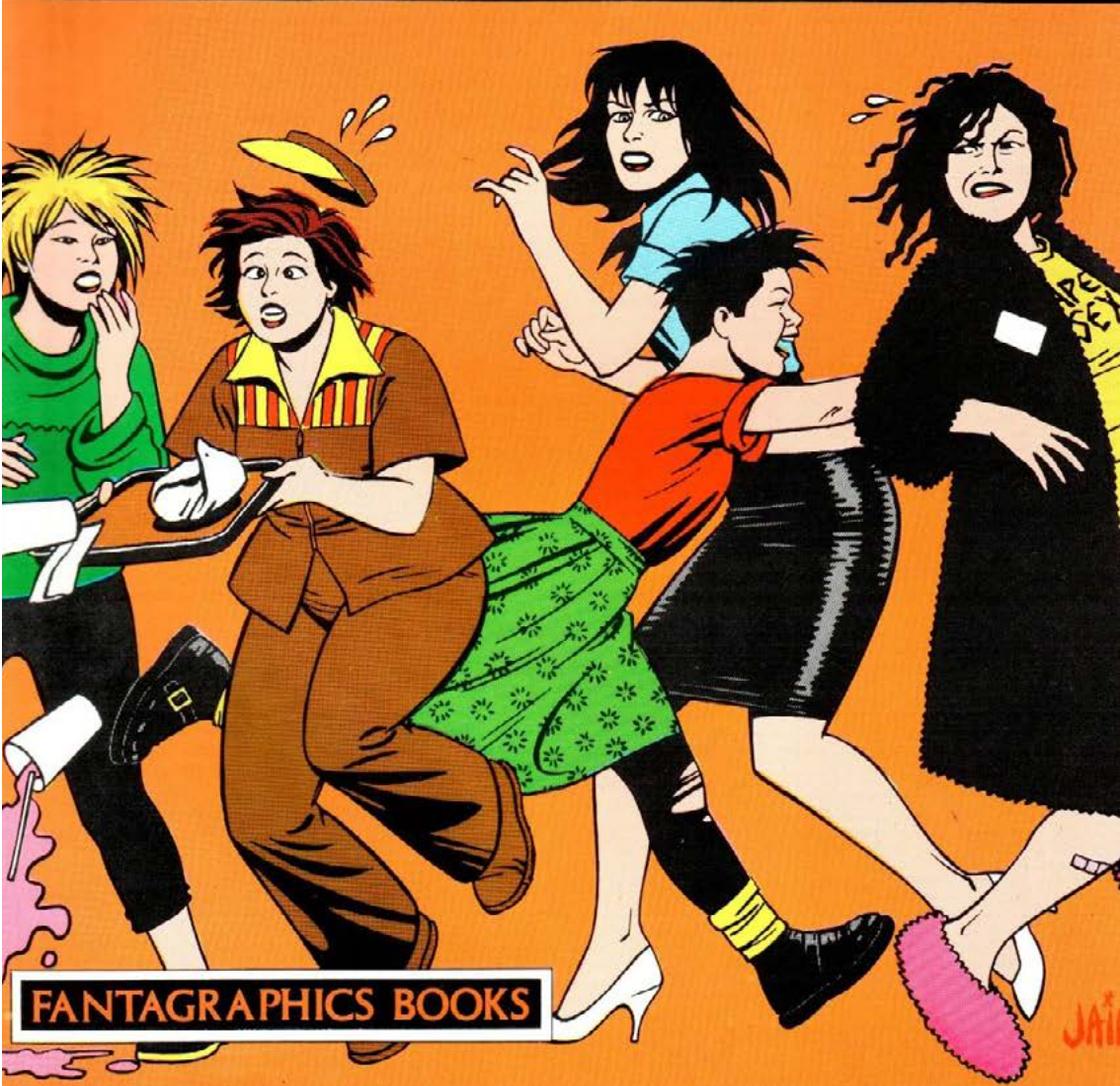
Recommended  
for mature  
readers

# Love

AND

# ROCKETS

No. 17 ■ \$  
\$3.15 in C



FANTAGRAPHICS BOOKS

**Ghost World** est un roman graphique de Daniel Clowes, publié en 1993. On suit le quotidien de Enid et Rebecca, deux adolescentes cyniques et pince-sans-rire. Elles errent dans la ville américaine où elles vivent et portent un regard critique sur la culture populaire et les gens qui les entourent. Elles s'interrogent sur leur futur et s'éloignent peu à peu l'une de l'autre, à mesure qu'elles grandissent. On se penche plus sur l'histoire d'Enid, qui semble errer et juger le monde sans jamais prendre part à l'action, tel un fantôme. C'est également une histoire d'amitié féminine qui sort un peu de l'ordinaire, même si Enid tombe dans le stéréotype inverse des femmes « normales » qu'elle critique et témoigne d'une misanthropie un peu excessive. Elle a quand même le mérite d'apporter un nouveau visage aux héroïnes de bande dessinée.



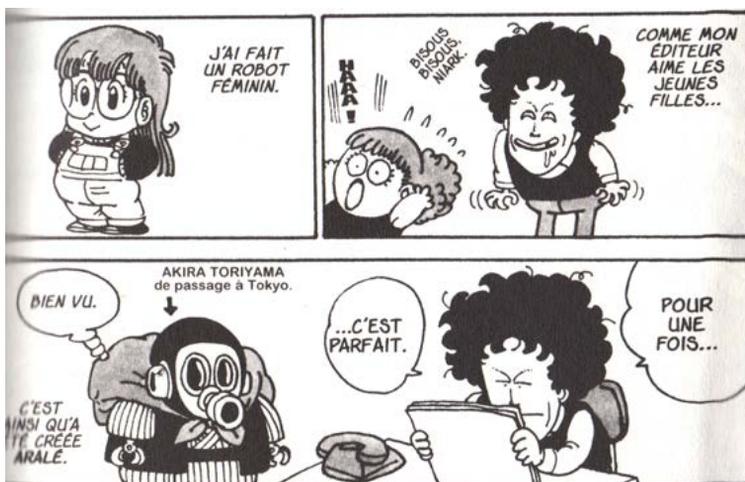
En 1985, un groupe d'activistes féministes se forment, les *Guerrilla Girls*, qui portent un masque de gorille et distribuent des tracts pour sensibiliser à l'absence flagrante des femmes dans la création artistique, et qui vise à combattre la discrimination dans ces milieux de l'Art ou du cinéma. Encore actives aujourd'hui car le monde n'a pas vraiment évolué, ces femmes réveillent certaines artistes sur la question de la représentation des femmes et sur le poids de la culture dans notre société. Les fanzines et les comics féministes s'approprient la *hot babe* et toute la culture de la provocation mainstream hypersexualisée en la plaçant en sujet et en proclamant une indépendance totale. *Wimmen* devient *girl* car on n'accepte plus l'introduction du mot « *men* », et le *girl power* prend le dénominateur plus agressif de *Grrrrl power* dans certaines productions, pour affirmer une volonté de combattre toute forme de sexisme. Le *girl power* émet la notion de *cis-genre*, c'est à dire le fait que des individus dont le genre assigné à la naissance, le corps et l'identité personnelle coïncident. On voit apparaître notamment un *féminisme pro-sex* qui défend le droit de disposer de son corps et de l'image de celui-ci notamment dans la pornographie et l'imaginaire sexuel en général. Les féministes pro-sex défendent également la liberté d'expression au sujet de sa sexualité, un droit que les hommes ont déjà obtenu il y a bien longtemps.



## Gynoïdes

Des univers déchus du *cyberpunk* naissent un tout autre type de personnages, les femmes robots. Ces *gynoïdes*, insufflées par la passion des japonais pour les robots et encouragées par les films hollywoodiens, mettent en valeur des femmes combattantes, cyborg mi humaines ou intelligences artificielles. La gynoïde la plus populaire est alors le Major Kusanagi de *Ghost In the Shell*. La plupart des auteurs comme Masamune Shirow ou Otomo associent les univers dystopiques à des univers masculins. Kusanagi est présentée comme une femme musclée, moulée dans une combinaison qui souligne sa silhouette très sculpturale. Professionnelle du combat, elle est souvent montrée dans des poses suggestives dans le manga. On la voit même participer à une orgie lesbienne (l'auteur déclara avoir refusé dessiner des fesses d'hommes, pour justifier cette scène de pornographie gratuite) et se démanteler. Il y a un lien particulièrement pervers entre le fait qu'elle perde des membres et la sexualisation de ses représentations. On est dans le fantasme ultime de la *femme-objet*, plus encore, de la femme arme ou de la femme en kit. Avec les gynoïdes, les auteurs se permettent de malmener le corps de la femme, puisqu'il peut se reconstruire. En témoigne **Gally** de *Gunm* qui est une héroïne impressionnante et sensible, mais qui finit si souvent démembrée. Si *Chobits* de Clamp et *Larme Ultime* de Shin Takahashi amènent des réflexions sur la déshumanisation et sur l'utilisation de la gynoïde objet, la plupart des autres mangas ne sont surtout que des histoires d'actions violentes qui sexualisent et détruisent le corps féminin et célèbrent l'avènement de la virilité plutôt que de l'humanité.





Ces créations sont bien loin de l'idéal proposé par Donna Haraway dans le *Manifeste du Cyborg*, où elle définit le cyborg comme une utopie politique qui pourrait abolir la dualité homme/femme et qui permettrait de brouiller les limites entre les rôles de sujet et d'objet. Ce Manifeste inspire le mouvement philosophique des *cyberféministes* qui voient dans les nouvelles technologies et l'internet un moyen pour la femme d'accéder à la neutralité et à l'égalité entre les humains.

Heureusement, **Arale Norimaki** de *Docteur Slump*, créée en 1980 par Akira Toriyama, juste avant *Dragon Ball* est une excellente robot-fillette myope qui met ses pouvoirs au service du bien et de la blague. Jamais sexualisée, toujours drôle et forte, Arale a pour particularité de tourner en ridicule tous les personnages un peu trop sérieux de la série, et de n'avoir aucune honte à jouer avec des excréments. C'est une des rares héroïnes de manga à se voir attribuer un humour absurde et grivois. Dans une note humoristique, Toriyama raconte qu'il avait proposé un robot classique à la base, c'est à dire un gros bonhomme, mais qu'il avait fini par créer une fillette, en se disant que, son éditeur ayant penchant pour les jeunes filles, il ne pourrait pas refuser le projet. C'est ainsi que Aralé est née. Appréciée des garçons et des filles, la petite robot aux cheveux violets est une l'héroïne de shōnen humoristique la plus populaire et fait le régal des petits et des grands mais surtout du marketing japonais.



## Hot babes

Dans les années 1990 il y a un retour en force des *bad girls* ou *babes* dans les comics. Influencées par les mannequins comme Cindy Crawford, Naomi Campbell ou Claudia Schiffer, elles coïncident avec la transformation des dessinateurs en super stars. Les adolescentes de quinze ans ont alors des physiques de déesses hypersexualisées. Les physiques de Supergirl ou Wonder Woman sont modifiés et les vêtements se raccourcissent (où diable sont-ils?). On sort des numéros spéciaux sur les héroïnes en maillot de bain. Dans les comics les corps des héroïnes s'uniformisent. Les représentations de Big Barda, She Hulk et Wonder Woman diminuent et maigrissent visiblement. L'image de la Femme est encore plus contrôlée qu'avant. La beauté est systématiquement associée avec la jeunesse.

En France, les années 1990 sont marquées par l'assimilation des comics et des mangas dans le marché de la bande dessinée. La bande dessinée est largement diffusée et acceptée comme un Art, le festival d'Angoulême, créé en 1974, est devenu un festival très populaire qui décerne des prix devenus internationalement prestigieux. La bande dessinée devient un medium de masse et commence à être reconnue comme tel. Les enfants ont largement accès à la bande dessinée, qu'ils soit filles ou garçons. Plus la bande dessinée est diffusée, plus elle se fait le vecteur de puissants stéréotypes de genres et participe au conditionnement des lecteurs.

**Soleil Productions** devient très populaire en rééditant *Rahan*, *Tarzan* et *Mandrake* mais surtout en éditant *Lanfeust de Troy* et la revue d'heroic fantasy *Lanfeust Mag*. *Lanfeust de Troy* présente plusieurs aventures de son héros Lanfeust et de personnages reliés au monde Lanfeust. Le héros est « un jeune aventurier amateur de bagarres » qui a accès au pouvoir absolu. Idiot et impulsif, il a le mérite d'être droit et honnête et incarne le brave ouvrier/guerrier bien viril. Les deux personnages récurrents de la bande dessinée sont deux soeurs, C'ian et Cixi, la première archétype de la gentille fille blonde en robe monacale de couleur bleue et la deuxième, cliché de la femme fatale brune et aguicheuse en bikini rouge. Les deux jeunes filles personnalisent l'idée qu'il puisse y avoir une bonne fille et une mauvaise fille. C'ian est la bonne fille : idiote et superficielle, organisée et soigneuse, elle est faible mais possède un don qui lui attribue le rôle d'infirmière du groupe. Elle rêve de se marier avec Lanfeust et d'avoir des enfants de lui mais lorsque celui-ci doute de ses sentiments elle se tourne vers un autre homme et l'épouse.

Avec Lanfeust, ils forment un couple d'une niaiserie dégoûtante. Cixi est présentée comme le négatif de sa soeur : brune dénudée, aventurière, grossière, manipulatrice et sulfureuse, elle fantasme également sur le héros et finit avec lui. Dans les années 1990, les héros ont un goût pour la vilaine fille et ne s'en cachent pas. Incapables de s'entendre, les deux filles ne s'expriment qu'en lien avec le héros et ont pour seul point commun leur légèreté et leur corps de pin-up. Ce qu'il faut comprendre ce n'est pas seulement que le héros, l'auteur et les lecteurs préfèrent le caractère aventurier de la rebelle Cixi, c'est que les critères de la nouvelle femme idéale dans notre société ont changé.

L'homme ne souhaite plus de femme modèle rangée qui le ramènera à une réalité ménagère. Il lui faut du fantasme en permanence, et ce fantasme s'incarne en Cixi dont la sexualisation perpétuelle et l'attitude aguicheuse sont de l'ordre de l'imaginaire. La femme parfaite est une hot babe, jeune femme belle et fière de son corps qu'elle utilise pour obtenir ce qu'elle veut et qui prend des airs de maîtresse dominatrice. Cixi incarne la soi-disant « prise de risque » ou tentation perpétuelle tandis que C'ian incarne la responsabilité. Le choix du héros pour Cixi qui symbolise l'agressivité au détriment de C'ian qui est la douceur témoigne d'une évolution également importante dans le monde des personnages féminins et du système de dévalorisation de ceux-ci : la douceur, l'empathie, le calme et la patience sont associés à la niaiserie. Le monde des personnages de bandes dessinées et de fictions en général, en valorisant les comportements masculins dans les univers masculins, et en caricaturant les personnages féminins à l'extrême, renforcent l'idée que le genre féminin et ce qui lui est attribué culturellement sont inutiles voir nuls : la faiblesse physique, la gentillesse, la passivité, le soin et l'attention pour les autres etc.

Les univers fantasy de ce genre fleurissent et lorsqu'ils mettent en scène des héroïnes, elles sont systématiquement jeunes, belles et mutines. Elles se présentent souvent cassantes et sans humour. Il y a aussi l'idée qu'une fille gentille et amusante est une fille facile, et qu'une fille facile ne met pas en valeur le héros. La fille sexy et revêche est donc la nouvelle femme qu'il faut mettre en valeur. Cela rejoint le trope de la *femme-trophée*, que l'on retrouve par exemple dans la bande dessinée canadienne *Scott Pilgrim*, où le héros doit vaincre les sept ex-copains de la fille dont il est amoureux s'il veut pouvoir sortir avec elle. La *hot babe* se mérite.

## Shônen harem et le fan service

Au Japon pendant les années 1990, le trope de la *hot babe* et *femme trophée* est courant dans le shônen. Il est la conclusion permanente de *Golden Boy*, un manga pour garçon dans lequel le héros, grand dadaï naïf, finit toujours par vaincre une nouvelle femme dominatrice qui tombera amoureuse de lui, à chaque épisode. Ce genre de fantasme se généralise à tel point qu'un nouveau genre émerge et devient très populaire, puisqu'il va constituer plus de la moitié des productions : le shônen harem.

Le *shônen harem* ou *pantsu* est, vous l'aurez compris, le phénomène qui consiste à mettre en scène un seul garçon parmi une collection de filles, dont chacune constituera une aventure érotique sinon un intérêt amoureux pour le personnage principal. Le fantasme masculin hétérosexuel est au cœur des intrigues et de nombreuses scènes de bains collectifs entre femmes montrent les protagonistes féminins nus. Les auteurs redoublent d'invention dans le fait de montrer des petites culottes et des seins. Sans véritable caractère en dehors d'une affirmation plus ou moins assumée de ses désirs obscènes, le héros de ce genre d'histoire est toujours un anti-héros créé pour que le lecteur adolescent ou préadolescent puisse se projeter dedans. *Love Hina* est le titre le plus populaire du genre, mais on compte *I's*, *Video Girl Ai*, *Negima*, *Ai non Stop*, *Bleu Indigo*, *Ichigo 100%*, *Orange Road*, *Parallel*, *Ah my Goddess...* tous ces titres, importés en France, participent, avec les comics et les bandes dessinées franco belge, à l'hégémonie de l'imaginaire masculin dans le monde de la bande dessinée.



La notion de *fan service* se vulgarise et témoigne, plus que de la tendance à satisfaire les fantasmes des lecteurs, de la volonté de légitimer les scènes au contenus digressifs et superflus dans lesquels la femme est hypersexualisée. Une fois encore le neutre utilisé pour « *fan* » est en réalité masculin et hétérosexuel, et diffuse une mode assez normée des fantasmes : regarder des jeunes filles blanches et minces de 13 à 25 ans, regarder leurs culottes, regarder les filles se savonner entre elles dans la douche...et de la séduction : comment embrasser une fille, comment l'inviter à un rendez-vous, comment faire pour la séduire etc. Et il y a apparemment beaucoup de règles à apprendre, ce qui renforce l'idée d'un *éternel féminin* compliqué, et qui induit le fait que la femme doive

## Magical Girls



De nombreux mangas placent leur héroïne au coeur d'aventures plus ou moins dangereuses qui sortent de la sphère ménagère, sentimentale ou scolaire. On compte quelques héroïnes guerrières, de nombreuses justicières, et beaucoup de personnages féminins qui ont la responsabilité ou le don unique de sauver le monde. Plusieurs de ces « élues », inspirées des sorcières et magiciennes, apparaissent sous le nom de *magical girl*. Les magical girls des shōnen comme *Cutie Honey* sont surtout des pin ups destinées à faire rêver

le public masculin, mais les magical girls de shōjo manga sont plutôt des modèles particulièrement forts pour les petites filles.

*Himitsu no Akko chan* est la première magical girl créé par un mangaka, Fujio Akazuka, et publié dans la revue shōjo Ribon en 1962. **Akko** possède un miroir magique qui lui permet de changer d'apparence. **Sally la petite sorcière** est la deuxième magical girl populaire qui sort en 1966. Adaptée à la télévision, l'héroïne popularise le genre.

**Sailor Moon**, créée en 1992 par Naoko Takeuchi, raconte l'histoire d'une adolescente banale et maladroite qui est choisie pour devenir une justicière combattant les forces du mal, grâce au pouvoir de la lune. Elle est rejointe par de nombreuses alliées, toutes placées sous la protection d'un système solaire. Avant d'être l'objet d'un fantasme international, ces combattantes en tenues d'écolières sont avant tout un puissant gang de filles surpuissantes et au caractère finement développé. Le manga est même à l'origine d'un nouveau genre : le magical sentai ou escadron de combat de jeunes justicières magiques. C'est la première fois dans l'histoire des magical girls que des héroïnes emploient leurs pouvoirs pour combattre le Mal. La série télévisée rencontre un succès inattendu auprès des jeunes garçons qui apprécient la qualité des combats et des monstres mis en scène. Sailor Moon est particulièrement apprécié de la communauté Queer, gay et lesbienne puisqu'elle met en scène des couples homosexuels ou des personnages transgenres, parfaitement intégrés dans l'intrigue. La relation lesbienne entre Sailor Neptune et Sailor Uranus a été le sujet d'une grande controverse et a été censurée

et rejetée par les pays occidentaux. Les personnages d'hommes travestis ont été, aux Etats-Unis, assimilés au féminin. Critiquée et censurée pour sa violence et ses transgression, la série est devenue l'icône d'un féminisme *girl power* associé à la *troisième vague du féminisme* (années 1990), qui témoigne de l'importance majeure des femmes dans la société et qui joue de la culture pop et de ses icônes sursexualisées (spice girls, Buffy contre les vampires, RnB...).



**Sakura Card Captor** est une héroïne de Clamp qui aura marqué toute la génération des années 1990. Publié en 1996, ce shôjo manga raconte l'histoire de Sakura, une fillette de 11 ans qui vit avec son père et son grand frère. Elle mène une vie normale, partagée entre sa meilleure amie Tomoyo et sa passion pour l'ami de son grand frère, jusqu'au jour où elle trouve le livre magique de Clow qu'elle ouvre par accident. De ce livre s'échappent une quarantaine de cartes magiques. Chaque carte symbolise un pouvoir magique, et Sakura a pour mission de toutes les capturer, s'appropriant peu à peu de puissants pouvoirs. Elle est une héroïne « élue » par le gardien des cartes, mais elle reste une petite fille tout à fait normale. Elle n'utilise la magie que pour le Bien. L'histoire de Sakura est un conte moderne sur l'amour et toutes les formes qu'il peut prendre, il est en cela plus *peace and love* que la plupart des oeuvres qui abordent le sujet. Comme *Sailor Moon*, Sakura est sujet à de nombreuses controverses et à certaines formes de censure. En effet, c'est un manga qui prône l'amour infini, et qui touche d'immenses tabous : la meilleure amie de Sakura est amoureuse d'elle, son grand frère et son meilleur ami sont homosexuels, un petit garçon est attiré par un jeune homme, un des personnage est *ace* (asexué), un professeur se marie avec son élève, un adulte est amoureux d'une enfant et vice versa... En dehors de cela, Sakura est présentée comme la plus grande magicienne de tous les temps et jamais elle ne développera de sentiment prétentieux ni de problèmes particulier à ce sujet. Clamp insiste sur le fait que les véritables ressources de Sakura ne sont pas les dons magiques des cartes, mais ce sont ses qualités humaines telles que la bonté, la confiance et la faculté d'aimer.



**Utena** fait écho à *Lady Oscar* en reprenant le rôle de femme travestie en chevalier. Créée en 1996 par Chiho Saito sous le titre de *Utena, la fillette révolutionnaire*, ce shôjo raconte l'histoire, dans un univers baroque de conte de fées moderne et kitsch, d'une lycéenne sportive et *tomboy* qui se bat dans un « duel de Fin du Monde » pour aider une fille maltraitée par un lycéen. Elle remporte le duel et la femme trophée qui va avec, qui devient sa fiancée. Utena, devenu le prince de cette princesse, se battra pour lui apprendre l'indépendance. Le duel et affrontement principal de cette série est celui que Utena remporte face au grand frère et fiancé de la princesse. La transgression des genres est le moteur principal de cette série, qui devient ensuite plus qu'une romance lesbienne. La « révolution » annoncée par le titre ne se trouve pas dans le simple jeu des genres, il s'agit d'une métaphore de l'indépendance des femmes. Le message est : *le prince charmant n'existe pas*, et nous pouvons nous passer des hommes, nous pouvons « renverser » les « grands frères », c'est à dire les figures qui veulent nous formater et nous guider vers des voies que nous ne choisissons pas. Le passage de ce manga de l'atmosphère shôjo classique au conte pour adulte féministe assez radical ont fait de Utena un titre connu et apprécié de la communauté LGBT. Au Japon, il n'est pas spécialement considéré comme un livre au contenu concrètement homosexuel, il est cependant appréciée de beaucoup de lectrices pour son message indépendantiste.



## Marketing genré

La large diffusion des manga shōnen et des shōjo coïncide avec le marketing genré mené de front par les éditeurs les plus commerciaux. Amorcé dans les années 1980, le phénomène de division des genres dans la bande dessinée grand public s'est généralisé dans les années 1990 et a explosé dans les années 2000. La séparation des genres est une aubaine pour l'industrie puisque les ventes sont doublées. Mais pour les auteurs, dans la mesure où ils ciblent un public de façon très précise, ils excluent en réalité un lectorat inquantifiable, et engendrent des troubles de l'identification. Une petite fille qui n'est pas attirée par le rose par exemple, peut se sentir exclue du genre féminin.

Le « *marketing rose* » destiné au public féminin se présente comme une nécessité alors que l'on pourrait évidemment s'en passer. Dans la bande dessinée, il se définit par plusieurs symboles :

Dans le shōjo manga il se définit graphiquement par des yeux surdimensionnés, des motifs floraux à outrance, des effets de texture de brillance, de reflets, d'étoiles, un travail minutieux des cheveux et des vêtements, une mise en page aérée comportant énormément de cases ouvertes et une page globalement pâle, un trait fin (en opposition au shōnen dont les traits sont plus gras et les cases plus noircies).

Dans la bande dessinée occidentale, le style graphique global des bandes dessinées pour filles ne respecte pas autant de codes mais on peut observer de nombreux points communs, symboles et archétypes. Souvent proche du domaine de l'illustration pour enfant, le trait utilisé pour les bandes dessinées destinées aux filles est un trait enfantin souvent mou et naïf. Il ne présente jamais de nervosité.

Les symboles graphiques récurrents sont le **rose**, les **coeurs**, les **rubans** et les **fleurs**. Au moyen âge, le rose était pourtant le symbole de la virilité chez les hommes. C'est dans les années 1980, aidé par l'industrie du jouet et de la mode, que le rose est devenue la couleur *girly*. Aujourd'hui 21% des femmes ont peur d'influencer la sexualité de leurs enfants en choisissant la couleur rose et 84% des femmes refusent d'habiller leur fils en rose par « *peur des moqueries des autres enfants* »\* Le coeur est quant à lui représenté depuis la préhistoire pour signifier l'activité émotionnelle, spirituelle, morale ou intellectuelle d'un être. Il est, dans sa plus grande simplification symbolique, associé à l'amour et à la vie. Le ruban est un accessoire de mode chargé de symbole. Autrefois utilitaire, il décore, il honore, il inaugure et est souvent associé au don, au cadeau. Les fleurs quand à elles, symbolisent

\*womenology.fr

la beauté et l'éphémère, et possèdent aussi tout un vocabulaire lié aux émotions humaines. Rien ne prédispose une fille à aimer ces symboles qui sont pourtant appliqués au genre féminin, systématiquement, dans la volonté d'étiqueter ou de cadrer le *genre féminin*. Ces symboles ne sont pas anodins.

Dans ces bandes dessinées *sur-genrées* on trouve un large choix de littérature shopping, discussions pro-garçons, problèmes liés au physique (poids ou peur de la cellulite chez les femmes, peur de déplaire chez les petites filles ou l'horreur absolue, se retrouver à une fête avec le même vêtement qu'une autre invitée). Les mondes proposés aux filles sont globalement : le monde des contes de fées avec les histoires de princesse, le foyer, les magasins et l'école.

Un personnage récurrent : *la pire ennemie*. On trouve inmanquablement ce stéréotype : les filles ne s'entendent pas. Même (et surtout) dans les livres pour filles, on trouvera beaucoup de filles « détestées » plus que détestables. Celle dont l'héroïne est jalouse, celle qui est jalouse de l'héroïne, la peste qui représente une rivale en amour, en séduction ou simplement en esthétique. La plupart du temps c'est tout de même un garçon qui est au centre d'un conflit qui légitime tous les coups bas et jugements de valeurs. Le concept de « *meilleure ennemie* » est largement répandu. Il normalise cette façon de penser que les femmes ne sont pas capables d'amitié, et qu'une amitié féminine n'est qu'une forme de tension déguisée en trêve le temps de quelques sorties et discussions futiles. Le reste du temps, c'est chacun pour soi, dans ce système où il faut être la plus belle, la plus populaire et la plus remarquée. Quand je lis des histoires de jalousies et de coups bas entre chipies, je m'ennuie, mais surtout je pense à l'expression « *diviser pour mieux régner* », et j'ai l'impression que les autrices, en répétant ces histoires de querelles entre filles, reproduisent une volonté qui leur échappe et rejettent elles aussi les femmes, et plutôt que de suggérer une union féminine ont ainsi tendance à **se tromper d'ennemi**.

Les guides sur l'éducation sexuelle ou la puberté des filles destinés aux filles ou autres manuels de la jeune fille sont de puissants vecteurs de normes. Ils délivrent des conseils pour ressembler à *la fille qu'il faut être* au cas où vous n'y seriez pas parvenue par vous-même : se faire les ongles, se coiffer, assortir ses vêtements, séduire un homme, prévoir sa première relation sexuelle...

Le marketing genré saute sur le phénomène des **blogueuses** profondément cis-genre qui publient leurs bandes dessinées personnelles en autodidacte sur internet. Les éditeurs y voient un créneau, commandent et



publient en masse les albums de cette potentielle « fille idéale » : femme actuelle blanche et de classe moyenne, addictive au shopping et assumée, qui a des problèmes de divorce ou une situation de mère célibataire, qui a une culture plutôt populaire et qui suit des régimes stricts et ne s’y tient pas... somme toute une femme à l’image d’un lectorat qui se dessine et qui évidemment s’y retrouve. Le succès de ces bandes dessinées est sans appel et fait écho à une société qui se regarde et s’apprécie sans cesse dans un miroir depuis la diffusion des réseaux sociaux.

La séparation des genres participe d’un phénomène d’exclusion du genre féminin. Alors que les bandes dessinées tout public et « pour garçons » sont quasi similaires, la bande dessinée féminine issue du *marketing rose* est une réduction du monde (et une exclusion des garçons à ce monde). « *C’est pour les filles* » devient un qualificatif extrêmement négatif dans la bouche des garçons, puisqu’il signifie une réduction de l’humain et du monde, si l’on se penche sur le sens des codes attribués au féminin. Ce n’est pas que la couleur rose en soi, les paillettes, les princesses, les vêtements, le parfum, les fleurs et les coeurs soient nuls, ni féminins, c’est simplement que la pensée stéréotypée, aidée du marketing, nous pousse à dévaluer ces symboles réduits et réducteurs. La séparation entre garçons et filles n’a rien d’équitable : **le masculin représente la norme et le féminin la différence**. Nous vivons quotidiennement un phénomène de **dévalorisation du genre féminin**.

## La dévalorisation du féminin

Françoise Héritier est une anthropologue française qui étudie les différences physiques entre les hommes et les femmes. Elle observe entre autre que la plupart des différences observables chez une femme sont dues à une construction sociale et non à une donnée biologique originelle. Elle appelle la *valence différentielle des sexes* le fait que le féminin soit depuis toujours considéré comme inférieur au masculin, et précise que cela remonterait au moins au paléolithique. Nous héritons d'une pensée très ancienne qui dévalue la femme, c'est la base même de la société patriarcale. La domination masculine passe tous d'abord par la voie de la pensée, et dans notre société cette pensée se diffuse et se contrôle via les media de masse et la consommation.

Ainsi nous vivons quotidiennement dans l'illusion d'une société égalitaire depuis que les femmes sont théoriquement égales en droit aux hommes, depuis le droit de vote et la possibilité pour les femmes de travailler, ce qui permet d'accéder à l'indépendance. Nous pouvons évidemment constater que ce n'est pas le cas en réalité, que le salaire féminin n'est toujours que **75% de celui des hommes**, que les femmes effectuent encore 80% des tâches ménagères, qu'elles se heurtent au plafond de verre dans toutes les professions, en particulier artistiques, qu'elles accèdent peu aux postes de responsabilité alors qu'elles connaissent un succès majoritaire dans les études, qu'elles ne reçoivent pas d'honneur ni d'hommages, qu'elles sont sous représentées dans tous les arts (malgré un misérable quota dans les museums on trouve toujours 90% d'artistes masculins exposés).

De façon globale, le genre féminin est toujours autant déprécié. Certains créateurs répondent souvent à cela en créant des femmes dures à cuire ou filles *bad-ass*. C'est une tendance tout à fait à la mode en ce moment au cinéma, dans les séries, dans les jeux vidéos et la bandes dessinées. Créée en réaction aux personnages féminins passifs jugés inutiles, la fille *bad-ass* est une femme qui rentre dans l'action. Elle est souvent représentée comme une femme forte, excellente et sans humour, et souffre souvent du *complexe de Trinity* par rapport à un personnage masculin. Avec pour ancêtre les super-héroïnes de comics comme Big Barda, de *Alien* et de *Terminator*, ou la punk Tank girl, la femme *bad-ass* actuelle prend étrangement les traits d'une pin-up ou d'une très jeune fille: Black Widow des *Avengers*, Hit girl de *Kick Ass*, Navi de *Sillage* ou Waha de *Troll de Troy*, la dernière Tank Girl -particulièrement mignonne et pas très transgressive- Cassie Hack de *Hack Slash...*

On nous présente des femmes qui adoptent à 100% les qualités masculines : courage, action, intransigeance, fermeté, autorité, sang-froid, froideur (de rigueur dans un univers 100% masculin comme par exemple celui de *Kick Ass*). La plupart de celles-ci rejettent également la possibilité de l'amour ou la maternité. Cela n'en fait évidemment pas de mauvais personnages, mais l'utilisation de femmes fortes adoptant des caractères « masculins » sert de justificatif au sujet de la parité.

En réalité, si les fictions intègrent ces femmes, il se produit pourtant une exclusion du genre féminin. Il y a une véritable confusion entre **sexe** et **genre**. Le **sexe** est la distinction naturelle, c'est à dire anatomique, entre l'homme et la femme. Le **genre** est la distinction sociale et culturelle entre l'homme et la femme. La masculinité et la féminité ne sont pas des substances « naturelles » inhérentes à l'individu, ce sont des attributs psychologiques, fruits d'une construction sociale. Selon Françoise Héritier : « *la pensée humaine s'est organisée à partir de cette constatation : il existe de l'identique et du différent. Toutes les choses vont ensuite être analysées et classées entre ces deux rubriques.* ». Notre société a donc créé un système binaire dans lequel certains caractères humains sont attribués au genre masculin et sont valorisés tandis que d'autres caractères sont attribués au genre féminin et sont dépréciés. Or il s'agit dans les deux cas de caractères humains.

En Occident on a attribué au genre féminin : l'empathie, la sensibilité, la passivité, la compassion, la patience... en attribuant par exemple le passif au négatif, ce qui n'est pas le cas en Inde par exemple où la passivité est signe de sérénité. Les femmes *bad-ass* rejettent, comme les hommes, ce qui est attaché au féminin comme la gentillesse, l'empathie, la tendresse ou la miséricorde. Elles participent au déséquilibre humain suggéré par ce système de valence différentielle.

En étant présentées comme des personnages cools au dessus de l'ancien modèle féminin stéréotypé, les filles *bad-ass* ne remettent pourtant pas en cause les tropes les plus anciens : *femme auxiliaire* (*Trinity complex*), *femme trophée*, *demoiselle en détresse* ou *pin-ups*. A ce rejet de la féminité par les personnages féminins eux même on ajoute la surenchère de virilité de la part des personnages masculins, et on obtient les standards de films d'actions et de jeux vidéos actuels. Pour rétablir un équilibre entre les caractères humains, je pense qu'il y a **nécessité de se déconstruire** et de comprendre d'où viennent les stéréotypes.

## Les héroïnes invisibles du josei et du shôjo manga

A l'image de **Lady Oscar** ou des personnages de Kyoko Okazaki, le manga josei recèle d'une liste variée d'héroïnes intéressantes oubliées dans notre pays, ou du moins que je ne trouve pas appréciées à leur juste valeur. C'est peut être dû au fait de la méfiance que l'on porte sur le manga qui est considéré comme une importation japonaise un peu dégénérée et envahissante. Au risque de me répéter, le manga fait partie de la bande dessinée même si son industrie et ses codes graphiques et séquentiels ne correspondent pas à ceux que l'on observe dans la bande dessinée franco-belge. Le manga est la cible d'une terrible dévaluation si l'on part du principe que c'est une pratique artistique inférieure à celle de la BD franco-belge. Il y a comme dans tous les domaines de bons et de mauvais artistes, et des oeuvres plus ou moins intéressantes, plus ou moins riches artistiquement, plus ou moins commerciales. Le josei et le shôjo manga souffrent d'un autre a priori, qui les écartent d'une large accessibilité. Estampillés « *pour fille* » et victimes des signes du marketing genré : couvertures roses ou autre coeurs sur les « i », le manga josei et le shôjo n'attirent pas seulement le lectorat féminin, ils repoussent littéralement le lectorat masculin qui redoute d'être assimilé au sexe féminin. En France, cette division des genres est quasi rédhibitoire tandis qu'au Japon, elle fonctionne et est présente, mais il est en réalité plus fréquent de voir des garçons lecteurs de josei, de shôjo ou même de yaoi. De la même façon, il est très rare qu'un auteur homme en France produise une bande dessinée pour petites filles ou pour femmes, tandis qu'au Japon il existe beaucoup d'hommes dans la profession du josei et du shôjo, comme Mitsuru Adachi par exemple. Certaines héroïnes populaires de la culture générale japonaise des années 2000 nous sont donc quasi inconnues, mais elles seront peut être familières des lectrices nées dans les années 1990.

L'héroïne du shôjo *Fruit Basket* de Natsuki Takaya, **Toru Honda**, divise particulièrement les lecteurs. Le manga a un graphisme très pauvre et maladroit mais présente une histoire complexe et critique vis-à-vis de la société japonaise actuelle, en particulier au sujet des relations et des pressions familiales. C'est l'histoire d'une jeune fille orpheline de condition moyenne qui se retrouve à la rue parce qu'elle ne peut plus payer son loyer. Recueillie par une famille de riches qui se révèle être un clan très ancien, elle découvre que les membres de cette famille sont touchés par une ancienne malédiction, et que chacun souffre à sa manière d'avoir été maudit à la naissance. L'histoire se fait métaphore

du traitement que l'on réserve aux gens qui ne sont pas conformes dans la société japonaise. La malédiction est traitée comme un handicap et chacun de ses malades exprime un problème avec la société ou avec son identité: mal être, brimades, exclusion par l'école ou par les parents, travestissement, solitude, suicide...etc L'héroïne Toru Honda guérit une à une chaque personne maudite par sa gentillesse, sa générosité, sa confiance, son altruisme et sa sagesse très simple. Figure maternelle, elle est détestée de certains lecteurs qui n'acceptent pas le caractère stupide et naïf de l'héroïne, tandis que d'autres l'adulent pour son incarnation de la lutte pacifiste et volontairement altruiste contre le système. En ce sens, dans un univers très dur, puisqu'il s'inspire de la vraie société japonaise, Toru Honda est une héroïne seulement armée de la gentillesse qui s'oppose au *sentô bishôjo* très à la mode, ces héroïnes

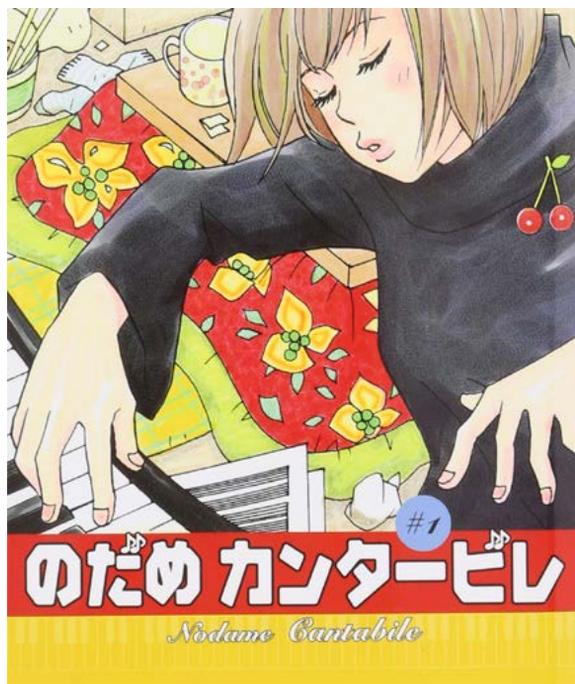


qui empruntent des caractères dit « masculins » tels que: la force, l'insensibilité face à la violence. Il y a une volonté de la part de l'auteur de défendre la non-violence et l'écoute des autres et le dialogue afin de rendre la société meilleure. Ce manga n'est pas une oeuvre de génie et encore moins un chef d'oeuvre car il a du mal à se détacher d'une vraie mièvrerie et de sa lourdeur graphique, et il ne remet jamais en cause certaines conventions sociales comme le mariage, mais le message porté par l'héroïne est fort et il y a un vrai parti pris humaniste qui mérite d'être entendu. Il présente par ail-

leurs de bons personnages féminins comme la lycéenne yankee, voyou japonaise qui défie les conventions scolaires et suscite l'admiration des autres filles, ou encore la mère célibataire ex-chef de gang de filles à moto. Deux personnages de tomboy qui par ailleurs protègent et ne condamnent jamais l'héroïne qui, elle, épouse complètement les critères de genre féminin. Une autre particularité des *shôjo manga* qui contrebalance avec la majorité des BD franco-belges, des comics et des *shônen manga*: l'amitié entre filles existe, notamment entre filles de caractère, de classes ou de physiques différents.

*Kimi wa pet* représente les complexes de la femme japonaise actuelle. C'est l'histoire d'une grande journaliste diplômée d'Harvard qui est rétrogradée pour avoir donné un coup de poing à son chef qui lui faisait des avances. Grande, intelligente, riche et carriériste, excellente cuisinière, fan de catch et grande fumeuse (c'est très mal vu une Japonaise qui fume), Sumire est anormale et pourtant tellement vraie. Elle subit les jugements et humiliations perpétuelles de ses collègues et supérieurs. Sumire assume ce qu'elle est mais envie parfois les femmes petites, mignonnes et soumises qui plaisent aux hommes, trouvent l'amour et se marient, à l'image de sa meilleure amie et de ses collègues. Elle rencontre un jeune homme danseur contemporain, plus jeune et petit, qui devient son animal de compagnie humain. Une relation de confiance et d'affection naît entre cette femme isolée et ce garçon à l'esprit libre. Ce manga de Yayoi Ogawa est moins une histoire d'amour qu'une critique amère des normes de la société qui régissent les relations humaines et le monde du travail.





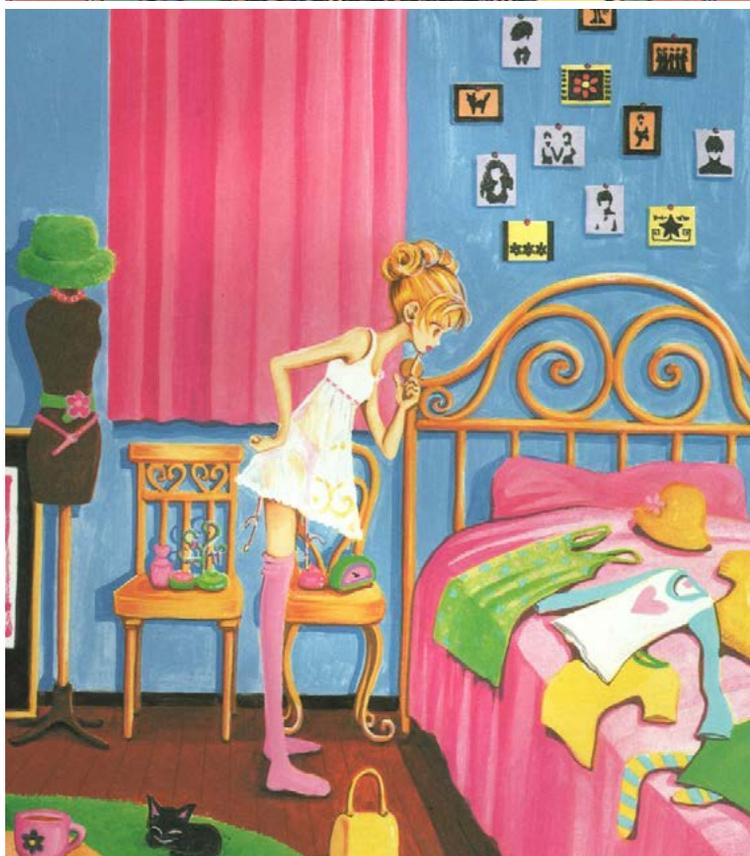
**Nodame** est le génie musical au féminin. Ce josei manga de Tomoko Ninomiya, *Nodame Cantabile*, est le seul qui, à ma connaissance, associe la notion de génie à un personnage féminin. Nodame est une étudiante en piano dans un prestigieux conservatoire japonais. Elle est autodidacte mais n'a pas pour ambition d'être une interprète, elle souhaite seulement composer des mélodies et devenir éducatrice pour enfant. Elle est repérée par un élève et des professeurs particulièrement brillants, qui la convaincront peu à peu de réviser ses ambitions, et elle finira venir étudier au CNSM de Paris en piano. Nodame est un personnage féminin drôle et touchant qui associe le génie et l'absence de prétention, ce qui, dans le cadre d'un milieu aussi compétitif et difficile que celui de la musique classique, peut jouer en sa défaveur. C'est un récit initiatique non-élitiste qui suggère et rappelle que d'une part, le talent peut être féminin, de l'autre que les femmes ne sont pas assez encouragées à persévérer ou à avoir de l'ambition.

On peut également citer les **Nana** de Ai Yazawa comme héroïnes importantes de la culture du manga. Le manga, d'abord publié dans une revue shôjo puis dans une revue josei, témoigne de l'intérêt grandissant des jeunes filles pour les sujets plus sérieux que les éternelles romances à l'eau de rose des shôjo. Les héroïnes sont deux filles qui portent le même prénom et que tout oppose mais qui finissent amies et colocataires, mais que la vie va peu à peu séparer. L'une est une rockeuse décomplexée dépendante de son amant qui sombre dans la drogue, l'autre est une jeune fille normale et pleines d'illusions sur l'amour, un peu perdue, qui va être au coeur d'un drame amoureux dans lequel elle finit enceinte et délaissée. Outre la grossesse, la drogue et la solitude, le manga aborde la prostitution pré-adolescente et globalement, la désillusion. La série, actuellement suspendue, sombre dans le mélodrame.

Ai Yazawa avait auparavant écrit *Gokinjo Monogatari*, un manga un peu plus frais dont l'héroïne **Mikako** est une lycéenne qui souhaite devenir styliste. On suit son parcours initiatique et ses aventures sentimentales, mais l'enjeu principal de l'héroïne est de savoir mesurer son ambition, de voir jusqu'où elle peut aller dans la discipline très rigoureuse de la mode. C'est une héroïne anti-conformiste et très ambitieuse, avec beaucoup de relief. Toujours dans l'univers de la mode, l'autrice avait également écrit *Paradise Kiss*, mais l'héroïne est un mannequin. Une femme grande et pas très chaleureuse, qui connaît un succès qui la dépasse un peu. Elle se laisse mener par la vie, à l'inverse de l'héroïne de *Gokinjo* qui était très déterminée. Elle est un peu son négatif, mais c'est ce qui fait qu'Ai Yazawa propose des personnages féminins intéressants. Ils sont très variés.

**Kumiko** est aussi une héroïne plus heureuse. Issue de *Gokusen* de Kozu-eko Morimoto, elle est la GTO\* Great Teacher Onizuka, le meilleur enseignant du Japon japonaise. C'est l'histoire d'une héritière de clan yakuza qui poursuit le rêve d'être professeur de mathématiques au lycée. Elle se voit attribuer la classe la plus terrible d'un lycée de mauvaise réputation. A l'écoute de ses élèves et dévouée à son idéal de l'éducation, elle parvient à retenir leur attention et « mate » les délinquants avec un savant mélange de fermeté et de dialogue. Vêtue d'un éternel jogging, elle réfute le *sex-appeal* pour mieux se concentrer sur les valeurs humaines.





## La représentation de la femme actuelle

Les comics, bandes dessinées européennes et mangas des années 2000 suivent les tendances et se font le reflet de notre société. On voit apparaître des personnages de mère célibataires et femmes divorcées : *Kate Spencer* ou *Jessica Jones* dans les comics, *Charlotte célibataire*, *Chronique d'une Mère indigne*, *Lou* ou *Last Man...* Certains, comme *La Tectonique des plaques* de Margaux Motin, sont autobiographiques et s'adressent en particulier au lectorat féminin. Parfois on peut lire quelques témoignages d'hommes divorcés comme ceux de Pacco, *Une semaine sur deux*, chez Fluide G.

Au Japon, si le personnage de mère célibataire apparaît quelque fois, comme dans *Pokémon* ou *Les enfants loups*, c'est le modèle du père célibataire que l'on retrouve le plus souvent : *Fuli Culi*, *Sakura Card Captor*, *Bleach*, *Gokusen*, *Yotsuba!*, *Dr Slump...* La perte ou l'absence de la mère avant le début de l'intrigue, considérée comme le pilier indispensable de la cellule familiale au Japon, est souvent utilisée pour souligner le courage exceptionnel des personnages qui se débrouillent sans le soutien maternel. C'est aussi souvent le cas dans les mangas qui présentent des héros orphelins comme *Naruto* ou *Fruits Basket*. Si dans les shōnen plus anciens l'absence de mère suggère un monde plus masculin, dans les manga shōjo et seinen récent la tendance est plutôt à mettre en valeur les qualités « féminines » des hommes, comme la douceur, la sympathie, la patience, la tranquillité et la tendresse : *père et fils*, *Yotsuba*, *Un drôle de père...*



*Lou et sa maman*

On observe également une volonté de représenter des minorités ethniques ou sexuelles. **Batwoman** est ressuscitée, baptisée Kate Kane et réinventée lesbienne et juive, partageant une idylle amoureuse avec l'agent de police Renée Montoya. Dans *Y the Last Man*, l'**agent 355** est une femme garde du corps d'origine africaine qui est chargée de protéger le seul homme survivant sur terre. Elle est présentée comme bisexuelle et particulièrement importante dans la série. Les deux grandes maisons d'éditions de comics, DC et Marvel, tentent de mettre en avant les femmes mais annulent rapidement certaines séries comme *Fearless Defenders*



et tombent souvent dans les représentations de la *hot babe* pour fidéliser le public des années 90, et participent dans l'ensemble à la construction de la *culture du viol* avec les multiples représentations de violences sur les femmes. Les positions des héroïnes sont de plus en plus critiquées, comme celle de **Spiderwoman**, et suscitent une vive réaction des fans sur internet qui créent des parodies basées sur l'inversion des sexes dans les représentations de l'imagerie comics. On trouve ce phénomène de *genderbent* sur les blogs et forums, dessins inversant les sexes des personnages, présentés comme des fan-arts humoristiques et dénonciateurs. Il y a en effet de plus en plus de lectorat féminin pour les comics, et la représentation des personnages féminins ne serait toujours pas à la hauteur des attentes de ce lectorat en expansion. **America Chavez**, des *Young Avengers*, est un autre exemple de puissante héroïne lesbienne.

*Spiderwoman originale à gauche et genderbent par un fan*



*Queer comix* est un exemple d'édition créée pour le lectorat LGBT. Les homosexuels étaient, sous la pression du Comics Code, jusque là largement sous représentés voire absents de l'imaginaire comics, où toute « tendance » homosexuelle était rapidement écartée, notamment en introduisant des personnages créés pour justifier l'hétérosexualité des héros, comme Batwoman pour Batman, Betty-Batgirl pour Robin, le fiancé de Wonder Woman dans les années 1980...

Le premier comics lesbien a été publié en 1973 : *Come Out Comix*. La plupart des comics LBGT, en dehors de la revue underground *Gay comix* qui publie Alison Bechdel, Trina Robbins, Roberta Gregory, Jennifer Camper ou Mary Wings, sont largement diffusés sur internet.

En France l'homosexualité féminine en bande dessinée est quasi inexistante. Julie Maroh écrit une des rares bandes dessinées lesbiennes reconnue avec l'histoire de Clémentine et Emma dans *Le bleu est une couleur chaude*.

Le Japon développe, en dehors du *yaoi*, le genre *yuri* ou *Girl's Love*. Moins populaire, ce genre présente des histoires d'amours lesbiennes. Parfois d'un érotisme trop caricatural, tourné vers le *male gaze*, il est plus proche du *hentai* lesbien, destiné aux hommes. Le *yuri* présente beaucoup d'histoires de romances entre lycéennes. On trouve, en pornographie, le genre *futanari*, qui se définit par des personnages transgenres, transsexuels, intersexes, la plupart du temps des femmes avec un pénis. Ce qui est plutôt de l'ordre du fantasme masculin, à l'image du *hentai lesbien* ne mettant en scène que des personnages féminins : on trouve cette tendance en Italie dans les bandes dessinées de Baldazzini par exemple (ci-dessus).

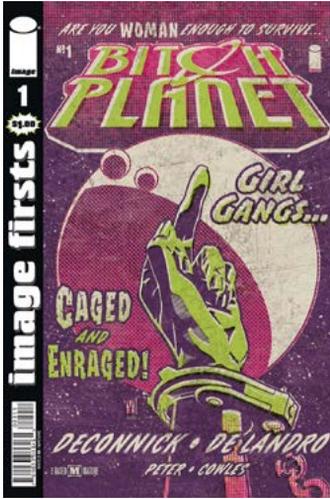


**Vixen** était la première héroïne afro-américaine à posséder son propre titre qui fut annulé en 1978. Forte et télépathe, elle revient dans le comics en 2008 dans la nouvelle ligue des justiciers et dans Arrow avant de retrouver son titre. Elle est présentée comme dotée de pouvoirs africains ancestraux et sa force est associée à celle des animaux de la savane...

**Ms Marvel**, Kamala Khan, est la première héroïne musulmane pakistanaise. Liée aux Avengers. Plusieurs fois victime de l'islamophobie ambiante, Sana Amanat, la créatrice de Ms Marvel, est reçue et félicitée par Barack Obama qui déclare "Ms. Marvel may be your comic book creation, but I think for a lot of young boys and girls, Sana's a real superhero." Ms Marvel est, pour beaucoup d'enfants, un véritable sauveur dans le sens où elle participe à la lutte contre les amalgames et l'exclusion de la communauté musulmane aux Etats-Unis. Cet événement témoigne également de la prise de conscience de l'importance des médias et du divertissement sur les mentalités et sur la jeunesse en particulier. Le numérique participe à la popularisation de ce genre de comics. Le lectorat asiatique, s'il ne se tourne pas vers les mangas, n'a pas beaucoup de héros de comics ou de bandes dessinées pour le représenter. Nous avons parlé de *Yoko Tsuno* en France, qui est une très bonne héroïne, détachée à la fois des stéréotypes de genre et raciaux. Dans la représentation des personnages asiatiques des œuvres occidentales, il est extrêmement rare que le personnage asiatique ne soit pas un expert en art martial ou un premier de la classe. Les femmes asiatiques sont quand à elles souvent considérées comme des fantômes ou versions exotiques (comme les femmes noires ou arabes) de la femme blanche. Dans la bande dessinée franco-belge, rares sont les personnages qui ont des yeux. (Chen dans *Cédric...*). On peut compter **Silk** comme super héroïne asiatique, même si, comme Vixen, les sous entendus sur son origine sont un peu lourds, Cindy Moon apparaît dans *The Amazing Spider Man* en 2014 et représente les mêmes facultés que Peter Parker et possède une histoire personnelle très développée.

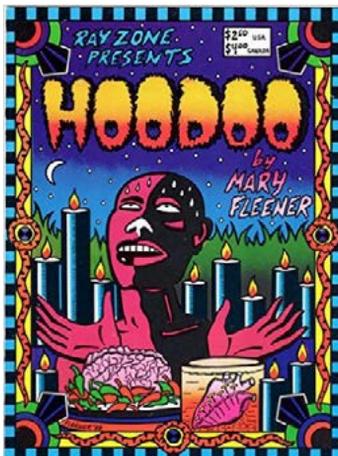


Le féminisme commence également à percer en bande dessinée. On en trouve la plupart sur les blogs. Certains comics mettent en avant des anthologies féminines de la bande dessinée, comme *Broad Appeal* en 2003 et *Girl Comics* en 2010. On peut citer *Bitch Planet* créé en 2014 par Kelly Sue DeConnick et Valentine De Landro, comme comics féministe officiel. L'histoire se déroule dans un futur dystopique où les femmes non conformes à la norme de genre sont envoyées dans une prison satellite à la Terre nommée Bitch Planet.



## Rendre hommage aux femmes oubliées

Mary Fleener écrit un comics dans un style qu'elle nomme « cubiste » en référence au mouvement de Picasso. Elle est publiée dans *Weirdo*, *Twisted Sisters* et les *Wimmen's Comics*. Sa première publication, *Hoodoo*, en 1988, rend hommage à Zora Neale Hurston, une écrivaine d'origine afro-américaine qui participa au mouvement de la Renaissance de Harlem dans les années 1930-40, avec son roman *Their Eyes Were Watching God*. Zora Neale Hurston y aborde la ségrégation et le racisme en Floride, ce qui en fait une oeuvre très controversée à sa sortie. La Renaissance de Harlem représente un renouveau de la culture afro-américain et une effervescence des arts dans tous les domaines. On peut citer Josephine Baker, Louis Armstrong, Duke Ellington ou encore Richard Wright issus de ce mouvement.



Catel Muller poursuit cette démarche similaire de rappeler au public la vie de femmes qui ont marqué l'Histoire et que l'on aurait tendance à oublier. Elle dessine ainsi *Edith Piaf*, *Kiki de Montparnasse* et *Olympe de Gouges*, sur des scénarios de José-Louis Bocquet, avant de signer *Ainsi soit Benoîte Groult* publié chez Grasset et primé par Artemisia. Elle prépare actuellement un ouvrage sur Joséphine Baker.

*Joséphine Impératrice* est un shôjo dessiné par Igarashi Yumiko, la célèbre créatrice de *Candy*, et qui, dans un style évoquant celui de *La Rose de Versailles* nous raconte la vie de Joséphine de Beauharnais, épouse du futur Napoléon dans la France de la fin XVIIIème début XIXème siècle. L'histoire s'attache au caractère bon et généreux d'une femme qui s'endurcit dans l'isolement d'un pays en crise, qui lui est étranger. A propos de la création du manga la dessinatrice déclare : « Elle a énormément contribué à l'essor de la culture des roses en France. C'est tout à fait mon univers ! ». Ce n'est pas un récit historico-politique, mais plutôt une vision romantique du monde féminin, c'est à dire l'envers du monde des hommes. Une personnalité tout à

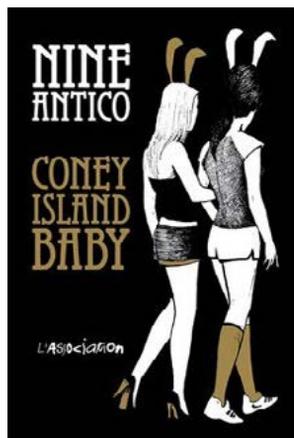
fait shôjo.

Martha Jane Canary, de Matthieu Blanchin et Christian Perrissin, rendent hommage à *Calamity Jane*, la même qui était apparue dans Lucky Luke, mais cette fois c'est la femme qui est au centre du récit et non la légende de l'Ouest. Appuyés sur des biographies plus scientifiques qu'ils référencent à la fin du livre, l'idée est de révéler le destin terrible de cette femme, entre le viol, la misère, l'abandon, la prison et l'alcoolisme. C'est plutôt une anti-héroïne qui finit véritablement en épave, qui nous éloigne de tous fantasme inconsidéré.

**Hisa**, de Hiroshi Hirata, publié en 2010, sous le titre Plus forte que le sabre, raconte l'histoire d'une femme à la force physique hors du commun au temps des samurai. Femme courageuse et fière, elle est l'épouse d'un futur chef de clan. Lorsqu'il part à la guerre, l'héroïne prend le clan en mains. Ce n'est pas à proprement parler un manga historique mais il retranscrit avec réalisme l'univers des samurai en y plaçant au centre une héroïne forte qui cumule à la fois la force physique, le code d'honneur, la modestie et la générosité des samurai, et la fonction de mère et d'épouse. Il fait de plus graphiquement référence à une figure populaire aimée des japonais, la vengeresse Yuki de *Lady Snowblood*.

On compte de nombreux ouvrages biographiques centrés sur les femmes plus ou moins célèbre : *Coco Chanel* de Pascale Frey, *California Dreamin*, sur la chanteuse des Mamas and the Papas ou *Les cutottées*, série de portraits de femmes exceptionnelles, selon Pénélope Bagieu. Certains auteurs comme Anne Teuf s'inspirent de leur famille pour inventer des personnages comme Finnele, inspirée par la grand mère de l'auteure, une petite fille de 8 ans qui partage sa vie entre l'école de son village alsacien et l'église où officie son père pendant la première guerre mondiale.

Nine Antico rend hommage à l'héroïne du porno Gorge Profonde, Linda Lovelace, ainsi qu'à la pin-up des années 50 Bettie Page, dans une double biographie romancée, *Coney Island Baby*. Elle révèle comment ces femmes très candides sont devenus les sex symbols et femmes fatales qu'elles paraissent. Elle nous donne à voir la transformation de femme à fantasme, et l'histoire ne porte pas de jugement de valeur sur ces femmes, évoque seulement les



## La bande dessinée d'auteur

Dans les années 1990, les termes de bande dessinée d'auteur et bientôt de *roman graphique* deviennent populaires. Si dans les années 1960 on portait peu d'intérêt aux auteurs de bandes dessinées, ces mêmes auteurs sont désormais considérés comme des légendes vivantes qu'on nomme souvent « *maîtres* » ou « *pères* », comme Moebius le maître de la Science Fiction ou Manara le maître de la bande dessinée érotique italienne ou encore Hergé le père de la bande dessinée franco-belge.

Des éditions comme l'Association ou Futuropolis se placent en marge de la production mainstream et encouragent et publient des auteurs de romans graphiques et autres expériences autobiographiques. On définit le roman graphique comme une bande dessinée généralement longue, globalement sérieuse et ambitieuse, destinée aux adultes, comme la bande dessinée de *Un pacte avec Dieu* de Will Eisner ou *Maus* de Art Spiegelman.

Cette appréciation du travail de la bande dessinée d'auteur en France permet de mettre en avant le travail de plusieurs auteurs et donne ainsi à voir des représentations féminines qui sortent un peu des standards.

**Lulu Femme Nue** publiée en 2008 par Etienne Davodeau, nous raconte l'histoire d'une mère de famille sans histoires qui disparaît du jour au lendemain. Lulu est une femme qui s'ennuie et qui s'autorise une escapade pour savourer la liberté. Elle se rend bien vite compte qu'elle n'est pas une aventurière, mais son expérience la change à jamais et lui permet de tisser des amitiés inattendues.

**Aya de Yopougon**, dessiné par Clément Oubrerie sur un scénario de Marguerite Abouet nous plonge dans un village ivoirien des années 80. Marguerite Abouet s'inspire de son passé pour créer Aya et ses amies. Aya est une jolie fille très intelligente et altruiste qui désire devenir médecin, dans ce pays où les femmes sont plutôt encouragées à trouver un mari aisé et à enfanter. L'auteur nous écrit des personnages féminins hauts en couleur, des femmes partagées entre la garde des enfants, les boulots, les cours, les affaires amoureuses, des femmes constamment trahies et déçues par les hommes qui sont de vrais coureurs de jupons. Aya essaie tant bien que mal de se tracer un avenir entre tous ces hommes qui veulent profiter d'elle ou la réduire au silence, et ces femmes qui s'engouffrent dans les pièges des séducteurs. Les femmes de cette bande dessinée humoristique font plaisir à voir parce qu'elles s'entraident et se relèvent toujours de leurs mésaventures. Ce n'est pas un portrait triste de l'Afrique, mais plutôt critique, affectueux et amusé.

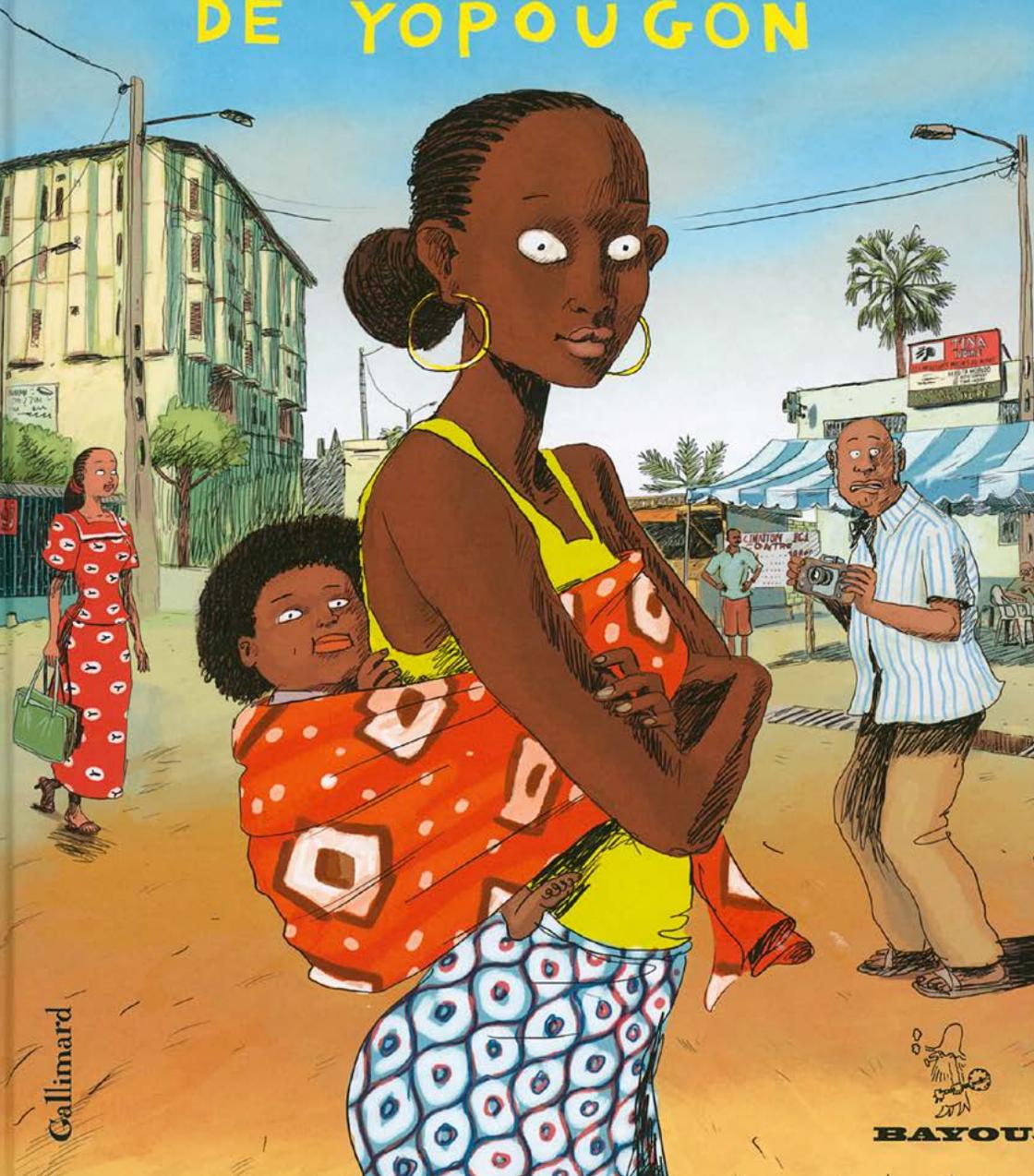
MARGUERITE ABOUET

CLÉMENT OUBRERIE

# AYA

DE YOPOUGON

2



Callimard

BAYOU

En Europe, Posy Simmonds, autrice britannique, commence comme dessinatrice de presse avant de signer un romans graphique qui dresse le portrait d'une fille **Tamara Drewe**, sous la forme de témoignages des personnages qui l'entourent. Posy Simmonds va au delà de la simple description d'une fille refaite qui écrit dans la presse people, elle dépeint les ambitions, orgueils blessés, rivalités et prétentions de ceux qui font le monde littéraire : écrivains, éditeurs, critiques bobos et intellectuels.

Claire Braud a signé récemment un roman graphique qui met en avant une femme libre dans un univers délirant. Il émane un profond rêve de liberté, d'amour et de retour à l'essentiel dans la bande dessinée *Mambo*, publiée par l'Association.

La bande dessinée d'auteurs s'intéresse aux blogueuses et publie les histoires, parfois autobiographiques de Aude Picaut, Marion Montaigne, Tanxxx, Cha, Melaka, Domitille Collardey, Lisa mandel en France, de Zviane et Iris au Québec, PHD comics, Julie Wertz et Kate Beaton aux Etats-Unis... etc. Les albums d'auteurs fleurissent en librairie mais ont une durée d'exposition relativement courte. Ils sont également peu distribués dans les grandes enseignes et les villes provinciales. L'autrice la plus représentée reste Marjane Satrapi, que l'on trouve aux cotés de Claire Brétécher et Florence Cestac, qui se placent plutôt dans la bande dessinée d'humour. La popularisation au niveau national de certaines autrices de bandes dessinées comme Brétécher ou Bagieu est liée à leur représentation dans les journaux non spécifiques à la bande dessinée, comme dans le *Nouvel Observateur*, *Femina* ou *Le Monde*.



## Témoignages et autobiographie

L'essor de la bande dessinée autobiographique est lié au phénomène de la bande dessinée d'auteur. Aux Etats-Unis on peut lire *Dykes to Watch Out for* de Alison Bechdel. La bande dessinée nous donne à voir le quotidien d'Alison, une fille pas banale. On peut y lire son quotidien, ses relations homosexuelles et ses réflexions sur la société. C'est dans cette bande dessinée (voir la page ci-contre) qu'elle évoque le fait qu'il n'y ait pas de femmes intéressante au cinéma, en proposant un test. Elle remarque que s'il y a plusieurs personnages féminins dans un film, elles ne communiquent par forcément entre elles. Si elles communiquent entre elle, c'est certainement au sujet d'un personnage masculin. C'est l'origine du **Test de Bechdel** qui permet d'analyser si un film présente ou non un choix sexiste de personnages féminins.

**Persépolis** est le premier roman graphique signé par une femme à connaître un succès international et à honorer son autrice Marjane Satrapi. Cette autobiographie donne un témoignage de son enfance iranienne où elle vit la restriction grandissante des libertés individuelles et les conséquences de la révolution islamique ainsi que les débuts de la guerre en Irak. C'est la première fois qu'une autobiographie féminine suggère une analyse politique de son temps. Editée par l'Association, Satrapi est également réalisatrice de films. Elle a publiés d'autres mémoires comme *Broderies*, qui rend hommage à sa famille iranienne.

Karlién de Villiers raconte sa jeunesse en Afrique du sud parmi sa famille d'afrikaners raciste « *bon teint* », avant l'effondrement de l'apartheid dans *Ma mère était une très belle femme*. Encore un témoignage cynique sur la société, qui porte un regard plus politique qu'il n'y paraît.

Au Canada on peut lire les délires et anecdotes punk dans les *Dirty Plotte* de Julie Doucet, dans son univers underground sans concessions. Nine Antico évoque également sa jeunesse dans *Goût du Paradis*.

Au Japon, les livres de Minami Q-ta rappellent la semi autobiographie de Okazaki Kyôko, *Tokyô Girls Bravo*. Dans *Jeux d'enfants* elle évoque sa jeunesse de garçon manqué, ses expériences hétéro ou homosexuelles et ses expériences dans le monde du travail.

Le nombre d'autrices dans la bande dessinée est aujourd'hui en expansion comme en témoignent les revues, fanzines et collectifs.

*Byles to Watch Out For*  
PRESENTS  
**THE RULE**  
WITH THANKS TO LIZ WALLACE



## Les héroïnes de la Nouvelle Manga

Créé par Frédéric Boilet en 2001, *La Nouvelle Manga* est un mouvement artistique regroupant des auteurs de bandes dessinées françaises et japonaises. On trouve, plus ou moins liés à ce mouvement : Etienne Davodeau, David B., Emmanuel Guibert, Nicolas de Crécy ou encore Joann Sfar. L'évènement manifeste a eu lieu à Tokyo sous le titre de *Art-Link Festival*. Certaines mangakas sont révélées en France par le mouvement.

**Kiriko Nananan**, particulièrement soutenue par Frédéric Boilet, est publiée en France en 2004 chez Casterman. Au Japon elle publie depuis 1993 dans la revue de bande dessinée d'auteur, *Garo*, qui prend des distances avec la bande dessinée mainstream et propose un contenu graphiquement excellent et dont les travaux sont beaucoup plus personnels. Dans la lignée des histoires d'amours et d'amitiés féminines adolescentes que contait la romancière du début du siècle Nobuko Yoshiya, elle publie principalement des *one-shots*, comme *Blue*, en 1996. Elle y raconte l'histoire d'amour de deux lycéennes, sous la forme d'un récit contemplatif et quasi muet. L'homosexualité y est traitée de façon poétique, et la souffrance des personnages s'exprime uniquement dans le silence et le non-dit. Il est donc tout à fait possible de passer à côté de la suggestion, mais pour moi cela en fait un manga très représentatif de l'expression japonaise. On peut lire six autres recueils de ces histoires en France, chacune dresse de façon subtile le portrait d'une jeunesse japonaise qui se cherche.

Les héroïnes de **Moyoco Anno**, ancienne assistante de Kyoko Okazaki, héritent de la liberté de vivre des héroïnes de son aînée. Férée de mode, elle illustre souvent le diktat de l'apparence dans la société japonaise. Elle traite également des aléas des conventions sexuelles et de la pression du mariage. Elle est une des mangakas les plus populaires au Japon, notamment pour son manga *Sakuran* qui raconte la formation d'une geisha. Elle travaille actuellement sur les maisons de joie à Paris dans les années 1910.

Les héroïnes junkies de **Junko Mizuno** sont des créatures *kimokawaiii*, cette tendance artistique qui mélange la sous culture mignonne et populaire *kawaiii* et le dessin d'horreur. Souvent puisées dans les contes de fées, sa Cendrillon ou sa Gretel sont de belles libertines droguées, violentes et boulimiques. Ce sont des filles et fillettes fortes qui dominent de façon morbide leur monde psychédélique. Dans *Pure Trance*, les femmes se reproduisent entre elles, construisent et parcourent le monde et se torturent entre elles. Les oeuvres de Junko Mizuno illustrent une pensée ultra féministe qui se détourne du sort des hommes en les excluant de leur univers.





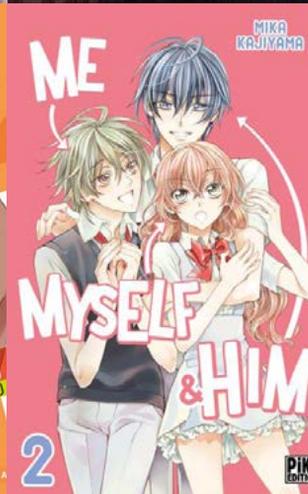
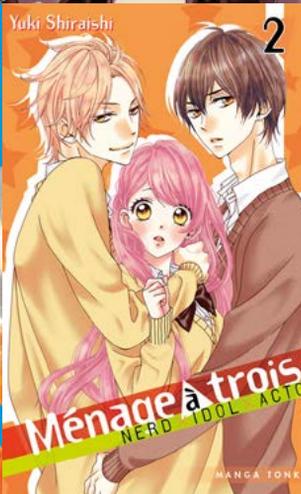
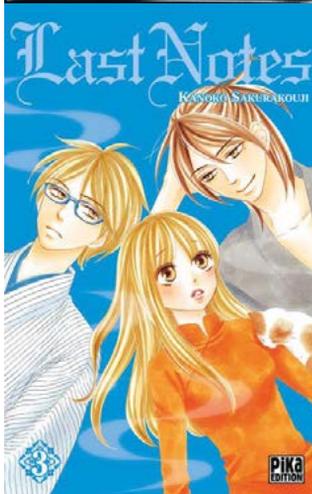
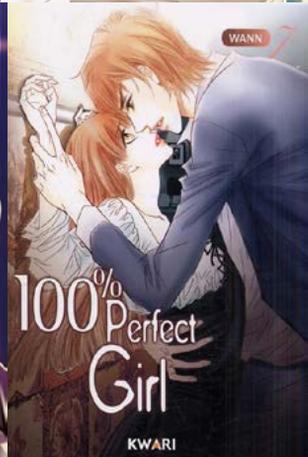
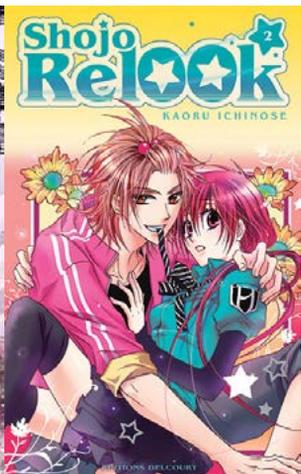
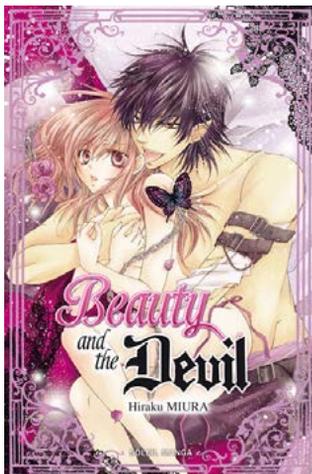
# PURE TRANCE

Junko Mizuno

## shôjo harem

Mizuno, Anno ou Q-ta Minami se détachent du courant mainstream des productions de shôjo manga qui font de la femme et de la jeune fille un produit dépendant des hommes. On voit de plus en plus d'héroïnes petites, faibles et sans caractère, partagée entre des jeunes garçons au regard affirmé. Les mauvais shôjo mainstream d'aujourd'hui construisent un mythe pour les petites filles : plus tu es *kawaii* et docile, plus les hommes t'aimeront. Il devient extrêmement fréquent d'observer des mises en scènes évoquant le viol, le sandwich ou au moins l'humiliation, dans tous les cas la domination, sur les couvertures de shôjo dans les rayons de mangas pour jeunes filles. Les personnages féminins sont toujours présentés plus petits que les personnages masculins, et souvent en position de faiblesse. Le personnage masculin, même lorsqu'il est très androgyne, se démarque par son expression fière et directe, tandis que les héroïnes sont souvent représentées avec une expression de surprise, de gêne, de trouble, de fuite ou de naïveté. Sur les couvertures de *shônen harem* on remarque que les femmes ciblées par le héros sont toujours souriantes.

Ces mangas diffusent une image encore plus nocive pour les enfants que les illustrations de femmes objets aux seins disproportionnés des *shônen manga*, puisque, insidieux, les shôjos s'adressent aux petites filles et tendent à lui donner un modèle à suivre. Alors que le *shônen* évoque l'idée d'une femme-trophée, les *shôjo manga* participent à cette image de soumission et de don de soi de la femme aux hommes. On propose cette idée que les jeunes filles trouveront l'amour si elle sont dociles en plongeant une héroïne dans un groupe de multiples garçons qui tiennent lieux de fantasmes plus ou moins archétypés. Tous seront attirés ou amoureux de cette fille mignonne et sans caractère particulier. J'appelle cette tendance le **shôjo harem**, ou harem inversé, puisqu'il est le pendant du *shônen harem* qui met en scène un groupe de filles disponibles pour un seul garçon.



Le *shôjo harem* est certainement issu des manga romantiques mettant en scène des prétendants et chevaliers d'une femme comme dans les *Chevaliers du zodiaque* ou *Fushigi yugi* ou les triangles amoureux comme dans *Hana Yori Dango*. Ces prétendants sont toujours des bishônen, c'est à dire de jeunes éphèbes qui parfois sont particulièrement androgynes.

Le *shôjo harem* ne présente pas de problèmes si l'héroïne principale est un bon personnage : dans *Hana Yori Dango*, c'est une jeune fille de classe populaire qui sait se faire respecter. Dans *Parmi eux (Hanazakari no kimitachi e)*, qui reprend l'archétype des travestis, l'héroïne, changée en jeune garçon, se fait apprécier de ses camarades par ses qualités humaines.

Ce qui est inquiétant, c'est quand l'héroïne est présentée comme une jolie gourde insipide, docile et fragile. Dans ce cas de figure la plupart des lectrices s'identifient plus aux personnages masculins qui se battent pour la *femme trophée*. Cela pourrait rapprocher le genre du *yaoi*, mais le *shôjo harem* n'est pas un *yaoi* puisqu'il met en scène une femme, au centre des intentions des hommes. L'héroïne est proposée comme un objet, il y a cette idée que la femme reviendra au plus méritant. On y voit l'héroïne s'épanouir et s'accomplir uniquement dans la volonté et le devenir de l'homme. Dans *Alice au royaume de coeur*, l'héroïne tirée d'*Alice au pays des merveilles* est présentée comme « une jolie jeune fille bien élevée qui aime les choses mignonnes et les froufrous. », sympathique réduction du personnage de Lewis Carroll. L'héroïne se fait porter, manipuler, habiller, toucher... C'est une véritable poupée qui s'offre à une galerie de gentlemen poseurs. Le « fantasme » proposé par ce *shôjo harem* est aussi glauque qu'une émission de télé réalité sur la séduction. Adaptée en plusieurs séries et en jeux vidéos et traduites et publiées en français, particulièrement à la mode en ce moment, cette histoire d'Alice au pays de la négation de la condition féminine n'est malheureusement pas le seul titre porteur de cette idée.



## Les femmes de la bande dessinée

Il y a donc bien une Histoire des héroïnes, elle n'est simplement pas visible, de la même façon qu'en France les autrices sont moins représentées que les auteurs. Il suffit d'ouvrir les yeux. Il ne s'agit pas de penser que toutes les bandes dessinées ou que tous les auteurs sont sexistes, mais il faut bien prendre conscience de l'existence camouflée des personnages féminins, et du fait que certains auteurs manient ou diffusent des stéréotypes qui peuvent s'avérer offensants ou discriminatoires.

La violence n'est pas que l'apanage du manga et du comics, la culture du viol est très présente dans nos bandes dessinées, en témoigne la BD dite « cynique » de la nouvelle coqueluche des amateurs de bande dessinée, Bastien Vivès, dans le collectif Pandora, ni animal, ni machine, juste humain -Bande Dessinée et Fiction-. Cet auteur, qui a pris l'habitude d'être drôle par le politiquement incorrect comme ont pu le faire Crumb ou Reiser, nous raconte silencieusement l'histoire d'un peintre qui viole un cadavre de femme avant de la peindre. Bien sûr, il y a une critique de la morbidité qui caractérise l'« humanité », en fait celle des hommes, mais cette morbidité se reporte encore sur la beauté des femmes et leur corps nu et battu. L'auteur est qualifié de « sarcastique », et cela légitime ses représentations et ses blagues sexistes ou plutôt rétro-sexistes, puisqu'il suppose que le lectorat saura partager son point de vue sur la cruauté des hommes vis à vis des pauvres femmes ou saura discerner l'ironie d'une représentation hypersexualisée. Le rétro sexisme est une spécialité des auteurs dits humoristiques ou politiquement incorrects qui utilisent ce principe : ils connaissent les préjugés sexistes et savent que nous connaissons ces préjugés sexistes donc ils utilisent ces préjugés sexistes. Cela ne constitue ni une critique ni une dénonciation, ils partagent tout simplement le sexisme issu de la culture dominante. Cet humour « clin d'oeil » est particulièrement désobligeant puisqu'il permet aussi à ses lecteurs de se déculpabiliser du soupçon de misogynie. En les amenant à penser « j'ai compris la blague, je ne suis donc pas sexiste », il y a un véritable aveuglement suivi d'un désintérêt face aux réalités du sexisme. Il permet aussi à ses auteurs de se déculpabiliser et d'utiliser des représentations sexistes à répétition. Ce ne sera pas dénoncé ni même soupçonné, puisqu'il sera protégé par l'aura du « cynisme ».

On est dans une énième représentation de l'artiste et de la muse, l'éternel féminin victime de l'homme et de sa folie, et ce dans un col-

lectif bande dessinée nommé tous publics, plus encore, « le meilleur de la créativité 2016 » selon l'éditeur... Il y a dans cette courte bande dessinée une assimilation directe entre humanité et homme. Cette revue lancée par Casterman sous le terriblement prétentieux sous-titre de « Juste Humain », présente évidemment une quasi exclusivité de bonhommes « grands noms de la bande dessinée » et d'histoires de bonhommes. Peut être, selon eux, est-ce destiné à un vrai lectorat, c'est à dire un lectorat de bonhommes ? Elargir le terme d'humanité, ne serait ce pas déjà ouvrir des portes à des auteurs dont le parcours change un peu de l'ordinaire, plutôt que nous resservir les mêmes imaginaires chaque année ?

C'est une histoire de prise de conscience avant tout, mais il m'aura fallu creuser loin dans mes recherches pour pouvoir approcher certains titres et certaines héroïnes, devenus presque inaccessibles tant ils ne sont pas mis en valeur. J'ai certainement dû oublier de bons titres et de bons personnages, et j'en suis désolée. Aujourd'hui la bande dessinée féminine est en expansion et cela est facilité par internet, ce qui rend les recherches à la fois très fructueuses, mais parfois l'on s'y s'égare et l'affaire semble interminable. Le féminisme actuel de façon général se diffuse sur internet et en particulier les blogs et les réseaux sociaux, comme en témoignent les réactions sur Twitter à la suite du Festival d'Angoulême 2016.

Je noterai à ce sujet que les sites en anglais m'auront souvent été bien plus utiles et bien plus renseignés que ceux en France, notamment sur le sujet du féminisme. Contrairement à ce que l'on pourrait penser, les Etats-Unis sont plus progressistes que la France dans le domaine des études de genre et sur la réflexion autour de la condition féminine. La France, qui s'enorgueillit d'être le pays des Lumières, a un retard conséquent en terme d'études sociologiques sur le genre, et sacralise souvent des artistes et des intellectuels particulièrement misogynes. On ressent le poids des traditions de la bande dessinée et des stéréotypes de genre en France. Le Japon quand à lui propose de moins en moins de bonnes héroïnes de shôjo, les auteurs se dirigeant de plus en plus vers le yaoi et la pression des éditeurs vis à vis de la norme des genres fait actuellement office de censure assez conséquente. On ne voit plus beaucoup d'images de femmes travesties par exemple, et la séparation des genres se fait sentir autant dans la société en général que dans les mangas. Dans mes recherches sur la bande dessinée féminine, j'ai pu observer que la bonne bande dessinée -celle qui développe autant de bons personnages féminins que de bons personnages masculins- se

développe pendant les périodes de prospérité sociale et économique, tel qu'au début des années 20 ou pendant les années 60-70. Au début du XXème siècle, les dessinatrices américaines qui s'expriment sont libres et fières d'être femmes, elles présentent des personnages féminins dignes et intelligentes. Elles ont été le modèle des européennes et des japonaises. Aujourd'hui on voit apparaître surtout de bons personnages féminins par le biais des autobiographies et des BD d'auteurs. Chantal Montellier reproche aux BD féminines d'aujourd'hui d'être un peu trop détachées de la réalité politique et de rester dans la sphère autocentrée, domestique ou familiale. Les titres disparaissent vite des librairies et l'imaginaire collectif reste marqué par la création masculine de façon globale.

Il y a toujours des tabous et des domaines ont été abordés mais restent peu explorés ou condamnés et chargés de préjugés dans la création : Les petites filles et la sexualité, les préoccupations des grand-mères, les moches, les grosses, les difformes, les malades, les psychopathes, les dépressives ou border line, l'amitié entre femmes, les questions existentielles, la liberté, les carrières, la transcendance, être sujet...etc

Simone de Beauvoir expliquait que l'Histoire des femmes est a été faite par des hommes et que les femmes n'ont pas cherché à jouer un rôle dans l'histoire, en tant que sexe. Quand les femmes sont intervenues dans le cours du monde, c'est en accord avec les hommes, dans des perspectives masculines. Il pourrait en être de même avec la bande dessinée. Simone de Beauvoir explique que c'est en niant le mythe de l'éternel féminin que l'on pourra aider les femmes à s'assumer. Elle précise : « Reconnaître dans la femme un être humain, ce n'est pas appauvrir l'expérience de l'homme. (...) Ce qui est certain, c'est qu'aujourd'hui il est très difficile aux femmes d'assumer à la fois leur condition d'individu autonome et leur destin féminin. (les femmes) auront besoin d'un effort moral pour choisir le chemin de l'indépendance.» Le Deuxième Sexe.

Alors que font les femmes dans la bande dessinée ?



**SONDAGE**  
**sur vos héros et héroïnes**

J'ai envoyé un questionnaire sur Internet pour en savoir plus sur les héroïnes et les héros de bandes dessinées que les gens appréciaient. J'ai reçu 45 réponses :

32 participants ont moins de 25 ans, 8 ont entre 25 et 45 ans et 5 ont plus de 45 ans. Les trois quarts des participants sont issus de milieux artistiques ou étudiants en Art. Plus de 120 héros pour seulement une vingtaine d'héroïnes au fil du questionnaire.

Dans les bandes dessinées lue en primaire, on m'a proposé plus de 60 héros pour seulement 7 héroïnes : Nana de *Tom-Tom et Nana*, Natacha l'hôtesse de l'air, Bobette, Marion Duval, Melusine, Yoko Tsuno, Sakura Card Captor et Mafalda. Le héros le plus populaire est Tintin.

On observe globalement une forte présence des mangas dans les lectures collégiennes. On m'a proposé 58 héros et 18 héroïnes dont : les Witch, l'héroïne de *Sky Doll* de Barbucci et Canepa, les héroïnes de Ai Yazawa et Nävis de *Sillage*. Cinq personnes déclarent avoir eu honte de lire des mangas, ce qui illustre bien le fait qu'en France, en particulier dans les métiers ou études artistiques supérieures, le manga est un genre méprisé. Il n'y a pas de héros qui se détache mais un auteur : Joann Sfar.

Au lycée, les héros et héroïnes s'effacent pour laisser place à un nom d'auteur et de son oeuvre : Larcent, Blain, Sfar, Brétécher... 14 héroïnes m'ont été proposées pour 49 héros.

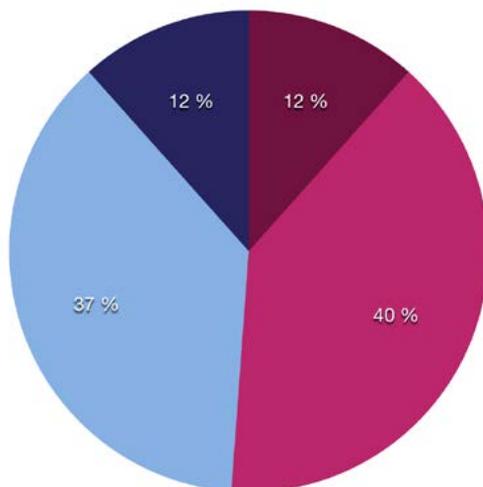
Dans les lectures actuelles (dont la majorité est donc proposée par des étudiants en Art), j'ai reçu 10 héroïnes pour 60 héros, et beaucoup de bandes dessinées indépendantes sans personnages principaux ou sans marqueur de genre spécifiques. Les noms proposés sont en majorité des noms d'auteurs, dont 20 hommes et 6 femmes : Claire Brétécher, Nine Antico, Catel, Pénélope Bagieu, Julie Doucet et Claire Braud.

J'avais inclut un test de Bechdel\* dans le questionnaire. Selon ce test, deux tiers des participants ont déclaré qu'il y a plus d'une fille dans les personnages principaux de leurs bandes dessinées favorites. Seulement 44% d'entre elles sont en interaction entre elles, et sur ce pourcentage, 78% communiquent uniquement au sujet ou par le biais d'un personnage masculin.

On observe également que les lectrices peuvent s'identifier plus souvent aux héros tandis que les lecteurs ne s'identifient pas du tout aux

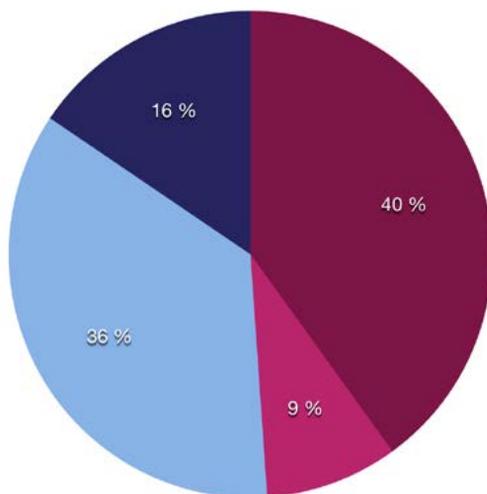
\* voir page 185

T'identifies-tu à un personnage masculin?



● Garçons: non ● Garçons: oui ● Filles: oui ● Filles: non

T'identifies-tu à un personnage féminin?



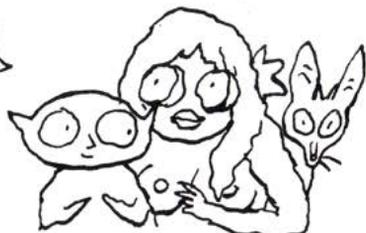
● Garçons: non ● Garçons: oui ● Filles: oui ● Filles: non

# QUI EST VOTRE PERSONNAGE PRÉFÉRÉ EN PRIMAIRE ?



## AU COLLÈGE ?

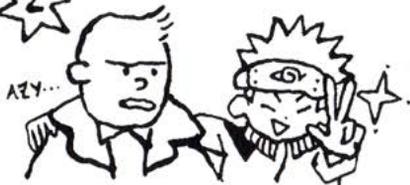
1



LES PERSONNAGES DE  
JOANN SFAR

2

T'ES QUI TOI ?  
UN CHINOIS ?



TINTIN ET NARUTO  
EX AEUO

## AU LYCÉE ?

★  
J'EN FAIS  
QUE PASSER ...

CORTO  
MALTESE



LAPINOT

GTO



LES PERSONNAGES  
DE DANTON

W.T.F. ?  
LE BISTOU  
TINTIN ??

## AUJOURD'HUI ?



LES PERSONNAGES DE  
TAIYO MATSUMOTO

COUCOU  
JE REPRÉSENTE  
L'INDÉPENDANCE.



PERSONNAGES DE  
BDS INDES.

QUI EST VOTRE HÉROS  
PRÉFÉRÉ ?



ATTENTION  
LES YEUX ...

CORTO MALTESE

POURQUOI ?

"IL EST FORT"

"IL EST BEAU"

"IL EST INTELLIGENT"

"IL EST TROP SEXY"

"IL EST COOL"

\* SOURIRE \*

QUI EST VOTRE  
HÉROÏNE PRÉFÉRÉE ?

NATACHA L'HÔTESSE DE  
L'AIR

POURQUOI ?

"SA FÉMINITÉ"

"SON PHYSIQUE"



# LE PERSONNAGE MASCULIN LE PLUS DÉTESTÉ

J'AI COMME  
UN SENTIMENT  
DE DÉJÀ VU.



TINTIN  
&  
SASUKE  
DE NARUTO



# LE PERSONNAGE FÉMININ LE PLUS DÉTESTÉ

"LES FILLES NULLES DANS LES B·D·S ET LES MANGAS"



Sur 10 les personnes qui ont déclaré ne pas pouvoir s'identifier à un garçon, 2 garçons et 3 filles ont répondu non car "ce ne sont que des bandes dessinées" et 2 filles ont précisé qu'elles ne pouvaient pas s'identifier à un personnage masculin.

Sur les personnes qui ont déclaré ne pas pouvoir s'identifier à une fille, 10 garçons ont répondu "non car je suis un garçon" et 2 ont répondu "non car ce sont des filles!" et 2 autres ont répondu "non car je ne connais aucun bon personnage féminin". 7 filles ont déclaré ne pas pouvoir s'identifier à un personnages féminin non plus, dont 3 ne connaissent pas de bons personnages, 3 qui pensent que "c'est seulement de la bande dessinée" et une lectrice qui ne s'identifie toujours qu'aux personnages masculins.

Les personnages masculins les plus dépréciés sont Tintin, Largo Winch, Michel Vaillant et Sasuke de *Naruto*. Les personnages féminins les plus dépréciés n'ont pas de noms particuliers, à part Natacha l'hôtesse de l'air ou les Blondes, ce sont "les filles chiantes ou inintéressantes" (sans noms) qui m'ont été proposées, ainsi que des noms d'autrices comme Margaux Motin, Pénélope Bagieu, "les filles qui font du *girly*", "les filles qui font des blogs", ou "les filles qui copient Pénélope Bagieu".

Le seul personnage "idéal humain" qui se détache des réponses est Corto Maltese.



## **BANDE A PART**

La situation des femmes en bande dessinée



Nous avons pu voir qu'il y avait un large choix d'héroïnes dans la bande dessinée, et que le récent phénomène de la bande dessinée d'auteur donne ses chances aux nouvelles représentations. J'ai remarqué que la majorité de mes auteurs de bandes dessinées favoris étaient des hommes.

Cette année, au festival d'Angoulême, alors que l'on reprochait au FIBD\* l'absence de femmes dans les nominations pour le prestigieux prix, le président aurait répondu avec fatalité qu'il en était ainsi, que l'Histoire de la bande dessinée avait été faite par des hommes. De nombreuses réactions se sont faites entendre à ce sujet, sur les réseaux sociaux comme Twitter avec les *#WomenDoBD* *#Angoulême* ou encore *#WomenInComics*. Des centaines de personnes ont pu transmettre leur propre sélection d'autrices favorites ou d'héroïnes marquantes de l'Histoire de la bande dessinée. On en trouve de tous les genres et de toutes les nationalités. On remarque que beaucoup de femmes japonaises écrivent des chefs d'œuvres, dans le registre du manga pour fille et du manga pour garçon. Alors comment se fait-il qu'en France, on ne cite toujours que Claire Brétécher, Florence Cestac ou Marjane Satrapi ?

\* direction du Festival International de la Bande Dessinée d'Angoulême

Qui sont les autrices et quelles sont leurs situations ?

Après avoir traîné dans quelques festivals de bandes dessinées lorsque j'étais au lycée, une question m'est venue naturellement, peut être un peu idiote : est ce qu'il ne vaut mieux pas que je prenne un pseudonyme masculin ? Dans ce monde où le neutre est masculin, cela ferait écho à George Sand, mais aussi à certaines autrices comme Tarpe Mills, Tanxxx ou Ross Campbell... Même si je n'exclue toujours pas l'idée, je me rends compte aujourd'hui à quel point cette interrogation par rapport à mon nom et à mon sexe, suscitée par mon observation d'un monde qui ne valorise pas le travail de femmes qui ressemble au mien, dans un monde qui valorise les hommes, est tout simplement inacceptable. June Tarpe Mills, qui inventait l'héroïne *Miss Fury*, la super héroïne qui roustait les vilains nazis en 1941, ne signait pas de son prénom car « *cela aurait été une déception terrible pour les enfants de réaliser que l'auteur de personnages si virils et puissants était une fille* », même si son personnage était une fille...

Mon but n'est pas de défendre le travail de toutes les femmes. Il y a évidemment toutes sortes d'artistes, cependant, on remarque que les autrices qui sont particulièrement bonnes dans leur métier, en France en tout cas, ne sont pas forcément appréciées, lues et promues de la même façon que les hommes, en tout cas pas à leur valeur.

J'écrirai « *autrice* », le terme originel défini par l'Académie française, (sur le modèle de « *actrice* ») et récemment supprimé de notre langue, pour désigner la profession de celles qui travaillent la bande dessinée. Il est également possible d'écrire « *auteure* », mais c'est un terme inventé par les québécois qui ont décidé de ne pas nous attendre en matière de parité (et ils ont de bonnes raisons).

## La situation des femmes dans la bande dessinée en France

Nous avons pu voir qu'il y avait des femmes autrices de bande dessinée au niveau international, dans chaque genre, que ce soit dans le manga, le comics, la bande dessinée franco-belge, la BD d'auteur, la BD underground ou encore le fanzinat.

S'il est vrai qu'en France, le métier a toujours été globalement masculin, on peut lire dans le rapport *Ratier ABCD 2015* que les femmes représentent aujourd'hui 12,4% de la totalité des auteurs, mais les **Etats Généraux de la Bande Dessinée**, qui ont réalisé l'an dernier la plus grande étude sur les auteurs à ce jour, rapportent qu'il s'agirait en réalité de **27% d'autrices dans le milieu**. La différence entre ces résultats tient aux critères utilisés par l'ABCD : avoir au moins 3 albums disponibles au catalogue d'éditeurs bien diffusés et un contrat en cours ou un emploi régulier dans la presse ou l'illustration. Ce critère peut devenir discriminatoire dans le cas où on ne laisse pas forcément de chances aux autrices de publier leurs albums. Et on n'observe pas vraiment d'augmentation exponentielle du nombre d'autrices depuis trois ans selon ce rapport : le nombre d'autrices stagne, voire baisse. Il ne faut pas directement en conclure qu'il y a moins de femmes qui se tournent vers la bande dessinée. Au contraire il y a une majorité de femmes dans les études artistiques et il serait logique et probable que de plus en plus d'entre elles se dirigent vers la bande dessinée. On peut donc penser qu'il n'y a pas d'amélioration de la représentation des femmes et des contrats avec les éditeurs pour ces femmes dans le milieu de la bande dessinée. Lucie Servin, doctorante en histoire contemporaine et journaliste de bande dessinée explique que "*L'explosion éditoriale de la BD ne s'est pas traduite par une reconnaissance plus grande laissée aux femmes*".

Les autrices françaises se mobilisent pour faire entendre leur voix et leurs témoignages à propos des injustices liées au milieu, et plus d'une centaine d'entre elles ont signé une charte pour dénoncer le sexisme dans la bande dessinée, au travers d'un collectif, le **CCBDCS : collectif des créatrices de bandes dessinées contre le sexisme**. Elles adressent un cahier de doléances aux Etats Généraux de la Bd. Dans ce cahier de doléances, les signataires expliquent comment le milieu de la bande dessinée française s'est organisé en réseaux favorisant la création masculine et valorisant et primant les projets des hommes plutôt que ceux des femmes.

## Situation des auteurs et autrices de bande dessinée en France

Voici quelques données qui nous permettront de nous faire une idée de la situation des autrices et des auteurs de bande dessinée en France. Ces chiffres nous sont donnés par les Etats Généraux de la Bande Dessinée, qui ont rassemblé en septembre 2015 plus de 1450 réponses, ce qui constitue la plus grande base de données sur les auteurs à ce jour. L'enquête démarche les auteurs dans la profession mais, à la différence du compte-rendu de Gilles Ratier *ABCD*, ne se cantonne pas aux auteurs ayant publié un minimum de trois albums.

27% des réponses sont féminines (la voix est déjà plus élevée que dans le rapport Ratier). C'est un milieu jeune puisque 56% des auteurs ont moins de 40 ans. 79% d'entre eux ont fait des études supérieures d'environ 3 ou 4 ans, dont seulement 30% dans des domaines non artistiques. 26% des auteurs se rangent dans la catégorie « grand public », 16% dans la catégorie « alternative ou indépendante », 26% dans les deux catégories et 31% ne souhaitent pas être catégorisés.

La moitié des auteurs publie entre 1 et 10 albums format papier et les trois quarts d'entre eux ne publient pas d'albums numériques. 77% des auteurs collaborent avec au moins un des quatre grands groupes : Delcourt, Media Participations, Madrigall ou Glénat. Les trois éditeurs les plus réguliers sont Delcourt (16%), Glénat (15%), Casterman (9,4%).

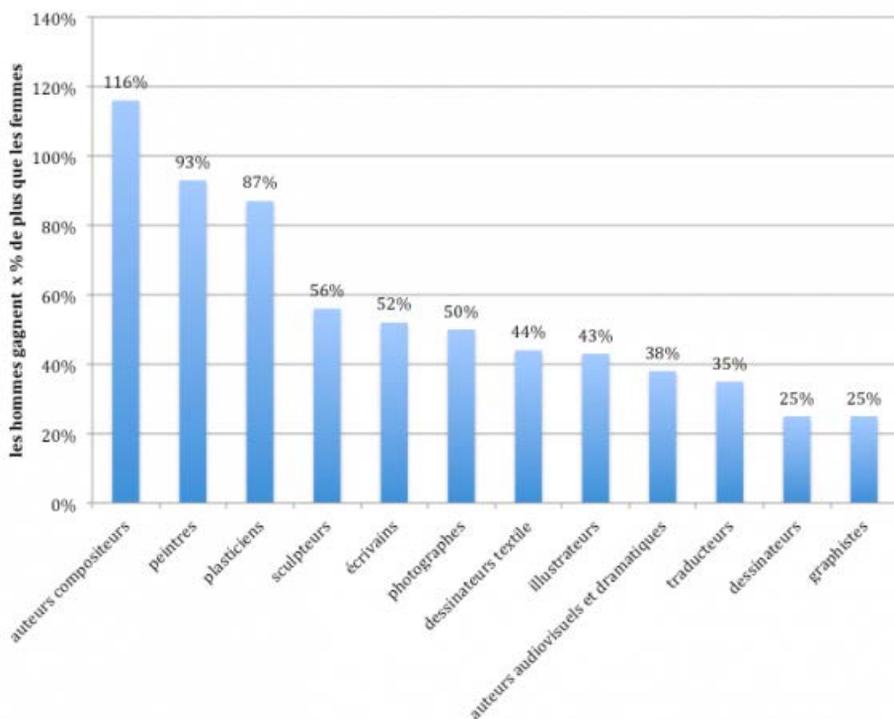
On note que les sites spécialisés et notamment en bande dessinée font plus la promotion d'hommes que de femmes, le marketing également. Venons-en aux revenus personnels avant imposition sur l'ensemble des professionnels : 36% des auteurs sont sous le seuil de pauvreté et 53% sous le SMIC annuel brut.

On compte alors 32% d'hommes sous le seuil de pauvreté et 48% sous le SMIC annuel brut. Les hommes sont alors payés en moyenne 75% de plus que les femmes, dans la médiane 50% de plus. Ce sont des chiffres poussés vers le haut par les auteurs particulièrement bien payés.

Quand on observe les revenus des femmes, **50% des autrices sont sous le seuil de pauvreté** et 67% sous le SMIC annuel brut. Dans l'étude des meilleures conditions contractuelles, on observe qu'en moyenne les hommes perçoivent toujours des avances sur droit plus élevées : un homme percevra en moyenne 12 022€ quand une femme en percevra 8 960 €, ce qui représente une **inégalité de 25%**... Dans la médiane, l'inégalité est même de 30% puisqu'un homme se verra proposer 10 000€ d'avances sur droits quand une femme n'en touchera que 7000€.

La donnée minimale sur ces avances est drôle puisqu'elle indique que même lorsqu'un auteur est payé au plus bas 16€, une autrice sera payée 15€...

Dans l'Art et la culture en général, l'INSEE révèle de terribles inégalités sur les revenus :



*Inégalités des revenus moyens entre les hommes et les femmes dans les domaines artistiques*  
Rapport de l'Observatoire de l'Égalité entre les Femmes et les Hommes, INSEE, 2015

Les dessinatrices soulèvent un véritable problème de société : des inégalités qui s'étalent sur tous les secteurs artistiques. On peut noter que les inégalités les plus terribles entre les revenus hommes/femmes sont dans le domaine de la composition musicale et de la peinture...

## Le cloisonnement entre bande dessinée et illustration

Lorsque l'on demande aux organisateurs du festival d'Angoulême pourquoi aucune femme n'a été proposée dans la liste des nominés au Grand Prix de 2016, ils annoncent dans un communiqué « *Le festival d'Angoulême aime les femmes... mais ne peut pas refaire l'histoire de la bande dessinée* ». Comme le Grand Prix est censé récompenser une carrière, et par volonté de ne pas instaurer de quotas, le festival a donc justifié par l'Histoire cette non représentation des femmes. Cette réponse témoigne de plusieurs erreurs d'appréciation : la première est de ne considérer la bande dessinée qu'à travers l'Histoire de la BD franco-belge, ce qui est assez ironique, pour un festival qui tend à s'internationaliser. Nous avons bien vu qu'il a existé beaucoup de dessinatrices américaines ou de femmes mangakas importantes dans l'Histoire de la bande dessinée, seulement à travers l'Histoire des héroïnes de bande dessinée. Au niveau européen, le talent de Tove Jansson est par exemple, devenu un symbole de la bande dessinée finlandaise.

La deuxième erreur est tout simplement de la mauvaise foi : même si les femmes sont moins reconnues dans la bande dessinée, il y en a au moins depuis les années 1980 : Claire Wendling, Chantal Montellier, Julie Doucet, Marjane Satrapi, Posy Simmonds, Annie Goetzinger, Jeanne Puchol, Olivia Clavel...

La troisième erreur est de penser que l'Histoire s'est écrite toute seule ou jaillit d'une terrible Vérité gravée dans le marbre. Nous vivons dans un système dominé par les hommes, et comme le rappelle Simone de Beauvoir dans *Le Deuxième Sexe*, « *Toute l'histoire des femmes a été faite par des hommes*. ». Les femmes n'ont pas décidé massivement de ne pas être autrices de bandes dessinées, de la même façon que la bande dessinée n'est pas un médium naturellement masculin. Encore une fois, le festival répète un schéma observé depuis des millénaires. « *C'est leur insignifiance historique qui les vouées à l'infériorité* » souligne de Beauvoir. Le rôle du festival d'Angoulême dans l'Histoire de la bande dessinée serait plus important s'il participait à l'évolution des mentalités du milieu plutôt qu'à son enracinement.

Les femmes qui travaillent dans le milieu de la bande dessinée franco-belge des années *Tintin* étaient majoritairement coloristes (ce qui est souvent considéré comme de l'assistantat) ou illustratrices. Les premiers périodiques destinés à la jeunesse ont instauré le cloisonnement entre filles (*La semaine de Suzette, Fillette, Lisette...*) et garçons. Les magazines pour filles, comprenant plus de pages avec des textes illus-

trés, expliqueraient cette tradition des femmes dans l'illustration, et des hommes dans la bande dessinée. Mais là encore le bât blesse, puisque dans l'illustration aussi, la majorité des prix revient aux hommes.

Au moment de la séparation entre bande dessinée pour adultes et bande dessinée pour enfants, la plupart des femmes se sont tournées vers le monde de l'illustration pour enfant ou pour petites filles. Celles qui, dans les années 1980, ont voulu se tourner vers la bande dessinée pour adulte qui se faisait alors particulièrement transgressive, ont été incitées à retourner vers le domaine de l'enfance, attribué à tort aux seules femmes. Nicole Claveloux en est l'exemple. Après l'échec de la revue féminine destinée aux adultes *Ah! Nana*, l'autrice publie des albums jeunesse.

La non-représentation des femmes dans le domaine de la culture et de l'Art dans le monde avait déjà été dénoncée par les **Guerilla Girls** dans les années 80, mais aujourd'hui encore les sites internet, les musées, les festivals de bandes dessinées, les boutiques, les grands magasins et la presse mettent systématiquement en avant la création masculine. Cela ne semble pas du tout concorder avec la réalité du nombre de femmes dans le milieu de l'art, de l'écriture, du cinéma, de la musique etc.

## Le lectorat est-il vraiment uniquement masculin ?

Nous avons remarqué, à travers l'histoire des héroïnes, que le *male gaze* pourrait être un facteur d'exclusion au même titre que le *marketing genré*. Le préjugé selon lequel la bande dessinée est un loisir de garçon naît, dans la BD franco-belge en particulier, de la séparation des genres et notamment des genres au sein de la profession. Selon une enquête menée par le DEPS\*, les lecteurs sont encore majoritairement des hommes : 38% de lecteurs, contre **21% de femmes lectrices de BD**. 14% des hommes déclarent n'avoir jamais lu de bande dessinée, contre 32% des femmes en France. On observe notamment que les femmes abandonnent la lecture de bande dessinée passée la majorité.

Et pourtant, il fut un temps où les femmes étaient plus nombreuses à lire des comics que les hommes. Aux Etats-Unis au début des années 40, pendant le *Golden Age* des comics les femmes plébiscitent notamment les personnages d'Archie Comics tels que *Nellie the Nurse*, *Tessie the Typist*, et *Millie the Model*, séries qui présentent souvent des femmes actives qui parviennent à conjuguer leur vie sentimentale et leur carrière.

Le site *Graphic Policy*\*\* , fondé en 2008, publie chaque mois des statistiques sur les comics : en septembre 2015, pour la première fois, les lectrices étaient plus nombreuses que les lecteurs. Et elles ne faisaient aucune distinction entre auteurs masculins ou féminins. Les statistiques s'évaluent par exemple, au nombre de fans sur Facebook. Certaines éditions ont dû prendre conscience que leur public était en train de changer : Icon Comics (Marvel), Dark Horse, Dynamite Entertainment mais aussi Kodansha, Tokyo Pop et Yen Press dans le domaine du manga...

Comment se perpétue l'idée que la bande dessinée est un Art réservé aux hommes, fait et qui doit être fait par des hommes ?

\* Département des études de la prospective et des statistiques

\*\* [graphicpolicy.com](http://graphicpolicy.com)

## Plafond de verre

« *Viens petite fille, dans mon Comic Strip...* » ou pas ! Les autrices signataires du CCBDCS précisent que la génération des auteurs nés dans les années 1980-1990, qui émergent, arrive sur le marché de la bande dessinée, mais que les autrices se heurtent à un inévitable plafond de verre.

Le **plafond de verre** est défini par le Bureau International du Travail comme « *les barrières invisibles (...) artificielles créées de préjugés comportementaux et organisationnels qui empêchent les femmes d'accéder à de hautes responsabilités* »

En effet la plupart d'entre elles, comme la plupart des auteurs de bande dessinée, sont issues d'études supérieures en école d'art pouvant s'étaler sur un à six ans selon les différents cas, la plupart effectuant 3 ans d'études qui peuvent comprendre Mise à Niveau en Arts Appliqués et Diplômes de Métiers d'Arts ou BTS ou encore diplômes d'écoles spécialisées en bande dessinée comme l'école Pivaut à Nantes par exemple. On compte plus de femmes dans ces études artistiques que d'hommes. Qu'est ce qui fait qu'une femme dans le milieu de la bande dessinée aura une situation plus difficile et moins avantagee que celle d'un de ses collègues masculins ? Cela peut être le manque de soutien des proches, la rémunération minime, le manque d'encouragements des éditeurs, le manque de relais de ses confrères... En réalité il n'y a pas de véritable étude sur la situation des autrices, précise le CCBDCS.

Cependant une étude du Sénat de 2013 observe que dans les métiers de la culture, les effectifs sont en général peu féminisés, et on peut observer ce plafond de verre. Il y a pourtant plus de femmes dans le monde de l'édition, mais leur rôle est rarement lié à la création, on les trouvera dans les ressources humaines, directrices techniques, dans la comptabilité, le conseil éditorial, dans les relations presse et contact media ou encore comme directrices adjointes.

On compte seulement 7,5% de femmes fondatrices des éditions de bande dessinée française. Seulement 21% aux postes de directrice générale, 24% comme directrices de collection ou encore seulement 33% directrice artistique dans ces maisons d'éditions. (Résultats issus d'une enquête réalisée par Alexandra Mottier et Célia Laplace dans le cadre du Master de sociologie EGALITES de Lyon, 2015, à partir de l'ensemble des sites internet d'éditeurs-trices de bande dessinée française actuellement disponibles et à jour.)

« *Cela commence aussi par les écoles supérieures d'art, où la majorité des enseignants sont des hommes. Les métiers artistiques, les carrières dans la culture, sont le fait de réseaux. Et ceux-ci sont principalement masculins. Alors on y tolère une, voire deux femmes... Mais pas vraiment plus.* » écrit le CCBDS.

Audrey Alwett explique en bande dessinée sur son blog *page-seauton.com* les mécanismes du plafond de verre. Elle illustre le témoignage d'une créatrice de bande dessinée (ci-contre). Elle écrit « *on ne demande pas de refaire l'histoire de la BD, mais de reconnaître qu'elle est réécrite en niant l'existence des femmes.* » L'auteur précise qu'elle a dû fermer les commentaires liés à ses posts sur internet tant les réactions étaient violentes et gonflées de haine. Il y a en effet un déferlement de rage et de propos haineux sur internet, soutenus par l'anonymat et la distance. Si les propos racistes sont souvent condamnés, il en va rarement de même pour les propos sexistes, et j'ai plusieurs fois dû fermer mon ordinateur lors de mes recherches sur le féminisme, tant les commentaires étaient choquants, d'une violence qui semble imprévisible. Les réactions face à la dénonciation des discriminations ou du harcèlement de rue, face à l'analyse des ressorts sexistes du jeu vidéo ou de la bande dessinée, et même juste par rapport à la simple orthographe du mot auteure/autrice vont jusqu'à la menace de mort voire de viol parfois. Il y a un paradoxe entre cette violence et le fait que certains répètent « *ce n'est que de la bande dessinée, ce n'est pas sérieux* » qui me convainc que mon mémoire n'aborde pas du tout un sujet futile, mais qu'il touche de près au problème le plus effrayant et contradictoire de notre société.

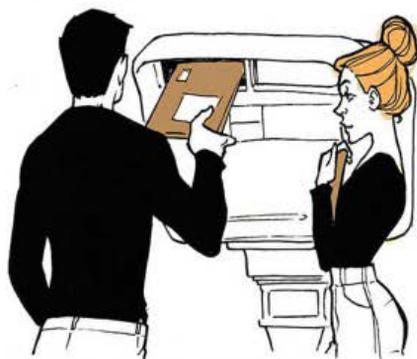
Alwett - Dimat

# Plafond de Verre mode d'emploi

VOICI LÉON ET SARA.  
TOUS DEUX VEULENT FAIRE  
DE LA BD. ILS DÉBUTENT,  
MAIS NE SONT PAS MAUVAIS.

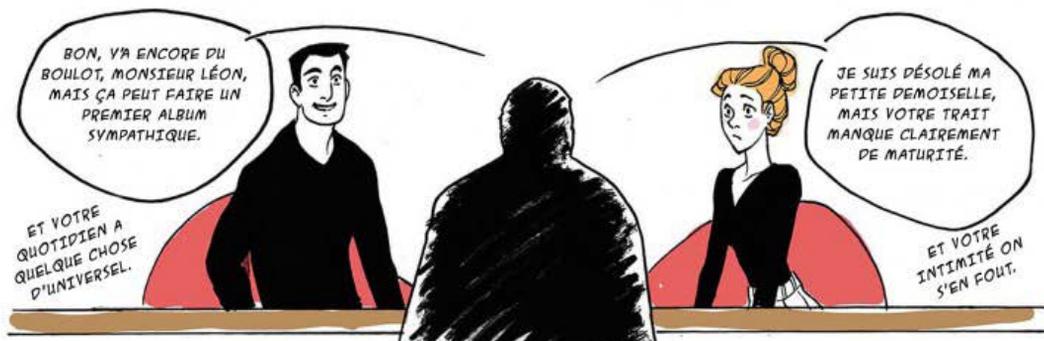


LÉON ET SARA ONT MONTÉ CHACUN  
LEUR PROJET. AUJOURD'HUI,  
ILS L'ENVOIENT À UN ÉDITEUR.



LÉON A DE LA CHANCE,  
L'ÉDITEUR EST SÉDUIT.

HÉLAS, SARA IGNORE QU'À PROJET  
IDENTIQUE, UNE FEMME A  
SANS DOUTE MOINS DE CHANCE  
QU'UN HOMME D'ÊTRE PUBLIÉE."



C'EST VRAI QU'ON EST BIEN PLUS INVITÉ  
PAR LES MEDIA QUAND ON EST UN HOMME.  
DU COUP, LÉON FAIT PLEIN DE RADIOS ET  
D'INTERVIEWS, ON PARLE BEAUCOUP DE LUI.

AUJOURD'HUI NOUS  
RECEVONS MONSIEUR  
LÉON QUI NOUS  
PRÉSENTE...



QUANT À SARA...



ET PETIT À PETIT, LA MISE  
EN PLACE FAIT LA DIFFÉRENCE...

PARFOIS, CES DISTINCTIONS  
S'ÉTENDENT JUSQU'AU LECTEUR.



LÉON TRAVAILLE DUR SUR SON PREMIER ALBUM. IL FAIT PLEIN DE PROGRÈS.

SARA AUSSI TRAVAILLE COMME UNE FOLLE. ET À FORCE DE S'AMÉLIORER... ELLE SIGNE UN CONTRAT !



LES ANNÉES PASSANT, LÉON ET SARA ONT DÉJÀ PLUSIEURS ALBUMS DERRIÈRE EUX. ET LEURS VENTES SONT À PEU PRÈS SIMILAIRES, MAIS POUR LES AVANCES...



ALORS ÉVIDEMMENT, QUAND EN PLUS, ON ENTEND ÇA :



NAN MAIS TOUTE FAÇON, SI YA PAS DE FEMMES DANS LA SÉLECTION, C'EST PARCE QU'ELLES MÉRITENT PAS D'Y ÊTRE ET PIS C'EST TOUT ! ON VA QUAND MÊME PAS RÉÉCRIRE L'HISTOIRE DE LA BD !

AVEC LES ALBUMS DE TOUTES CELLES QUI MARBRÉ TOUT SONT ARRIVÉES AU SOMMET, ON A JUSTE ENVUE DE FAIRE ÇA :



OH, PARDON. JE NE VOUS AVAIS PAS VU, MOI NON PLUS.

VLAARTCH

Dimat

## Femmes Interdites de Bande Dessinée : La polémique d'Angoulême

Voici un résumé des faits de la polémique du 43ème Festival d'Angoulême. Le sexisme à l'origine de la polémique du Festival International de la Bande Dessinée d'Angoulême est dénoncé par un collectif de dessinatrices sous le nom de Femmes Interdites de Bande Dessinée, dont le sigle se réfère ironiquement au FIBD. A l'initiative de Julie Maroh, le collectif prend le nom de Collectif des Créatrices de Bande Dessinée contre le Sexisme et rassemble plus de 190 signataires en septembre 2015, exclusivement des femmes de la profession.

Pour le collectif, l'absence des femmes dans la liste de nominations pour le Grand Prix est une discrimination évidente. Le collectif appelle au boycott du Grand Prix, ce à quoi Franck Bondoux, le délégué général du festival répond à une interview sur le site de *Télérama* le fameux « *Le Festival aime les femmes, mais on ne peut pas refaire l'histoire de la bande dessinée* ». Sans plus attendre, Paris Match publie par la suite un article intitulé « *La polémique absurde du sexisme du festival d'Angoulême* » dans lequel on peut lire que, après les plaintes des réalisatrices non représentées et non valorisées au festival de Cannes, c'est au tour des emmerdeuses de la bande dessinée de se faire entendre. Le collectif des emmerdeuses rappelle que depuis 43 ans, seule Florence Cestac a reçu le Grand Prix du festival, alors même que Claire Brétécher, qui est considérée comme un grand nom de la bande dessinée d'humour en France, ne l'a jamais reçu, mais a seulement reçu le prix du « 10ème anniversaire » (qu'est ce que ça signifie au juste, c'est un cadeau ?) en 1983.

« *Si l'on remonte le temps, et qu'on feuillette des revues mythiques comme Tintin ou Pilote, on se rend bien compte qu'il y avait très peu d'auteurs dans ces pages* » insiste Franck Bondoux, en oubliant que Brétécher fait partie de ces pionniers, et que Riad Sattouf, au contraire, est un nouveau venu dans la bande dessinée.

Ce dernier, n'étant pas idiot, poste un message sur facebook : « *Je préfère donc céder ma place à, par exemple, Rumiko Takahashi, Julie Doucet, Anouk Ricard, Marjane Satrapi, Catherine Meurisse (je ne vais pas faire la liste de tous les gens que j'aime bien).* »

L'auteur, qui jouit d'une grande popularité en particulier chez le jeune lectorat, est acclamé et félicité pour son courage. Le message est partagé et la polémique éclate. Angoulême est sexiste ! D'autres auteurs de la liste des nominés se retirent, comme Daniel Clowes, Charles Burns, Milo Manara ou encore Joann Sfar.

wLa moitié des hommes nominés se désistent.

Les internautes twittent avec le mot clé #WomenDoBD pour témoigner de leur affection et admiration pour des centaines d'autrices. Le FIBD se justifie à nouveau en rappelant que l'année précédente, Marjane Satrapi et Posy Simmonds n'avaient reçu que peu de voix, comme pour prévenir les futures sélectionnées de ce qui les attend. Et ils décident alors d'introduire six noms dont Julie Doucet, Linda Barry et Satrapi, avant de ne plus proposer de liste du tout, s'en remettant au libre choix des auteurs pour couronner qui ils veulent, démocratisant totalement le Grand Prix.

Après d'autres péripéties douteuses comme le scandale des faux fauves dont le Festival aura du mal à faire oublier le souvenir éprouvé par les artistes et éditeurs humiliés en public par la distribution de faux trophées, le Grand Prix est finalement décerné à Hermann, face à Alan Moore et Claire Wendling. Un résultat peu étonnant puisqu'il s'agit de toute façon d'un milieu majoritairement masculin, et mal à l'aise avec l'idée d'une possible discrimination positive.



dessin de Laurel, 2016

## Un problème de récupération

En contrepartie, huit auteurs ont été distingués par la ministre de la Culture, Fleur Pellerin, dans le but de les promouvoir dans l'ordre des Arts et des Lettres : Christophe Blain, Mathieu Sapin, Riad Sattouf, Julie Maroh, Marguerite Abouet, Tanxxx, Aurélie Neyret et Chloé Cruchaudet. Cette majorité bien choisie de femmes est dans ce cas là, dénoncé comme une tentative de récupération politico-médiatique, et seuls Marguerite Abouet et Riad Sattouf acceptent la médaille d'honneur avec joie. La distinction est pour eux très importante car ils souhaitent avant tout faire porter leur voix, notamment au sujet de la réforme du RAAP (Régime de retraite complémentaire des artistes et auteurs professionnels).

Voici la déclaration de Fleur Pellerin au sujet de ses élus : « *Ce sont des symboles du talent français qui incarnent une bande dessinée engagée, en prise avec le quotidien, exprimant les inquiétudes et les enthousiasmes de leurs auteurs et de leur époque.* »

Voici la réaction de Julie Maroh : « *Les auteurs et les autrices de bande dessinée ne veulent pas de médaille en chocolat de la part du gouvernement, nous voulons du dialogue et des mesures concrètes. Alors que la plupart d'entre nous étouffent dans un métier précaire voire sous le seuil de pauvreté – et désormais sous la menace RAAP [régime de retraite complémentaire] – on voudrait en plus nous faire payer 100 euros pour une médaille et la cotisation annuelle qui va avec ? ! Je ne peux pas croire que ce soit la réponse de notre ministère à nos appels de détresse.* »



dessin de Julie Maroh, 2016

Celle de Aurélie Neyret: « *La surprise et l'incompréhension laissent vite place au sentiment d'être utilisée pour faire un coup de communication. Cette promotion groupée se veut une réponse à la polémique sur les femmes dans la BD, ce n'est rien d'autre que ça. Les auteures dans cette liste sont toutes signataires de la Charte contre le sexisme, Riad Sattouf et Christophe Blain ont été parmi ceux qui se sont retirés de la liste originale des sélectionnés au Grand Prix qui ne comportait aucune femme.* »

Celle de Chloé Cruchaudet: « *Première raison. Je suis radin. Pour être chevalier, il faut payer la médaille. Même dans un concours de pétanque entre smicards qui n'ont pas un rond, on ne fait pas payer le trophée... Plus sérieusement, alors que les chiffres alarmants des états généraux sur la paupérisation du métier d'auteur de BD viennent d'être publiés, je trouve ça un poil indécent. Deuxième raison. Comme le dit très bien Aurélie Neyret, il s'agit d'une récupération politique. Les promus sont tous signataires de la charte contre le sexisme, on dirait qu'ils ont pioché, un peu au hasard, dans le tas. [...] Je n'aurais donc pas le plaisir de faire partie de cette noble institution, créée par Malraux à la base, (il doit se retourner dans sa tombe à chaque annonce des éligibles) aux cotés d'autres chevaliers des arts et des lettres comme Nikos Aliagas ou Shaka ponk. Il aurait peut-être été plaisant de boire une coupette avec ces chevaliers prestigieux, mais j'ai fait mon choix. Le hasard veut que je travaille en ce moment sur la période des croisades, avec des armures, de blancs destriers... Je vais rester avec ces récits plein d'esprit chevaleresque, et ne pas me polluer la tête avec ces pseudo-récompenses factices qui mettent mal à l'aise tout le monde. Et encore une fois, il y a tellement d'autres manières beaucoup plus efficaces et concrètes d'aider les auteurs.* »

Si le scandale d'Angoulême apporte une lumière sur la situation des femmes dans la bande dessinée, il met aussi en avant le fait que la parole d'un homme vaut bien celle de 200 femmes. En effet, il a été très mal vécu par beaucoup d'autrices de ne pas être écoutées pendant des mois et d'être soudainement mises en valeur par le message de Riad Sattouf... Certaines autrices, comme Chantal Montellier, ont passé leur carrière à lutter contre cette non représentation des femmes dans le milieu et contre le sexisme, notamment en créant des éditions ou des prix spécifiques aux femmes pour les mettre en valeur, mais c'est seulement suite aux déclarations des auteurs masculins en vogue que la presse et les lecteurs s'intéressent au problème.

Ce n'est pas seulement un petit scandale portant sur un petit malentendu, c'est une affaire très représentative de la façon dont on *invisibilise* les femmes qui ne sont pas soutenues par un homme dans notre société. Il faut bien se rendre compte que certains auteurs masculins comme Riad Sattouf ont été applaudis et acclamés comme des héros pour leur soutien au CCBDCS. Il est évidemment très important que les hommes, notamment ceux de la profession, s'intéressent au ressenti de leurs collègues et de leurs lectrices, et leur rôle a été de toute évidence majeur dans la sensibilisation aux problèmes des autrices mais il faut faire attention à ne pas attribuer tout le mérite aux mêmes personnes. Il ne faudrait pas enchaîner les autrices aux « grands frères » ou aux « parrains »...



**Riad Sattouf**  
5 janvier · 🌐

Bonjour!  
J'ai découvert que j'étais dans la liste des nominés au grand prix du festival d'Angoulême de cette année. Cela m'a fait très plaisir !  
Mais, il se trouve que cette liste ne comprend que des hommes.  
Cela me gêne, car il y a beaucoup de grandes artistes qui mériteraient d'y être.  
Je préfère donc céder ma place à par exemple, Rumiko Takahashi, Julie Doucet, Anouk Ricard, Marjane Satrapi, Catherine Meurisse (je vais pas faire la liste de tous les gens que j'aime bien hein !)...  
Je demande ainsi à être retiré de cette liste, en espérant toutefois pouvoir la réintégrer le jour où elle sera plus paritaire! Merci!  
On se voit à Angoulême!  
Riad

👍 J'aime    💬 Commenter    ➦ Partager

👍❤️ et 34 K autres personnes

8139 partages

[Voir les commentaires précédents](#) 53/693

 Merci Monsieur et Bravo encore  
J'aime · Répondre · 6 janvier, 19:35

 Un grand Bravo !  
J'aime · Répondre · 6 janvier, 19:53

*Extrait de la page Facebook officielle de Riad Sattouf, le 5 janvier 2016 plus de 34 000 likes et plus de 8000 partages en ligne, ainsi que 700 commentaires (globalement, de félicitation)*



## Témoignage de Chantal Montellier

Chantal Montellier est une autrice française qui a commencé sa carrière dans le dessin de presse des années 70. Elle fait donc partie de ces pionnières de la bande dessinée qui ont commencé dans le monde naissant de la bande dessinée destinée aux adultes, et qui ont vu évoluer à la fois le milieu de la bande dessinée et les idées féministes. C'est une autrice pour qui l'engagement politique est important, d'autant plus important lorsque l'on est une femme. Il s'agit non seulement de s'exprimer sur sa condition, mais aussi d'aborder les tabous liés à la femme et à son image, et plus globalement, il s'agit d'apporter un imaginaire nouveau, de faire parler une voix autre que celle des hommes qui couvrent le chant de la création artistique. Elle fait partie de ces femmes qui ont participé au fanzine *Ah! Nana*, dont le destin fût abrégé par une censure plus choquée de l'idée qu'une pornographie puisse être féminine que par la pornographie tout court. Elle crée de nombreuses héroïnes d'aventures et de réflexion comme *Julie Bristol*, ou femme vengeresse comme *Odile et les crocodiles*. Son autobiographie illustrée *La Reconstitution* est avant tout une analyse critique de notre société et un témoignage de ses années de lutte à contre courant et d'engagements politiques.

Elle est à l'origine de l'**Association Artémisia**, qui décerne chaque année un prix à une autrice, et qui vise à devenir un observatoire de la création féminine.

Chantal Montellier écrit pour la présentation d'Artemisia :

*« J'ai fait un rêve », moi aussi. J'ai rêvé d'une mixité des genres, notamment dans le domaine des images, qu'elles soient ou non narratives, de cinéma ou de bande dessinée.*

*C'est la décennie d'après 68 qui a amorcé un processus de féminisation dans la création visuelle. C'est elle qui a eu le mérite d'apporter quelques alternatives à la représentation dominante des sexes et des rapports de sexe, à l'écran et ailleurs. C'est cette décennie qui a permis de donner une voix à des personnages féminins différents des traditionnelles maman, vamp et putain.*

*C'est seulement après 68 que certains noms de femmes ont commencé à émerger. Un cinéma lié à ce qu'on appellera dans les années 70 « le cinéma des femmes ».*

*Par rapport à ce mouvement, la « bande dessinée des femmes », elle, reste à faire, même si les années 70 l'ont aidée à apparaître et à s'affirmer.*

*Aujourd'hui en France, si des talents féminins surgissent chaque jour dans le 9e art, ils sont hélas encore trop souvent prisonniers des représentations dominantes, comme on a pu, pendant cinq ans, en faire le constat au sein d'Artémisia. À l'heure où nous sommes, l'imaginaire et les images des femmes semblent toujours être à libérer, toujours à connaître et reconnaître. Nous y travaillons car il nous semble que l'émancipation des femmes passe aussi par la libération de leur imaginaire. Cela ne va certes pas sans risque puisque, comme l'écrivait la trop obscure Marie Bashkirtseff, artiste géniale morte prématurément : «La femme qui s'émancipe ainsi (par la création artistique), surtout si elle est jeune et jolie, devient immédiatement une créature singulière, remarquée, blâmée, toquée, et, par conséquent, encore moins libre qu'en ne choquant pas les usages idiots de la société.» C'est contre ces «usages idiots», qui ne cessent pourtant de se reproduire, que veut se battre Artémisia, placée sous le double patronage de l'artiste caravagesque Artemisia Gentileschi et de la déesse des femmes, Artémis, qui veille avec arc et flèches sur les zones de passage et, nous l'espérons, sur celle-ci. »*

Dernièrement très sollicitée par les médias sensibilisés à la cause des autrices de bandes dessinées suite à la polémique d'Angoulême, Chantal Montellier m'a tout de même accordé le temps d'une interview téléphonique passionnante, sous forme de témoignage :

### **Que dire de la situation actuelle des femmes dans la BD ?**

Chantale Montellier : Elle est problématique. Les femmes sont présentes et très productrices, mais peu présentes parmi les artistes honorés et reconnus. "Elles n'ont pas accès à l'Universel" d'après Frank Bondoux, directeur du festival d'Angoulême ! Ceci expliquerait cela.

### **Comment expliquer cette non représentation des femmes dans le milieu de la BD ?**

C.M. : C'est une longue histoire. L'histoire de toute une société (patriarcale et judéo chrétienne en l'occurrence). Les femmes n'ont eu accès aux écoles d'arts qu'au début du vingtième siècle, et encore, seulement aux ateliers "secondaires", les modèles nus leur étaient interdits. Les femmes peintres reconnues n'étaient pas nombreuses, Suzanne Valadon, Berthe Morisot, Léonor Fini...

Quant à la bande dessinée, le retard est encore plus important qu'en peinture. Lorsque j'ai démarré début 70, nous n'étions pas plus de 2 ou 3, Claire Brétécher, Nicole Claveloux qui venait de l'édition pour

enfants, Annie Goetzing... Dans le dessin de presse politique j'étais la seule et faisais figure de pionnière, "privilège" qui se paie cher.

Aujourd'hui nous sommes quelques centaines, mais les dessinatrices restent sous représentées quant à l'attribution des prix (cf: le dernier scandale en date au festival d'Angoulême).

Personnellement je n'ai jamais eu d'exposition à Angoulême et aucun prix ! Sans doute parce que je pense (et vote) mal, n'ai pas un assez bon pedigree et ne produis pas des albums assez commerciaux.

### **Quand et dans quelles conditions vous est venue l'idée de fonder l'association Artemisia ?**

C.M. : Il y a au moins une quinzaine d'années, peut être plus.

J'ai démarré dans la bande dessinée en publiant dans la revue *Ah! Nana* qui, sans être vraiment féministe, donnait la part belle aux dessinatrices. C'était l'inverse des autres revues avec 99% hommes et une femme pour faire joli, là c'était plutôt 99% de femmes et un homme pour faire vilain (rire).

La revue était internationale on pouvait y admirer les images de Cecilia Capuana (italienne), Trina Robbins (américaine), ou encore Nicole Claveloux, dont le travail est devenu quasi introuvable aujourd'hui, mais qui est extrêmement intéressant. Nicole publiait une version très satyrique des contes de fée, style "*la connasse et le prince charmant*", c'était désopilant et magnifiquement dessiné. On abordait des sujets tels que la sexualité ou la question, très refoulée, des règles. Nicole –encore elle- avait réalisé une bande sur ce sujet et ça en avait choqué certains. La vieille génération ne nous disait rien là-dessus, et quand j'ai eu mes règles, c'est simple, j'ai cru que j'allais mourir... Tout cela était bien trop dérangeant.

A la fin des années 80 la censure s'est abattue sur la revue *Ah! Nana*, tuée au 9e numéro d'avoir été interdite d'affichage en kiosque ! J'ai été scandalisée de voir que tout cela se passait dans l'indifférence générale des féministes ainsi que des journalistes. L'opposition de la Commission de surveillance et de contrôle des publications jeunesse a frappé cette revue alors qu'elle n'était pas destinée aux enfants. Il n'y avait pas que des bonnes bandes dessinées dans *Ah! Nana*, mais c'était la seule revue féminine et bien d'autres revues de bandes dessinées très provocatrices, voire obscènes, (*l'Echo des Savanes*, par exemple), n'ont pas été la cible de ce genre de censure. *Ah! Nana* dérangeait certains intérêts. L'image des femmes est exploitée partout et par tous, mais quand les femmes prennent le pouvoir de se représenter elles mêmes,

alors c'est tout le système d'exploitation qui se sent en danger.

La plupart des dessinatrices françaises sont retournées à la bande dessinée pour enfants, leur territoire assigné, ou ont purement et simplement disparu.

Personnellement j'ai continué à travailler pour la même maison d'édition, *Les Humanoïdes associés*, qui publiait aussi *Métal Hurlant*, revue beaucoup plus masculine. J'y étais la seule dessinatrice.

Les années 80 ont été une véritable hécatombe pour la création féministe, et dans les années 90 le phénomène naissant de la BD « *girly* » a représenté à mes yeux une grave régression. Ces bandes-dessinées, intimistes et auto-centrées, ont fait le régal du Marché, occupant tout le terrain. Ça plus la BD manga... ! Tout ce qui avait été produit avant disparaissait, y compris la mémoire de cette production issue de Soixante-huit et de la contre culture...

Censure, régression, effacement, c'est tout cela qui m'a amenée à créer le prix *Artemisia* avec l'aide de Jeanne Puchol (auteure) et Marie-jo Bonnet (historienne de l'art des femmes). Cela fait maintenant dix ans, et bien sûr on ne reçoit pratiquement aucune aide et on paie beaucoup de choses de notre poche. On n'a bénéficié d'aucune publicité, et de trop peu d'intérêt, mais les éditeurs ne boudent pas le prix.

Pour le prix *Artemisia* n°9, les journalistes étaient au rendez-vous suite au scandale d'Angoulême 2016 et de sa liste de nominations pour le grand prix 100% masculine. Des années d'indifférence avant cette affaire. Après ça, j'ai été sollicitée par la presse et invitée à des émissions grand - public... c'est la première fois depuis le début de ma "carrière" il y a plus de 40 ans, que les médias s'intéressent ainsi à moi !

**Vous parlez d'un véritable combat au quotidien. Quel est votre témoignage de ce « milieu de la Bd » que vous affrontez depuis les années 70 ?**

C.M. : Dans les années 70 on a affirmé qu'il y avait « *une révolution de la bande dessinée* ». Mais ce fut une révolution sans les femmes, ce qui compromet sérieusement le passage à l'âge adulte.

De plus, le milieu de la bande dessinée souffre d'un certain anti-intellectualisme qui empêche un regard critique et toute prise de recul, ça n'aide pas les prises de conscience quant au rapport hommes/ femmes. Il y a un manque de vraie réflexion et d'appareil critique vraiment digne de ce nom. Un manque de support aussi, tel que le furent les *Cahiers du cinéma* par exemple. Thierry Groensteen a tenté de lancer une revue du même genre, *Les Cahiers de la bande dessinée*, mais l'aventure s'est

soldée par un échec commercial : dans le milieu, personne n'achetait ni ne lisait !

A un niveau plus personnel, j'ai fait de nombreuses expériences très pénibles du fait du sexisme qui sévissait dans la profession. Par exemple, lorsque je portais mes planches à *Métal Hurlant*, on ne regardait pas mon travail, mais on me demandait d'admirer celui de Moebius et Druillet. Chez Casterman, Jean-Paul Mouglin qui supervisait (*A Suivre...*) me disait « *regarde ce que fait Tardi !* » sans prendre en considération ce que j'apportais. De même chez Dargaud, Didier Christmann, le rédacteur en chef, me disait : « *Regarde ce que fait Floc'h !* »... On ne regardait que mes formes ! Mon physique, plutôt sexy, a d'ailleurs joué en ma défaveur. J'ai eu droit aux gestes déplacés, aux plaisanteries, aux petites phrases sexistes, aux invitations libidineuses... Et bien sûr, c'était moi l'allumeuse, la " salope " ! Au quotidien c'était plutôt pénible pour ne pas dire pire. Je n'étais protégée par rien, je n'avais pas de « parrain » , d'amis, de père ni de paire dans le milieu... J'étais donc très exposée.

De nombreuses fois j'ai eu envie de tout arrêter mais alors que d'autres femmes se retiraient de la profession et baissaient le rideau de fer, je suis restée, j'ai tenu en payant le prix fort.

### **Un avis sur un auteur très visible et très écouté comme Joann Sfar\*, que certains considèrent parfois comme un philosophe ?**

C.M. : A mes yeux il n'a rien d'un philosophe. Voici comment s'est passé mon premier contact avec Joan Sfar : c'était au Festival de Naples, j'y étais invitée par Igor Tuveri (éditeur) pour une publication, "*Social fictions*" en l'occurrence.

Je parlais devant une salle pleine de ce dont nous sommes en train de parler en ce moment, de la non représentation des femmes, de la censure et de l'indifférence... soudain, un grand jeune homme, un peu poupon, s'est pointé (en retard) et s'est installé en grandes pompes au premier rang. C'était déjà très grossier, mais en plus, il m'a interrompue, pour dire : « *Tout ça c'est de la parano ! Moi je n'ai jamais eu affaire à de la censure.* »

Je me suis demandée qui était ce type pour venir contredire sur un ton aussi affirmatif ce que j'observais depuis 35 ans de carrière... De la parano, mon témoignage ? !

Voilà comment on invisibilise la parole des femmes, en vous faisant passer pour une "folle".

\* Je me posais la question car il est l'auteur le plus lu des collégiens et des lycéens, selon mon sondage. Il a donc une immense responsabilité vis-à-vis de la jeunesse, notamment dans l'image des femmes qu'il renvoie.

**Vous êtes très pessimiste, trouvez-vous quand même de la motivation à travers la création actuelle ?**

J'ai vécu dans les années 1960, j'ai profité des Trente Glorieuses, de l'émulation générale pour l'Art et la BD et d'une politique plutôt progressiste, mais maintenant nous vivons une période de répression sur tous les plans, politique, culturel, économique. J'ai grandi à Saint-Etienne, capitale industrielle qui est aujourd'hui une des villes les plus endettées de France, frappée massivement par le chômage...

Ici, on occupe la place de la République, mais sans mouvement réellement organisé. Il faut une organisation puissante à la *Nuit debout*, sinon ça ne sert à rien...

L'effondrement de la classe politique et sa perte totale de crédibilité, le populisme d'extrême droite, sont dangereux... Au milieu de ce désastre, qui se soucie vraiment des femmes qui se battent pour un peu de reconnaissance dans le métier de la bande dessinée ?

Mais en réalité c'est un sujet important. Il s'agit de **la place pour l'imaginaire des femmes dans notre société**. Pour leurs représentations. Ce n'est pas rien. Si on laissait l'imaginaire des femmes s'exprimer, le monde serait peut être moins laid, moins violent. Plus équilibré, plus intelligent.

Je persiste, vaille que vaille, à me battre dans le milieu de la bande dessinée, à soulever des problèmes importants, notamment celui de la place et de la part des femmes dessinatrices.

Grâce à Artémisia, je découvre de très bons albums. Dernièrement celui que Céline Wagner, *Frapper le sol*, a publié chez *Actes Sud*. C'est une bande dessinée de très grande qualité sur le *Buto* (danse japonaise). Je vous conseille aussi *Les 4 soeurs* édité chez Rue de Sèvres et *La Maison Circulaire* de Rachel de Ville.

Artémisia a encore bien du travail devant elle et si les cochons ne la mangent pas, elle fêtera son dixième anniversaire le 9 janvier prochain, date anniversaire de Simone de Beauvoir, l'auteure –entre autres- d'un livre que toutes les femmes devraient lire : *Le Deuxième Sexe*.

*conversation téléphonique du 28 avril 2016*



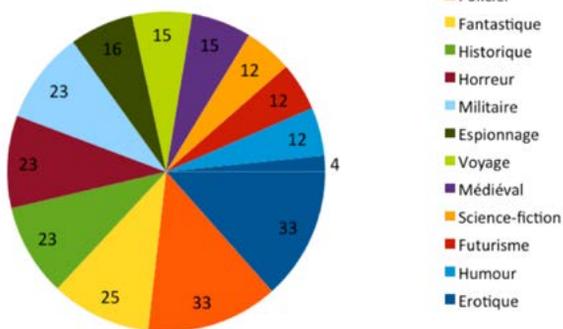
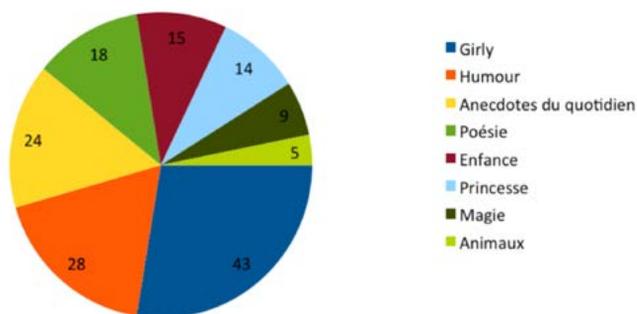
NORME

candó

## Le genre de la bande dessinée

Le CCBDCS témoigne des préjugés assignés au monde de la bande dessinée. Il publie dans son cahier de doléances une enquête d'Alexandra Mottier et Célia Laplace qui publient une étude dans le cadre d'un Master en sociologie EGALITES de Lyon en 2015. Sur une population de 100 personnes, abordées à la sortie des magasins de bande dessinée en Rhône-Alpes, elles interrogent le public sur la façon dont ils considèrent la bande dessinée pour filles et la bande dessinée pour garçons.

### Quels qualificatifs ?



En haut : à propos de la BD pour filles

En bas : à propos de la BD pour garçons

La bande dessinée pour fille est à 43% qualifiée de « girly », 28% humoristique, 24% rapporte des anecdotes du quotidien, 18% sont de l'ordre de la poésie, mais évoque également l'enfance, les princesses, la magie et les animaux.

La bande dessinée pour garçons est qualifiée de façon assez également répartie de : policière, aventure, fantastique, historique, horreur, militaire, espionnage, voyage, médiéval, science-fiction, futurisme, humoristique et érotique.

A la question « *Quel genre de BD offrir à une fille ?* », 57% pensent d'abord que cela dépend de son âge, puis 49% pensent une BD « jolie », 42% colorée, 36% touchante et 28% « à caractères féminins ». A cette même question posée pour les garçons, 43% (la majorité) répondent « de l'action », 37% répondent que cela dépend de ses goûts, 32% « qui bouge », 23% « des BD que je lisais à son âge ».

On remarque que la bande dessinée « pour garçon » regroupe tous les domaines de la bande dessinée et forme en réalité une définition de la bande dessinée, à l'exclusion peut être des histoires domestiques. Le genre féminin est quant à lui attribué au « girly », un terme qui signifie tout et rien à la fois mais qui signifie surtout une réduction des horizons humains que l'on peut offrir à une enfant. Alors que l'on offrira au petit garçon du rêve, de l'aventure et de l'action, la petite fille devra se contenter de s'admirer dans le miroir des « anecdotes du quotidien ».

Le bénéfice est de toute évidence une des raisons du *marketing rose* qui sépare les genres en deux catégories bien distinctes, un phénomène qui s'est accéléré ces dernières années et qui véhicule de lourds stéréotypes de genre. Les gens associent systématiquement le *sexe* de leur enfant avec ces stéréotypes de *genre*. Le CCBDCS rappelle dans sa charte :

*« L'appellation « girly » ne fait que renforcer les clichés sexistes. Nous refusons l'idée que parler des soldes ou de cuisiner des cupcakes soit étiqueté comme « féminin ». Aimer le shopping et/ou le football ne sont pas des caractéristiques sexuées. « Girly » étant un terme généralement défini selon la futilité et/ou « sentimentalité » des sujets traités, décider que ces caractéristiques soient de l'ordre du féminin est misogyne. »*

## Les hommes et la BD

Le CCBDS a pour vocation de clarifier cet amalgame courant entre **sexe** (*anatomie*) et **genre** (*construction sociale*). Les membres critiquent également cette idée qu'il y aurait UNE bande dessinée féminine. Il y a un ras-le-bol de ces artistes d'être regroupées en fonction de leur sexe. Il n'y a pas une bande dessinée féminine mais des bandes-dessinées faites par des femmes, de la même façon qu'il n'y a pas un éternel féminin mais des femmes.

« *« La bande dessinée féminine » n'est pas un genre narratif. L'aventure, la science-fiction, le polar, le romantisme, l'autobiographie, l'humour, l'historique, la tragédie sont des genres narratifs que les femmes auteures maîtrisent sans avoir à être renvoyées à leur sexe. »*

Le CCBDCS voit le jour suite à une expérience de Julie Maroh. Elle est contactée au printemps 2015 par le Centre Belge de la Bande Dessinée pour participer à une exposition intitulée « *BD de filles* ». La personne en charge du projet lui aurait résumé l'esprit en ces termes : « *L'expo "BD de filles" est une expo qui fera le tour de la BD destinée aux filles (de 7 à 77 ans) (...). Ça ira de la BD pour fillettes au roman graphique en passant par les blogueuses, les BD pour ados, les BD féministes, les BD romantiques pour dames solitaires, les BD pour accros au shopping, j'en passe et des meilleures. »*

Julie Maroh souligne la misogynie accablante du projet d'un CBBBD qui ne répond à aucune problématique éthique et qui se justifie par le fait que « *la bande dessinée destinée aux filles est une niche pour les éditeurs voire un plan marketing* », balayant ainsi toutes les ambitions artistiques des invitées. Julie Maroh signale cet événement à 70 autrices de bandes dessinées dont la plupart avait fait partie d'une discussion organisée en 2013 par Lisa Mandel, et qui traitait déjà de la question des stéréotypes liés à la condition de la femme autrice dans le milieu.

C'est ainsi que se crée CCBDCS, qui passe la barre des 200 créatrices en 2016 et se jumèlent de consœurs hispaniques *Autoras de comic*. « *Nous appelons tous les acteurs de la chaîne du livre à prendre conscience de leur responsabilité dans la diffusion de supports narratifs à caractère sexiste et nous interviendrons à chaque fois qu'une situation attirera notre attention. »*

A propos de la discussion de Lisa Mandel que le Festival d'Angoulême avait organisé en 2014, pour sa 41<sup>ème</sup> édition : la discussion est une interview parodique qui visait à démontrer l'absurdité des questions que l'on pose aux femmes dans le milieu de la bande dessinée. La première

*ci-contre, Lewis Tronheim, 2011  
et Bastien Vivès, 2009*

question serait « *C'est comment d'être une femme dans la BD?* ». Lisa Mandel avait donc demandé à Florent Rupert, Bastien Vivès, Franky Baloner et Jérôme d'Aviau « *C'est comment d'être un homme dans la BD?* ». La discussion, très drôle et parfois amère voire gênante, est disponible sur vimeo, mise en ligne par le Collectif Creatrices BD sous le titre « *Les hommes et la BD* ».



## Traits féminins

L'union des 200 créatrices de bandes dessinées met en avant non seulement de grands poncifs liés à l'éternel féminin mais aussi au « *graphisme féminin* », cette idée qu'un trait doit porter un genre. Chaque artiste a son propre trait et chaque travail d'artiste hérite de codes graphiques et d'inspirations qui peuvent évidemment dépasser le genre. Le genre féminin est souvent rattaché au monde de l'illustration pour enfant, c'est pourquoi on pense à tort que les femmes ont un trait souple, un univers coloré, des formes douces. En réalité il y a des artistes qui ont ce style souple, cet univers coloré, qui évoque l'enfance, mais ils héritent avant tout de ce style, par choix, par formation, mais aussi par tradition parfois ou influence, ou quelques fois à la demande d'éditeurs. Chaque artiste reproduit consciemment ou inconsciemment des styles, mais **il n'y a pas d'essence du trait**.

Florence Cestac témoigne « *La principale remarque à mon encounter est que je n'ai pas un dessin féminin, que c'est facile ce que je fais car je ne fais qu'agresser les hommes. Je n'ai jamais d'article dans les journaux féminins car ce que je fais est grotesque, vulgaire et laid.* »

Aude Picault raconte « *Comment définiriez-vous la bande dessinée féminine ?* » « *Existe-t-il un trait spécifiquement féminin ?* » « *Est-ce que c'est difficile d'être une femme dans la bande dessinée ?* » *Et cette réaction quand on me demande ce que je fais : « Ah, vous êtes illustratrice », comme si une femme ne pouvait qu'illustrer les textes d'un autre. Je déteste. Je trouve la question « Pourquoi y a-t-il si peu de femmes auteures en bande dessinée » stupide. Ça revient à se demander pourquoi y a-t-il si peu de mathématiciennes. Tout le monde est censé savoir que, jusqu'à il y a peu de temps, les femmes n'avaient pas accès à 90% des métiers, voire à la professionnalisation (autre que sous-fifre) tout court, non ? Sinon, je me souviens d'un auteur qui avait décrété que les femmes dessinaient de façon « molle ». J'ai accepté une fois d'être exposée parmi une sélection purement féminine, ils avaient baptisé ça « Bulles de femmes ». J'ai été mal à l'aise tout le week-end, tellement l'exposition n'avait ni queue ni tête vu que nos styles et les thèmes abordés n'avaient rien à voir. Je tique quand les gens en dédicace me regardent, surpris : « Ah, mais vous êtes jolie ! ». En fait, je me sens rarement cataloguée par les gens que je fréquente (auteurs éditeurs libraires etc.) mais très souvent par les médias ou tout ce qui touche à la communication, genre festivals. Comme si leur prisme était déformant. »*

Elle ajoute: « *Pour avoir déjà eu la joie de participer à une expo « Bulles de Femmes », j'y suis désormais totalement opposée. Mes planches étaient accrochées au milieu d'œuvres qui n'avaient rien à voir, ni dans le contenu ni la forme. Je ne me suis pas sentie reconnue comme un auteur pour son œuvre, mais niée.*

*Dire que les femmes ont une façon particulière de voir et de décrire la vie est une lapalissade. Un auteur c'est, de toutes façons, une individualité qui arrive à communiquer aux autres sa façon particulière de ressentir le monde. Trier des artistes par leur sexe c'est museler leur œuvre. »*

**Le poids des genres va jusqu'à influencer le graphisme.** C'est un cercle vicieux. L'illustration jeunesse ou la mode, dont les codes semblent influencer certaines dessinatrices, suffisent à ce que les gens pensent qu'il s'agit d'une *nature féminine* encline à dessiner avec le graphisme inspiré de ces domaines. Ce sont des professions majoritairement féminisées, même si ce sont les hommes qui y reçoivent les honneurs, ce qui témoigne toujours du plafond de verre dans les métiers artistiques. Le plafond de verre serait-il français? Au Japon, le trait n'est pas défini par une personne, il est plutôt défini par une catégorie bien codée du manga vers lequel l'artiste s'oriente. Ainsi j'ai pu observer qu'en classe de manga dans une école de dessin à Tokyo, aux Beaux Arts de Asagaya, on ne juge jamais le trait d'un étudiant. Lorsque je leur ai demandé s'il était difficile de devenir une femme dans le manga, les étudiants n'ont pas su me répondre ou plutôt, ils ont trouvé ma question bizarre. En effet, il est là bas difficile pour tout le monde d'être mangaka! Etre une femme ne pose pas de difficulté particulière ni ne donne lieu à un « créneau ». Le système du manga repose sur d'autres contraintes, notamment celle de l'expérience dans le milieu, mais ne génère pas de stéréotypes de genre aussi puissants que ceux qui circulent dans notre système français. Le milieu du manga est plutôt comparable à un mélange de méritocratie, de gérontocratie et de tyrannie des éditeurs...

Dans tous les cas, on ne suppose pas que les femmes au Japon aient un « *trait féminin* ». Le manga pour fille a été créé par des hommes, qui en ont même posé les bases, comme Osamu Tezuka. Il y a des hommes qui font du shôjo manga, comme Mitsuru Adachi, et des femmes qui dessinent dans le style purement shônen, comme Rumiko Takahashi, une des femmes les plus fortunées de la profession, Hiromu Arakawa, une des femmes les plus appréciées des japonais, et même le collectif de femmes Clamp, considéré comme un quatuor mythique.

Il n'y a pas de trait naturellement féminin. Il n'y a que traditions et codes, et force est de constater que la tradition en France a un poids lourd. Il peut n'y avoir aucun point commun entre le trait de deux autrices du CCBDCS, comme ceux de Tanxxx ou Aude Picault, par exemple :



ci dessus à gauche Tanxxx,  
à droite Aude Picault  
ci-contre, Aurélia Aurita,

# Les schtroumpfettes et la BD



## Le caractère féminin

Le collectif pointe du doigt des mythes à déconstruire tels que le trait féminin mais aussi l'*éternel féminin* ou le *caractère féminin* de leurs ouvrages. A l'origine du coup de gueule des artistes du CCBDCS, il y a le refus d'être catégorisées sous le terme réducteur « *girly* », ou « *BD de filles* ». Il y a une confusion entre les bandes dessinées encouragées et valorisées par l'industrie, qui sont des bandes dessinées très genrées et estampillées « *pour filles* », c'est à dire abordant la mode, les copines et le quotidien, et la volonté créatrice propre à chaque artiste. En effet, puisque à l'origine c'est la presse féminine (comme *Lisette* avant et comme *Glamour* aujourd'hui) ou mode qui va commander aux femmes un certain type de dessins et un certain type d'histoires, puisque suite au succès commercial de ces images les éditeurs commanderont et encourageront à leur tour ce type de projet, le lectorat aura tendance à penser qu'une dessinatrice BD ne peut faire que de la bande dessinée associée à la mode, à la sphère domestique et aux tracas du quotidien.

Le « *créneau* » proposé devient un cercle vicieux en suscitant des vocations. Les dessinatrices qui se reconnaissent dans le dessin et les histoires de Joséphine ou de Diglee pensent alors qu'il est très facile de devenir artiste et d'avoir du succès en racontant ses histoires personnelles sur un blog, ce qui n'est évidemment pas le cas. Chacun est libre de dessiner son autobiographie plus ou moins intéressante, et certaines personnes seront même très drôles et douées dans ce domaine, mais ce qui est déséquilibré, c'est de n'encourager que ce type de production, qui « plaît » à l'industrie. En effet la femme lambda qui parle de son quotidien et de ses astuces beautés, qui est une accro à la mode et au régime décomplexé, qui est blanche et sans autres problèmes que ses déboires sentimentaux et qui n'émet aucune critique sur la société ni ne brise aucun tabou correspond à l'idéal féminin d'une société qui ne valorise pas les femmes. Lorsque les femmes sortent de ce schéma type de la parfaite fille insouciant, un peu malchanceuse, mais drôle, touchante et nombrilliste, les normes sont très sévères. Et cela devient particulièrement vicieux dans le monde du travail lorsque les critiques et éditeurs sollicitent un « *caractère féminin* » dont vous vous trouvez malheureusement dépourvue. Il y a cette idée que même dans l'Art, avec ton travail, en tant que femme, tu dois plaire, tu dois correspondre à la femme. Nancy Pena écrit :

« *Lorsque mon premier livre a été publié, en 2003 (il s'agissait du « Cabinet chinois »), les journalistes qui l'ont chroniqué semblaient*

*souvent étonnés par mes choix thématiques, à savoir faire de la BD d'aventure au lieu d'aborder des thèmes féminins quotidiens, ou au lieu de faire des récits jeunesse. Lors de ma première interview, on m'a même demandé si je faisais de la bande dessinée pour "midinettes". La question récurrente portait presque toujours sur ce que "la sensibilité féminine pouvait apporter au sujet", et pas sur ce que j'apportais moi, en tant qu'auteur. Il était aussi sous-entendu que je choisissais des sujets plutôt romanesques, ne pouvant pas traiter tous les thèmes avec mon trait si délicat.*

*Aujourd'hui, ce n'est plus vraiment le cas, la plupart des chroniqueurs font un travail sérieux autour de mes albums. Je note quand même que j'ai un public plutôt féminin et que certains hommes ne parviennent pas à s'identifier à une héroïne alors que l'inverse ne pose jamais problème. On continue à dire que mes thèmes de prédilection sont féminins (le thé, les chats...) alors que mes influences en la matière, de Lewis Carroll à Henry James, sont masculines. Ce qui est aussi le cas pour mon trait... »*

Lucie Durbiano déclare :

*« Les individus de sexe féminin ont tellement été exclus de toutes les sphères artistiques et publiques, sans parler de leur éducation qui a été très limitée pendant des siècles et des siècles que forcément aujourd'hui encore, malgré la révolution féministe du siècle dernier, la femme a du mal à être légitimée comme un être humain à part entière. Et parfois aussi à se sentir légitime de faire un travail qui a si souvent été l'apanage exclusif des hommes. La femme est souvent encore considérée comme l'autre. Il y a l'homme et puis il y a l'autre (la femme). On est habituée depuis la nuit des temps à être le côté négatif de l'humanité. Tous ce qui est attribué au « féminin » dans une société est la plupart du temps négatif. Françoise Héritier (ethnologue et anthropologue) a cité un exemple : dans nos sociétés occidentales la « passivité » est liée au féminin et a donc une connotation négative alors que « l'activité » qui est liée au masculin a une connotation positive. Dans d'autres cultures, comme en Inde, ce sera l'inverse. « L'activité » sera perçue comme négative car liée au féminin (les femmes bougent, sont affairées, non stables) alors que « la passivité » sera positive car liée au masculin. C'est intéressant de voir qu'une même valeur est négative ou positive selon qu'elle est imputée au féminin ou au masculin. Il y a toujours une hiérarchie que les sociétés établissent entre le féminin et le masculin et toute hiérarchie implique le dénigrement. Les activités attachées au féminin sont souvent dénigrées, alors que celles imputées au masculin*

*sont valorisées et ce, dans toutes sociétés. Je vous invite à lire ou écouter Françoise Héritier. On comprend beaucoup de choses.*

*Pour en revenir aux questions qu'on m'a posées en tant qu'auteur de BD (femme) ; « Est-ce que c'est difficile d'être une femme...dans le milieu de la BD ? » ou bien « Abordez-vous les sujets de vos BD de manière plus sensible [que ne le ferait un homme] ? » cela montre bien à quel point on est encore stigmatisées ou stéréotypées. On ne poserait pas ces questions-là à un homme. Pourtant il y a des hommes plus sensibles que certaines femmes et vice versa. Je ne crois pas qu'il y ait une sensibilité spécifiquement masculine ou féminine. Il y a autant de sensibilités que d'individus. Par extension , il n'y a pas d'œuvre féminine ou masculine (d'ailleurs on ne parle jamais d'œuvres masculines). Chaque œuvre est faite par un individu singulier, qui certes a un sexe, appartient à groupe social, a son histoire, est blond ou brun, a des défauts, des qualités etc, etc...mais qui est avant tout un être humain. Alors c'est quand même dommage (et un peu triste aussi) de ramener toujours les femmes (auteurs) à leur condition de femmes ou de filles alors qu'ont est beaucoup plus que cela...Hommes et femmes, (dois-je le rappeler?), devraient être égaux. »*

Dans le cas de figure inverse, le poids des genres est tel qu'il peut même susciter un malaise lorsque l'auteur « correspond » à ce qu'on attend d'une femme. Clotilde Bruneau, qui a signé un album d'aventures du *Petit Prince* :

*« Il y a un an à peu près, j'étais en dédicace avec la dessinatrice de ma première série, au festival de la Teste. Le soir, nous sommes un bon groupe à rester discuter. Certaines organisatrices se joignent à nous et la conversation va bon train. Je m'aperçois rapidement que les deux organisatrices, pourtant en face de moi ignorent systématiquement toutes mes interventions. Et je n'ose croire que c'est parce que je suis la seule auteure présente... Et pourtant, un peu plus tard, je les entends chuchoter en rigolant « Elle fait quoi elle déjà ? » « Oh, probablement comme toutes les nanas, de la BD pour enfant ! Hihhi ! ».*

*Gros malaise. Ma première série est effectivement une BD pour enfant et j'en viens à avoir honte de bosser dessus, voire à avoir envie de leur rétorquer que mes deux prochains albums sont des albums historiques qui parlent guerre et fanatisme religieux. Et là j'ai encore plus honte de moi. Je dois dire qu'étant un peu plus sûre de moi aujourd'hui, je regrette vraiment de ne pas l'avoir ouverte. »*

Être ou ne pas être *la* femme, dans tout les cas, il faut s'attendre à une intranquillité de vivre, de s'exprimer et de travailler. Certaines artistes témoignent également de comportements des hommes du milieu qui ressortent d'un simple sexisme primaire: mains aux fesses, bises forcées, commentaires et autres « compliments » sur leur apparence. Elles évoquent un monde de la bande dessinée que l'on considère comme un monde de « grands » mais dans lequel on trouve souvent un sexisme que même certains lycéens ne se permettraient pas. A cela on ajoute le comportement paternaliste de certains *boss de la BD*, de certains éditeurs, critiques, journalistes... N'allez pas penser que tous les hommes de la bande dessinée sont des primates, mais certains témoignages sur le site du CCBDCS, [BDegalite.org](http://BDegalite.org), m'évoquent sans nostalgie la cour de récré du collège. Ces témoignages ne sont sûrement pas représentatifs du milieu de la bande dessinée dans son entier, mais ils existent et certains soulignent l'emprise plus ou moins néfaste. Beaucoup d'autrices témoigneront cependant que la véritable violence, on la trouve sur internet, souvent masquée par l'anonymat.

## Des initiatives

Il y a plusieurs initiatives concernant le problème de la non visibilité des femmes dans la bande dessinée, et concernant les stéréotypes de genre liés à la bande dessinée. Certains projets visent à mettre en avant le travail des femmes. Il y a l'**Association Artemisa** qui promeut et prime chaque année l'album d'une autrice. L'association, sur son site, justifie ses choix comme tels :

*« Parce que se donner le pouvoir de reconnaître et non pas seulement de produire est un enjeu et un symbole des plus importants pour les femmes qui participent à cette aventure. Parce que la BD destinée à tous et largement diffusée, reste un média dominé par l'imaginaire masculin, qui véhicule des stéréotypes écrasants. Parce que les jurys, notamment pour les présélections (cf. Angoulême), sont généralement composés des seuls représentants du sexe dit fort. (...) Le personnage et le destin de la grande artiste italienne du XVIIe siècle, Artémisia Gentileschi, symbolisent à eux seuls ceux de la femme artiste (plasticienne) dans nos sociétés patriarcales, par-delà les temps et les régimes. Il nous a semblé utile et juste de rattacher ce prix qui honore l'image narrative féminine, à l'histoire plus large, plus riche et plus explorée de la création graphique au féminin. Ceci afin de ne pas risquer de nous retrouver enfermées nous-mêmes dans nos propres phylactères. »*

Cette année, Artémisia a primé Glenn Gould, *Une vie à contretemps*, biographie du célèbre pianiste mise en scène par Sandrine Revel.

Il y a eu auparavant l'initiative de la collection *« Traits féminins »* aux éditions de l'An 2, une idée du théoricien de la bande dessinée et membre du jury d'Artemisia Thierry Groensteen. Il expliquait à *Neuvième Art n°11* en octobre 2004 : *« Le blocage qui semble caractériser l'imaginaire d'une grosse partie de la bande dessinée de grande consommation, dont les fondamentaux - apologie de la tribu, fantasmes de superpuissance, vision stéréotypée ou agressive de la femme - flattent la psyché de l'adolescent mâle dans ce qu'il a de plus rudimentaire. Si la bande dessinée industrielle me navre souvent par son machisme (dans une série à succès comme Largo Winch, pas une femme qui n'ait l'air d'une garce), je suis de ceux qui pensent que c'est un média où toutes les sensibilités peuvent et doivent avoir droit de cité. »*

Il publie d'abord Anne Herbauts, dessinatrice belge qui signe des albums pour enfants chez Casterman. Casterman, qui considérant qu'elle est une illustratrice jeunesse, ne lui avait pas donné la chance de poursuivre ses propres projets en bande dessinée : *« Continue à faire ce que*

*tu sais faire, ce pour quoi on te connaît* ». La collection, qui avait suscité quelques critiques de la part de certaines autrices qui en dénonçaient le paternalisme, est désormais terminée.

Certaines initiatives qui regroupent ainsi des femmes sans aucun point commun artistique et avec pour seul but de regrouper du « *girly* » comme l'exposition « *Bulles de femme* » organisée par le Centre Belge de la Bande Dessinée, sont ainsi boycottées, à la demande du CCBDCS.

En Angleterre, en mai 2016, une exposition à la House Of Illustration sous le titre de *Comix Creatrix* mettait en valeur le travail de dessinatrices du monde entier. L'évènement succède par hasard à la polémique d'Angoulême et prend d'un coup tout son sens. Une centaine d'artistes exposées, issues de 23 pays, du XVIIIème siècle à aujourd'hui, de la satire de presse au roman graphique...

Il y a une différence notable de présentation entre cette exposition et celle « *Bulles de femmes* ». *Comix Creatrix* est une bonne initiative car elle vise à **mettre en avant le travail des artistes** qui ne sont pas toujours reconnues à leur juste valeur. « *Bulles de femmes* » met en avant les femmes en elle même en les regroupant sous des termes qui réduisent leur travail et n'illustre qu'un phénomène économique. La création est valorisée dans la première initiative et niée dans la seconde, et cela fait une grande différence. Si la nuance ne vous semble toujours pas évidente, imaginez cette inversion « *Comix Creatrix* » versus « *Bulles d'hommes* », et vous vous rendrez bien compte qu'un des deux festivals a un nom complètement ridicule.

Au Festival de la bande dessinée francophone de Québec (FBDFQ) qui s'est déroulé du 13 au 17 avril 2016, on se rit de la polémique française « *Je n'ai pas l'impression de vivre du sexisme ici. Il faut dire que côté féminisme, la France et le Québec, on n'est pas au même point. Je ne crois pas, enfin... j'espère que ça n'arrivera pas ici (...)* Au Québec, c'est peut-être pas 50-50, mais il y a beaucoup de filles en BD. Dans les festivals, je n'ai pas l'impression d'être dans un milieu d'hommes.»\* déclare l'auteure Estelle Bachelard, dit Bach. Le festival québécois met en avant la parité en invitant Alex A., Rubén Pellejero, Chloé Cruchaudet et Bach. Le FBDFQ explique que ce n'est pas un hasard, mais que ce n'est pas non plus difficile de le faire, le succès de Bach et du livre *Mauvais genre* de Chloé Cruchaudet parlent d'eux même.

Les initiatives qui mettent en avant le travail des femmes en France soulèvent régulièrement la question un peu creuse de la discrimination positive. Il y a cette idée qu'en donnant des chances aux femmes on en enlèverait aux hommes... Beaucoup de médias transmettent leurs

\* silq.ca

appréhensions en menant de front une politique de *feminist bashing* ou tout simplement en faisant preuve d'une obsession dénuée d'éthique et de réflexion de l'égalité.

D'autres projets visent à questionner et sensibiliser le public à la question du genre. Comme « Trait féminin, très masculin », projection expérimentale du CCBDCS à Angoulême. Le CCBDS montre des planches de bandes dessinées en proposant au public de deviner le sexe de l'auteur. Les résultats sont surprenants puisque sur 16 planches réalisées par des femmes uniquement, 8 sont attribuées à des hommes. Cette expérience disponible sur internet (notamment sur mademoiselle.com) donne à réfléchir sur la nature du trait.

Le CCBDCS propose également, dans son cahier de doléances, d'effectuer une étude approfondie sur la situation des autrices, ce qui mènerait à une prise de conscience puis pourrait donner sens à des mesures sociales.

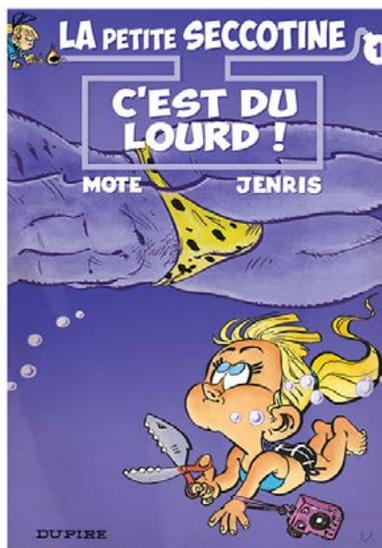
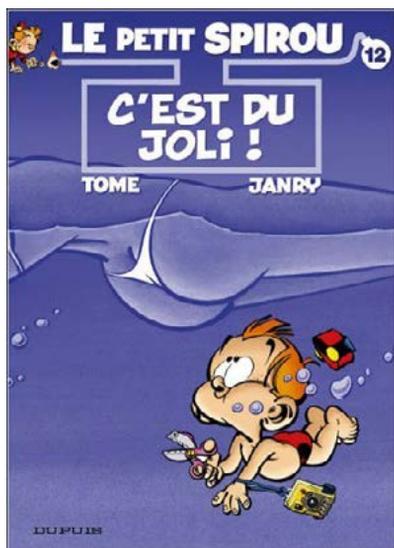
Une exposition surprenante avait vu le jour à Lyon en juin 2014 sous le titre d'*Héroïne-s*. L'exposition proposait des planches inédites de personnages au genre inversé et interrogeait sur les rôles traditionnellement donnés à l'homme et à la femme. L'inversion d'une couverture du *Petit Spirou* est particulièrement parlante... (ci-contre).

Et en tant qu'initiatives personnelles, certaines autrices tiennent à rendre hommage aux grandes femmes de l'Histoire que l'on aurait trop tendance à oublier. Le récent *Dures à Cuire* de Till Lukat évoque les bandits, philosophes, pirates... un choix de cinquante femmes qui ne se laissent pas faire, à travers de belles sérigraphies. Pénélope Bagieu travaille actuellement sur le blog *les culottées*, sur le site *Le Monde*. Elle présente en bande dessinée *biopics* des illustratrices, rappeuses, impératrices de Chine, et femmes au destin extraordinaire, plus ou moins célèbres. Honorer la mémoire des femmes oubliées, c'est également la démarche de beaucoup d'autres femmes comme Catel qui a publié *Olympe de Gouges* ou encore *Ainsi soit Benoîte Groult*. Dans *cases d'histoires* elle déclare, suite à la publication de *Kiki de Montparnasse*, en réponse à « *pourquoi avoir choisi des personnages principaux féminins pour certains de vos albums ?* »\*:

« *Quand des hommes créent des personnages masculins, ce qui correspond à 90% du genre, on ne leur pose pas la question. Comme si la littérature, c'était d'emblée quelque chose de masculin, avec des héros et pas des héroïnes, alors qu'on représente quand même la moitié, voire plus, de l'humanité. (...) Tout le monde sait qui est Picasso ou Man ray, mais personne ne savait qui était Kiki de Montparnasse, alors qu'elle*

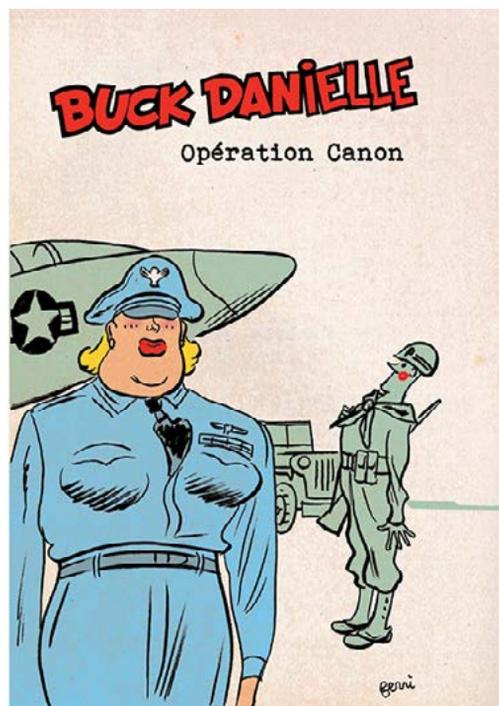
\* casesdhistoire.com

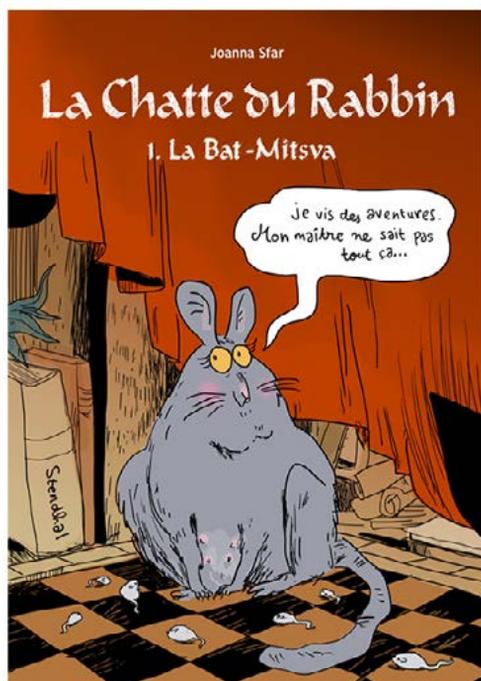
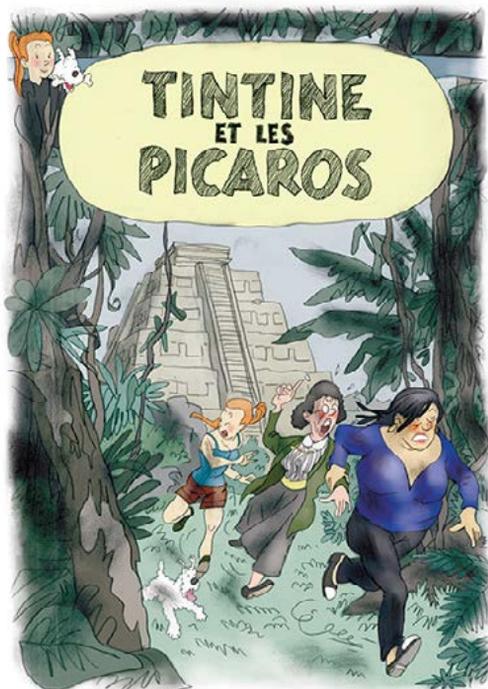
était une énorme star dans les années 20. C'était réhabiliter, rendre hommage à ce personnage qui a été complètement gommé dans l'Histoire, en grande partie parce qu'elle était une femme. Cette idée de choisir une clandestine de l'Histoire pour nos albums nous a poussé ensuite vers Olympe de Gouges. Qui a écrit la Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne en regard de celle, officielle, qui ne s'adressait à la Révolution qu'aux hommes. Elle demandait pour les femmes le droit de monter à la tribune puisque certaines d'entre elles montaient à l'échafaud. Elle demandait le droit de vote finalement, qui paraît tellement évident aujourd'hui, et on lui a coupé la tête pour ça.(...) Ces personnages nous permettent de décrire une période. Et ces femmes étaient tellement exceptionnelles qu'elles soulèvent plein de réflexions politiques, philosophiques. Ça ouvre plein de portes. Et puis ça donne aussi des repères, des modèles aux jeunes filles d'aujourd'hui. Il n'y en a pas tant que ça dans l'Histoire. D'ailleurs, on utilise nos bouquins dans les écoles. En février nous étions à Sciences Po où il y avait une exposition Olympe de Gouges, qui est étudiée là-bas. On est ravis de ça, parce que ça montre que la bande dessinée acquiert ses marques de noblesse et est un outil pédagogique. On sent qu'il y a une demande de la part des historiens.»



# Micheline Vaillant

## MORT AU TOURNANT





## L'humour des femmes

Un stéréotype récurrent mais assez nouveau, lié à la fois aux personnages féminins et aux ouvrages des autrices, un stéréotype particulier faux et régressif qui témoigne d'une *misogynie de troisième vague\**, selon laquelle les femmes n'auraient pas d'humour. C'est cette misogynie qui abuse du sexisme sous la forme de l'humour ou du cynisme, dans l'idée que l'égalité entre humains a déjà été atteinte et qu'il faut bien rire des enragées féministes qui chipotent sur les différences de salaire, l'absence de reconnaissance, le harcèlement de rue, le harcèlement des publicités et de l'industrie et les viols... Nous en avons parlé avec Reiser, Crumb ou encore Bastien Vivès, et c'est également une forme « d'humour » qui fut familière à *Charlie* dans les années 1970, à l'heure des revendications des femmes, comme en témoigne certaines pages de Chantal Montellier dans *La Reconstruction*.

Certains citent même à tort et à travers Pierre Desproges pour justifier une « blague » raciste ou sexiste. Il posait dans son *Tribunal des flagrants délires* ces questions :

*Peut-on rire de tout ? Deuxièmement, peut-on rire avec tout le monde ?*

Si à la première question Desproges répond oui, la deuxième est cependant nuancée, il explique qu'on ne peut pas rire forcément avec tout le monde. Les chroniqueurs de l'humour et les médias transcrivent la pensée de Desproges en « *On peut rire de tout mais pas avec n'importe qui* ». Les adeptes de ce faux proverbe desprogien, en déterminant ce « *pas n'importe qui* », décrivent un autre qui est de toute évidence le négatif de l'homme blanc hétérosexuel : les Noirs, les Asiatiques, les Arabes, les homosexuels, les Juifs et bien sûr, les femmes. Florence Leca, maître de conférence à La Sorbonne, en appelle à l'éthique « *On peut rire de tout à partir du moment où on s'est bien positionné, quand on a bien réussi à nouer ce pacte humoristique(...)* *On peut rire de tout, mais pas n'importe comment* » en rappelant que Desproges, même s'il n'était pas un artiste exemplaire, était lié à un pacte humoristique clairement établi, qu'il jouait un rôle de personnage détestable à lire au second degré.

\* Pour moi la misogynie de 1ère vague est celle de Nietzsche qui soutient le mythe l'éternel féminin et qui pense que la femme ne doit pas être politisée, la misogynie de seconde vague est celle qui n'accepte pas l'indépendance sexuelle et financière des femmes, et la misogynie de 3ème vague est celle qui panique face à l'évidence de l'humanité des femmes, en voulant solidifier un modèle de genre féminin et en condamnant toute transgression à ce modèle. La misogynie de 3ème vague est celle de notre temps, qui pense que la femme est l'égale de l'homme tout en continuant à dévaloriser le genre féminin et à encourager la culture du viol.

Beaucoup d'humoristes et d'auteurs ne se positionnent pas clairement dans leurs blagues ou leurs points de vue sexistes, ainsi ils ne font que perpétuer leur pensée, et leurs points de vue, en excluant systématiquement les femmes, et cela ne s'apparente pas à de l'*humour* mais à de la *moquerie*. L'humour anti-sexiste doit viser les auteurs du sexisme et non les victimes de ce sexisme (c'est le même cas pour le racisme), et le manque de clarté sur les positions d'un auteur sont à mon avis un manque de prise de responsabilités, de l'ordre de l'inconscience ou tout simplement du sexisme décomplexé. Il est malheureusement très répandu, notamment sur internet, et use souvent de la réplique « *vous les femmes vous n'avez pas d'humour* ».

Un préjugé qui se transmettrait également dans la bande dessinée. Premièrement dans le concept de l'*humour girly*, soit l'humour lié aux bandes dessinées dites girly. Ce qui veut dire que « *l'humour de filles* » désigne un humour qui se porte sur : la sphère ménagère, le quotidien, l'apparence et la mode. C'est une forme d'humour assez autocentrée basée sur l'autodérision. L'humour des dominés est une réalité difficile à appréhender car il est compliqué de prendre pour cible les dominants. En respectant les règles du comique établies par les dominants, on en vient à rire des dominés, c'est-à-dire de soi-même. Cela pourrait être une explication de la tendance féminine à l'humour autocentré, qui sera attribuée à tort au **sexe** féminin (toujours cette confusion entre le sexe et le genre). Voilà la réduction admise par le concept d'*humour girly*.

Y-a-t-il peu de femmes dans la bande dessinée humoristique ? Il y a de toute façon une minorité d'autrices dans tous les domaines, si on part en plus du fait qu'elles sont redirigées vers l'illustration ou la bandes dessinées *girly* (ce qui n'est pas le cas de toutes en réalité) il ne reste évidemment plus grand monde. Mais comment nier qu'il y a eu de la bande dessinée d'humour écrite par des femmes quand on sait que la pionnière de la bande dessinée humoristique pour adultes est Claire Brétécher ? Quand on sait qu'elle a fait rire et continue de faire rire des générations de lecteurs de BD avec le cynisme des *frustrés*, d'*Agrip-pine* ou de *Cellulite*... Le problème, c'est qu'en ne mettant en avant que Claire Brétécher en bande dessinée humoristique, on tend à nous faire croire que c'est une figure exceptionnelle de femme d'humour.

A regarder dans la bande dessinée mondiale on trouve évidemment des ouvrages hilarants écrit par des femmes : *Maison Ikkoku*, *Ranma 1/2*, les nouvelles de Rumiko Takahashi qui combine avec brio l'aventure et l'humour, et dont aucun japonais n'a jamais insisté sur le fait qu'elle était une femme, le récent *Les Experts* et autres bandes dessinées ou d'Anouk Ricard, Florence Cestac, *Aya de Yopougon* de Marguerite About me fait beaucoup rire, ou *Nodame Cantabile*, ou la profonde débilité de *Gals!*, et la bande dessinée la plus drôle de Metapolis Fanzine est de loin celle écrite par une amie\*...

Mais si une femme se risque à rire directement des hommes, son discours sera dit « féministe », toute remise en question du pouvoir du dominant étant ainsi neutralisée en lui donnant l'apparence d'une idéologie vindicative, puisque c'est ainsi que le féminisme est perçu dans notre société : comme un gros mot. Je ne suis pas étonnée de voir que des bandes dessinées humoristiques comme les Experts d'Anouk Ricard utilise des personnages animaux, masculins, le moins genré possible, pour porter leur message humoristique.

\*Alice Durand Wietzel, *Toxic et Destruction*

50¢



# IT AINT ME BABE

*women's  
liberation*



## Engagement féministe

Le féminisme a toujours été vu comme une menace. Nous avons vu la représentation des méchantes féministes des comics, de Valkyrie dans les *Avengers* à Maestra dans *Astérix*. On trouve également She Hulk en leader des *Lady Liberator*... De façon général, la femme indépendante, comme Kriss de Valnor dans *Thorgal*, ne peut être qu'un être cruel et vindicatif. Elles ont souvent l'insulte facile « *male chauvinist pig* » dans les comics, « *phallocrate!* » dans *Astérix*... On trouve également ce trope de la méchante féministe dans les magazines et à la télévision.

*It Ain't Me Babe*, et le *Wimmen's comix* sont produits dans les années 70 et reflètent les thématiques et les problématiques soulevées par le mouvement féministe : l'homosexualité, le sexe, et la politique féminine. Une autre série issue de la publication underground et entièrement conçue par des femmes, *Tits and Clits Comix* est fondée par Lyn Chevely et Joyce Farmer. Dans cette même mouvance, les artistes Lee Marrs, Shary Flenniken, Aline Kominsky-Crumb et Dori Seda sont les porte-drapeaux de cette génération de femmes artistes politiquement engagées.

En France c'est la revue *Ah! Nana* qui représente l'expression féminine. L'engagement féministe est encore de première importance pour Chantal Montellier, mais elle souligne qu'il n'y a plus de mouvement clair et organisé aujourd'hui. Certaines autrices se sont détachées du Mouvement de Libération des Femmes. Claire Brétécher répond à *l'Express*\* :

*« l'Express - Vous avez été une pionnière dans le monde très masculin de la bande dessinée. Cela a-t-il été difficile ?*

*Claire Brétécher - J'ai toujours été bien accueillie. C'était comme une distraction de voir débarquer une fille. Je n'ai jamais ressenti de misogynie. C'était mal vu, à une époque, de dire cela. Il fallait raconter qu'on avait dû lutter durement !*

*l'Express - Vous sentez-vous féministe ?*

*Claire Brétécher - C'était ma tendance, mais l'aspect militant m'a toujours dégoûtée. Jeune, j'étais sur mon pré carré, fallait pas qu'on m'emmerde. Ma mère était assez avancée de ce point de vue-là, au moins dans son discours. Il fallait que je m'en sorte et, pour ça, je préférais ne pas tenir compte des différences. Faire comme si elles n'existaient pas, comme s'il n'y avait pas de problème.*

*l'Express - Et aujourd'hui ?*

*Claire Brétécher - Maintenant, je m'en fous. Je ne me sens plus con-*

\*[lexpress.fr](http://lexpress.fr) en 2009

*cernée. Ce n'est plus mon problème. Que les autres se démerdent ! La charité n'est pas ma qualité principale. »*

Le moins que l'on puisse dire au sujet du féminisme, c'est que parfois il divise plus qu'il ne réunit. La tendance de ces dernières années est d'accepter qu'**il n'y a pas un féminisme mais des féminismes**. Un site à l'usage des non initiés, *areyouafeminist.com*, propose de mettre les choses au clair avec un test :

« *Pensez vous que les humains sont égaux ? Oui Non* » Si vous répondez oui, vous passez à la deuxième question, la réponse Non vous renvoie à la Déclaration Universelle des droits humains en ligne.

« *Pensez vous que les femmes sont des êtres humains ? Oui Non* » Si vous répondez non, vous êtes redirigés sur la page Wikipedia sur les femmes. Si vous répondez oui :

« *Félicitations, vous êtes féministe !* ». Le site rappelle que le féminisme, malgré la multitude de débats qu'il engendre (sur le voile, sur le *male gaze*, sur l'essentialisme, sur le *girly*, sur les mots féminisme/égalitéisme ou auteure/autrice...) est avant tout une lutte pour l'avancée des droits des femmes, et pour le progrès humain en général.

## Vers un féminisme universel

*« Il y a une tendance très importante dans la bande dessinée de femme aujourd'hui, et qui est relayée par les blogs (Pénélope Bagieu, Margot Motin, Laurel, etc) c'est ce côté littérature girly ou comme disent les anglosaxons « chick literature », qui a tendance à s'intéresser surtout à la vie quotidienne et aux problèmes plus ou moins existentiels de jeunes femmes célibataires, avec des petits amis de passage, un patron peu compréhensif, et puis des questionnements tels que « comment rester jeune, belle et mince ? », etc. Ce serait assez facile de vouloir réduire la bande dessinée féminine à ça. Et ce n'est pas vraiment ce qu'on a envie de promouvoir au premier chef. Il y a des filles qui font ça avec talent. Et manifestement, il y a un lectorat féminin qui se reconnaît dans ce type de production. Je pense que c'est un peu une réduction par rapport à cette conquête d'espace d'expression que les dessinatrices ont eu à mener dans les années 70-80. Réduire la femme à la sphère du quotidien et des choses futiles est une régression. Je ne sais pas si les dessinatrices qui font ça en sont conscientes, mais de fait, elles ont quand même tendance à ancrer la femme dans une certaine image. Et qui n'est pas capable de faire œuvre, de transcender son quotidien. Nous avons plutôt tendance à favoriser d'autres types de démarches. »*

Une déclaration de Thierry Groensteen en 2009 pour Artemisia, qui partage l'avis de Chantal Montellier.

S'il est vrai que le féminisme, comparé à celui, naissant, des années 1970, se présente sous une forme éclatée, il n'a cependant pas disparu, et on peut en discerner plusieurs tendances assez prometteuses. Elles sont toutes liées aux nouvelles possibilités qu'offrent internet. On a observé que beaucoup de femmes se servaient d'internet comme du lieu et du moyen de communication pour transmettre les idées, les ouvrages, les *podcasts*, les conférences féministes... Les blogs comme *cafaitgenre.org* ont un rôle important puisqu'ils proposent de reléguer des bibliographies, des analyses, de l'actualité liées au féminisme. La parole de la femme, qui est publiquement bridée (il faut voir lorsque des femmes s'expriment à l'Assemblée nationale...) peut s'exprimer de manière ouverte sur la toile, ce qui en fait à la fois le meilleur exutoire pour la parole féministe, mais cela développe également des réseaux de pensées, notamment grâce aux réseaux sociaux sur Facebook et Twitter. Artistes, autrices, essayistes, journalistes, sociologues ou encore historienne de l'Art ou de l'Histoire des femmes diffusent sur internet leurs idées et proposent leurs alternatives (souvent il s'agit de sensibilisation).

On voit apparaître des projets de sensibilisation, par exemple contre le harcèlement de rue comme le *projet crocodile* qui illustre en bande dessinée les témoignages de filles et garçons témoins d'histoires relatives aux agressions ou au harcèlement sexuel. D'autres personnes se proposent d'analyser les dessous sexistes de la culture populaire, comme le blog de Mirion Malle *mirionmalle.com* qui discute des préjugés sexistes des films ou livres populaires. Ses bandes dessinées portent souvent sur des œuvres qu'elle affectionne beaucoup, et ce n'est pas une démarche toujours heureuse, mais cela ne l'empêche pas d'analyser par exemple *Harry Potter* et d'en dégager les principaux tropes sexistes. J'ai utilisé la même démarche dans ce mémoire, il ne s'agit pas de condamner des œuvres, surtout si vous les avez aimées, mais il s'agit de rester lucide sur ce qu'on nous donne à voir, à lire et à entendre. Le féminisme est un sujet virulent aux Etats-Unis et au Canada, et on peut y trouver beaucoup d'ouvrages et de réflexions en anglais. Il y a des journalistes, conférencières et essayistes qui se proposent d'analyser la culture et ses tropes, et de sensibiliser aux formes que prennent la culture du viol ou aux poids des stéréotypes de genre.

Si le féminisme prend une forme si désorganisée et brouillon, c'est sans doute parce qu'il se perd souvent dans la répartition d'un dialogue de sourds. En effet, lorsqu'une femme met en avant l'évidence d'un trope tel que Le syndrome de la schtroumpfette ou Les demoiselles en détresse, elle se verra répliquer -quasi systématiquement- par des hommes qui remettent en cause chacun de ses arguments. Ainsi, la journaliste féministe Anita Sarkeesian, qui vise à sensibiliser les internautes aux tropes des jeux vidéos et des bandes dessinées sur *Feminist Frequency*, se voit inondée d'insultes, de simulation de jeux où l'on peut la frapper, de menaces de viol ou de mort à tel point qu'elle a dû annuler une de ses conférences dans l'Etat de l'Utah qui autorise le port d'arme dans les universités... A chacune de ses vidéos sur Youtube on trouve une liste de vidéos « *en réponse à Sarkeesian* » où des hommes et parfois des femmes cherchent à discréditer chacun de ses gestes. Par exemple « *Comment peut elle être féministe alors qu'elle prend soin de son apparence, qu'elle porte du rouge à lèvres et des boucles d'oreilles!?* » ou alors « *Elle s'est trompée, elle ment, dans ce jeu vidéo elle parle de untel personnage alors que c'est un autre* »... L'espace public est généralement envahi par l'absurde et la cruauté qui viennent polluer le débat, et la plupart de ces femmes qui écrivent désactivent alors les commentaires relatifs à leurs idées. Le féminisme actuel, en souhaitant

convaincre les hommes comme les femmes, heurte de plein fouet les préjugés les plus répandus. Il est rare, dans la réalité d'assister à une violente répression de la parole des femmes ; sur internet, il n'y aucune retenue.

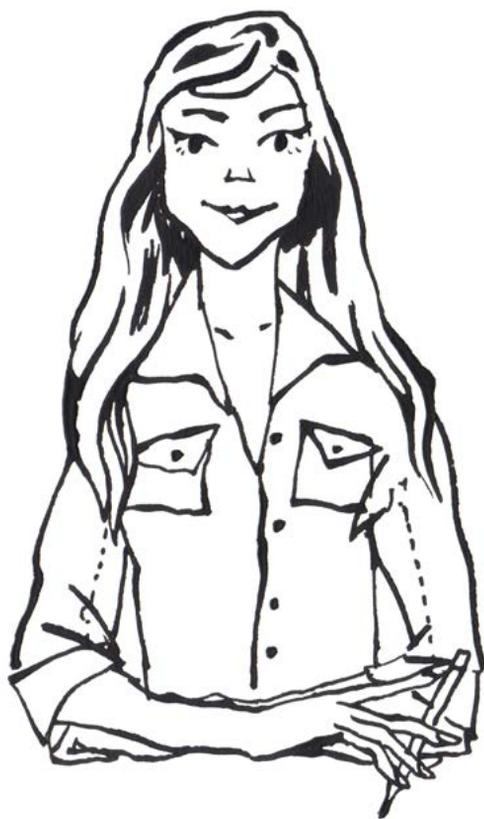
Certains sites « spécialisés » comme *Bd Gest*, font parfois preuve d'une réelle misogynie. Lors de l'annonce des finalistes d'Angoulême 2016 mettant en compétition Hermann et Claire Wendling, le site a volontairement gommé la bibliographie de Claire Wendling. L'autrice, qui a été si atteinte par la virulence des attaques qu'elle a subies, alors même qu'elle avait été désignée par la profession, a préféré demander à cette dernière de ne plus voter pour elle... Ce soupçon de discrimination positive, alors que Wendling n'a rien à se reprocher sur des années de carrière et d'influence pour des générations d'artistes, est une forme de sexisme primaire qui n'a aucune retenue lorsqu'elle est protégée par l'anonymat.

Dédiaboliser l'image du féminisme, oser se déclarer féministe est une tendance que l'on voit grandir sur internet. Cela vient en réaction à toutes les filles qui ont fièrement brandit des pancartes sur Instagram telles que « *je n'ai pas besoin du féminisme parce que j'aime quand les hommes me complimentent sur mon corps* » ou « *Je ne suis pas féministe mais humaniste car je ne pense pas que la femme est meilleure que l'homme* »... Les féministes rappellent qu'il n'y a pas encore d'égalités entre les sexes, que les stéréotypes de genre et que les discriminations pèsent, que la société, même si elle tend à nous montrer la parité ou la diversité, valorise encore bien plus les hommes que les femmes et leur donne globalement la parole. Le féminisme est un des moutons noirs de la société, et se qualifie parfois ironiquement sous le terme de *f-word*, euphémisme utilisé pour ne pas prononcer le mot grossier *fuck*. Le féminisme est vu comme un *f-word*, un gros mot, de même que le *L-world* désigne le tabou lesbien.

Le CCBDCS témoigne d'une volonté nouvelle, celle d'unir les féminismes, autour d'une même revendication. Ainsi, des créatrices opposées par le style ou les opinions comme Tanxxx et Bagieu se « réconcilient » dans le CCBDCS. Il me semble qu'il est très important pour ces artistes d'unir leur voix pour dénoncer les discriminations du milieu, mais de façon générale il est essentiel pour les féminismes de s'unir malgré les divergences. Il est plus aisé pour le patriarcat de s'asseoir sur des groupes minoritaires qui s'opposent, se contredisent et se déchirent. Peut être est-ce d'ailleurs cela qui a signé la fin du féminisme des années 1970 : une union faillible. Il est très important dans le débat

féministe de **ne pas se tromper d'ennemis**. Il n'y a rien à gagner dans la division profonde à propos de sujets futiles comme « qui est girly » ou « qui fait honte à la cause féminine » etc.

Internet favorise la transmission des idées féministes. Le *féminisme de troisième vague*, c'est à dire le féminisme actuel, est caractérisé par l'utilisation et la compréhension de la notion d'intersectionnalité. L'intersectionnalité est une notion employée en réflexion politique et en sociologie, qui désigne la situation de personnes subissant simultanément plusieurs formes de domination ou de discrimination dans cette société. Cela part du principe que le racisme, le sexisme, la grossophobie ou l'homophobie et autres catégories sociales dominées ne peuvent être étudiées séparément les unes des autres. On étudie donc les intersections entre ces phénomènes. Beaucoup d'auteurs, en particulier de comics, sont très renseignés sur le féminisme et l'intersectionnalité, cela explique pourquoi on voit apparaître non seulement de bonnes héroïnes dans les comics, mais des héroïnes et des héros issus de la diversité : Vixen, Silk, Ms Marvel, la nouvelle Batwoman, *Steven Universe*, *Les Abandonnés* de Ross Campbell...



## Interview de Pénélope Bagieu

Pénélope Bagieu est une autrice très lue, très appréciée et très suivie dans le milieu de la bande dessinée, révélée par son blog personnel *Ma vie tout à fait fascinante*, ancienne étudiante de l'Ensad et signataire du CCBDCS. Elle a d'abord publié dans les périodiques féminins avant d'écrire des albums plus personnels, de tenir une chronique de bandes dessinées sur Mademoizelle.com, puis de signer un album sur les dangers du chalutage profond. Chevalier des Arts et des Lettres en 2013, elle travaille maintenant sur *les culottées* pour le monde.fr, un blog qui présente chaque semaine une femme exceptionnelle, plus ou moins célèbre\*. J'ai pu lui poser quelques questions auxquelles elle a eu la gentillesse de répondre :

*Le 17 mai 2016*

### **Quelles sont les bandes dessinées qui ont marqué ta vie ?**

Pénélope Bagieu : J'ai commencé à lire de la BD très tard, alors je dirais "*Ma maman est en Amérique*" d'Emile Bravo (parce que c'est la première à m'avoir fait pleurer) et *Black Hole* de Burns (parce que c'est la première à m'avoir fait peur).

### **Quelles sont tes héroïnes de BD préférées ?**

P.B. : Mafalda, sans aucune hésitation. Et puis sinon, quand j'étais ado, je lisais *Gunnm* et j'étais vraiment très fan de Gally (un peu comme tout le monde) Et récemment, j'ai trouvé que Nimona était vraiment vraiment trop cool.

### **Comment construis-tu tes héroïnes, quel est le plus important pour toi quand tu crées ton personnage principal ?**

P.B. : La même chose que ce qui me tient en tant que lectrice : que j'aime (et donc idéalement, que les lecteurs aiment) le personnage. Même si c'est un méchant, s'il n'est pas méchant avec panache, si on ne l'aime pas très fort, on ne passera pas 200 ou 300 pages avec lui, ou elle. Et alors la dessiner 300 pages, n'en parlons pas. Voilà, j'essaie de l'aimer très fort, et de donner aux gens envie d'être sa copine tellement on l'aime aussi.

\* la bande dessinée sera publiée par Gallimard en septembre 2016

**On ne naît pas féministe, on le devient... comment ça s'est passé pour toi? certaines femmes comparent leur prise de conscience des enjeux du féminisme avec le passage de *Matrix* dans lequel après avoir pris la pilule rouge, on ne revient pas en arrière...**

P.B. : Ah oui, je suis complètement team pilule rouge ! En fait, pendant très longtemps, je me suis infligée une misogynie intégrée, sans me poser de questions : j'avais plus de copains que de copines parce que les mecs sont plus marrants (faux, donc), je m'excusais à moitié d'être une fille quand je faisais de l'autobio, et surtout je ne questionnais absolument pas le fait qu'on soit traitées comme des invisibles dans la BD.

Déjà qu'en tant que lectrice, on est conditionnée depuis l'enfance à s'identifier à des héros masculins sans jamais se poser de questions (alors qu'on sait que l'inverse est impensable pour des mecs), je pense que j'aurais pu être du genre à créer des héros masculins dans mes bouquins toute ma vie, "pour que tout le monde puisse s'y identifier", au lieu d'essayer d'encourager les hommes et les femmes à faire l'effort intellectuel extraordinaire de s'intéresser à une histoire MÊME SI le héros est une héroïne.

**Comment es-tu devenue signataire du CCBDCS?**

P.B. : Eh bien je crois qu'on l'est toutes devenues à peu près immédiatement quand on a commencé à s'en parler. Tout d'un coup, de se rendre compte qu'on n'est pas toute seule, qu'en fait on est même PLEIN, et qu'on en a toutes un peu marre d'entendre les mêmes bêtises tout le temps... Enfin sauf que moi, par exemple, je n'en avais même pas "marre", je parlais du principe que c'était comme ça, et que ça faisait partie du lot du monde merveilleux de la BD. Et puis quand on a fait l'évènement à Angoulême, et qu'on était toutes sur scène, ça m'a vraiment émue, parce que d'un coup je me suis rendue compte que ça n'arriverait plus, de se sentir isolée, et dépréciée et rabaissée. Que petit à petit, avec de la pédagogie, les choses allaient changer (et qu'au moins, cette année là, personne n'a osé faire de petites remarques sexistes à Angoulême. c'était super.)

**As-tu eue une expérience personnelle de ce sexisme dans la BD que dénonce le CCBDCS ?**

P.B. : Oh la la, TELLEMENT. Je te fais des morceaux choisis, si tu veux : Un éditeur qui, face à un de mes projets de BD (avec une scénariste) sur des super héroïnes, a essayé de nous pousser à faire qu'elles utilisent leur super-pouvoirs pour faire les soldes (on a abandonné le projet - et l'éditeur). Les soixante milliards de fois où la première question qu'on m'a posée dans une interview c'est "ça fait quoi d'être une FILLE dans la BD ?". Les regroupements transversaux de type "expo de filles/collection de filles/dessin de filles". Les journalistes qui demandent aux scénaristes qui travaillent avec moi (et qui sont des hommes) "Comment ça se passe, un binôme de travail avec une femme ?". Les mecs lecteurs en dédicace qui disent "Alors, je sais que je ne suis pas le public visé, mais bon !". La séance photo pour un magazine avec plein d'autres auteures, où le photographe nous a demandé de nous passer la main dans les cheveux, de façon glamour (ce à quoi Aurélia Aurita avait gueulé "ah ouais, et si c'était des auteurs mecs, vous leur demanderiez de se toucher les c..." (Aurélia <3 )

**En ce moment tu écris Culotées sur LeMonde.fr, un blog BD qui présente des femmes merveilleuses plus ou moins oubliées de l'Histoire... en tout cas boudées par les manuels scolaires. Quelle était ta volonté à l'origine du projet, comment t'est venue l'idée ?**

P.B. : En fait je lis des bios tout le temps, et j'avoue que j'ai tendance à être un peu survoltée, après avoir lu l'histoire d'une femme admirable, et à avoir envie de le raconter à tout le monde. Alors je me suis dit que j'allais raconter ça à vraiment tout le monde, en en faisant un livre. Je suis toujours attirée par les mêmes profils : les destins "plan B", les gens qui ont dû surmonter une adversité particulièrement coriace, un environnement très défavorable, des embûches. Et il faut bien avouer qu'en matière d'adversité et d'embûches, quelle que soit l'époque et quel que soit le milieu social, les femmes prennent toujours double ration. Donc je voulais raconter ces femmes qui ne font que ce qu'elles veulent, qui n'ont pas écouté la religion, la société, leurs parents, leurs maris, leurs profs, bref qui ont dit au monde entier "en fait, on va plutôt faire comme moi j'ai décidé".

**Tu as également dessiné une BD pour dénoncer les désastres écologiques du chalutage profond. L'engagement politique (écologique ou féministe) en BD a l'air de te tenir à cœur, penses tu que la BD a un rôle important à jouer ?**

P.B. : C'est sûr que la BD a un effet "cheval de Troie" très intéressant, pour raconter des choses que les gens n'avaient pas forcément envie d'entendre de prime abord. C'est aussi le moyen le plus simple et le plus riche pour raconter une histoire (à mon sens), c'est facile à partager, et ça permet de montrer des choses qu'on ne peut montrer d'aucune autre façon (je pense particulièrement à ma prochaine planche des Cullottées que je suis en train de dessiner, dans laquelle l'héroïne subit un viol collectif). Ça permet de rajouter des ellipses, de la poésie, tous les outils dont on peut avoir besoin pour raconter son histoire.

Et comme c'est très chronophage et que ça demande beaucoup d'énergie, et que la vie est courte, oui je pense qu'il faut impérativement la mettre au service des choses qu'on a le plus besoin de sortir de soi, les choses qui nous polluent et nous énervent et qu'on a besoin de crier sur tous les toits.

**Quels sont tes moyens d'action contre le sexisme ordinaire ?**

P.B. : Les nouvelles nous le montrent chaque jour (par exemple l'affaire Baupin) : l'éducation et la pédagogie. Parfois, ça tient à juste à changer le nom qu'on donne à chose : le "flirt au bureau", en fait ça s'appelle du harcèlement. Forcer la main d'une fille un peu bourrée, oui oui, ça s'appelle une agression sexuelle. Les blagues sur les blondes, ce ne sont rien d'autre que des blagues sexistes. Il y a des listes de "personnalités de l'année", et dedans il y a 5 femmes pour 95 hommes. On voit des gens lever les yeux au ciel et dire qu'on voit le sexisme partout. Eh bien oui, on voit le sexisme partout, parce qu'on est la moitié de la population humaine et qu'on est considérées comme une minorité. Alors il faut changer les noms des choses, pour que les gens, petit à petit, se rendent compte que ces choses là doivent changer.

**Il y a eu beaucoup de critiques de la part de certaines autrices comme Tanx, à propos du phénomène des blogs écrits par des filles et de la BD girly. Ce débat est-il dépassé ou reçois-tu encore des critiques ?**

P.B. : Je t'invite à lire le mea culpa de Tanx sur le sujet, qui quadrille pas mal la question : une terminologie sexiste inventée par des hommes et entretenue par des hommes et des femmes qui font le jeu du sexisme.

# Leymah Gbowee

(travailleuse sociale)



MAIS TRÈS TÔT, TOUT LE MONDE L'APPELLE "RED", EN RAISON DE SA PEAU CLAIRE.



À LA MAISON, ILS VIVENT AVEC SA GRAND-MÈRE, UNE FEMME UN PEU SORCIÈRE QUI FAIT ACCOUCHER LES FEMMES TROP PAUVRES POUR ALLER À L'HÔPITAL (ET QU'ON DIT CAPABLE DE CONTRÔLER LES SERPENTS)



SES PARENTS SE DISPUTENT TOUT LE TEMPS, NOTAMMENT PARCE QUE SON PÈRE TROMPÉ SA MÈRE À TOUR DE BRAS, MAIS LEYMAH EST CHOUCOUTÉE PAR SES SŒURS.



LE LIBÉRIA A ÉTÉ FONDÉ PAR D'ANCIENS ESCLAVES AMÉRICAINS LIBÉRÉS. LEYMAH GRANDIT DONC AVEC CET HÉRITAGE CULTUREL HYBRIDE.



ELLE EST PREMIÈRE DE SA CLASSE, ET PRÉVOIT D'ALLER À L'UNIVERSITÉ, POUR DEVENIR MÉDECIN. SES BONS RÉSULTATS SCOLAIRES LUI OCTROIENT UNE PAIX ROYALE: SES PARENTS LA LAISSENT SORTIR, ALLER DANSER, AVOIR DES AMOUREUX.



SON PREMIER COPAIN LA GIFLE EN PUBLIC (ELLE LE QUITTE SUR LE CHAMP)





## **Des femmes qui dessinent dans le monde entier**

On aurait tendance à oublier que le monde de la bande dessinée n'a pas pour nombril la France. Le monde est grand, et il existe beaucoup de femmes autrices dans d'autres pays également, que je ne pourrais malheureusement pas toutes citer sans en oublier. House of Illustration proposait : Aline Kominsky-Crumb, Alison Bechdel, Alison Sampson, Angie Hofmeister, Angie Mills, Anke Feuchtenberger, Anne Harriet Fish, Annie Goetzinger, Art is a Lie, Asia Alfasi, Audrey Niffenegger, Aurélie William-Levaux, Aya Morton, Barbara 'Willie' Mendes, Barbara Yelin, Blackjack, Brigid Deacon, Carla Speed McNeil, Carol Swain, Cat O'Neil, Catherine Anyango, Chantal Montellier, Charlotte Salomon, Chie Kutsuwada, Claire Bretecher, Claudia Davila, Corinne Pearlman, Dale Messick, Denny Derbyshire, Donya Todd, Eleni Kallorkoti, Ellen Lindner, Emma Vieceli, Evelyn Flinders, Fay Dalton, Florence Cestac, Francesca Ghermandi, Hannah Berry, Hwei Lim, Isabel Greenberg, Jackie Ormes, Jacky Fleming, Joana Estrela, Josceline Fenton, Julie Doucet, Karrie Fransman, Kate Beaton, Kate Brown, Kate Charlesworth, Kate Evans, Katie Green, Kaveri Gopalakrishnan, Kripa Joshi, Laura Callaghan (illustration ci-contre), Laura Howell, Leela Corman, Leila Abdul Razzaq, Lily Renee, Lizz Lunney, Lorna Miller, Lynda Barry, Lynn Paula Russell, Manjula Padmanabhan, Marcia Snyder, Maria Stoian, Marie Duval, Marion Fayolle, Mary Darly, Maya Wilson, Miriam Katin, Nadine Redlich, Naniiebim, Nell Brinkley, Nicola Lane, Nicola Streeten, Nina Bunjevaca, Pat Tourett, Patrice Aggs, Philippa Rice, Posy Simmonds, Rachael Ball, Rachael House, Ramona Fradon, Reina Bull, Reshu Singh, Roz Chast, Rutu Modan, Sarah Lightman, Shirley Bellwood, Simone Lia, Sophie Standing, Suzy Varty, Tarpe Mills, Tijuana Bibles by Horizontal Press, Tillie Walden, Tove Jansson, Trina Robbins, Tula Lotay, and Una... J'ajouterais Liv Strömquist, Aya Takano, Anouk Ricard, Aude Picault, Claire Braud, Mirion Malle, Hiromu Arakawa, Chica Umino, Yayoi Ogawa, Natsuki Takaya, Naoko Takeuchi, Ancco, Fumiko Takano, Miki Yamamoto, Louise Ternat, Alice Durand-Wietzel, Julie de Halleux, Margaux Bigou... etc

Comme j'ai passé la moitié de ma jeunesse à lire des bandes dessinées, l'autre à lire des mangas, je me permettrai de dresser trois portraits d'autrice et mangakas que j'affectionne particulièrement. Mes auteurs préférés, surtout pour leurs dessins, sont majoritairement des hommes : Gipi, Nicolas de Crécy, Taiyô Matsumoto, Hayao Miyazaki, Akira Toriyama, Shigeru Mizuki, Imiri Sakabashira, Hugo Pratt, Moebius et Blutch. J'ai toujours aimé le dessin de Guido Crepax, de Edmond Baudoin et même de Milo Manara. Il fut un temps où je lisais Sfar (et qui sait peut être qu'un jour il changera et m'intéressera de nouveau). Je n'ai pas de dessinatrice préférée à part Saho Tono, mais je pense que les bandes dessinées qui m'ont le plus touchée sont des shôjo ou des josei comme *La Rose de Versailles* de Ryôko Ikeda, ou les oeuvre de Kyôko Okazaki comme *Pink*. Comme j'ai déjà parlé de Kyôko Okazaki dans l'histoire du josei manga, je parlerai plutôt de Saho Tono, enfin du peu que j'en sais puisqu'elle est devenue une femme au foyer et assistante mangaka inaccessible. Il y a *Moomin* dont j'adore l'humanisme et l'anarchisme, et cela mérite qu'on parle de Tove Jansson. Et enfin Rumiko Takahashi, car même si j'ai souligné le fait que les personnages masculins y sont bien plus attachants que les filles dans *Ranma 1/2*, elle m'a quand même toujours fait rire, elle fait partie de ces auteurs qui, quand j'étais enfant, m'ont donné envie de "faire pareil plus tard" et m'ont fait rêver. Rumiko Takahashi est pour moi un modèle d'artiste passionnée, drôle, altruiste et travailleuse, Saho Tono est une artiste talentueuse et rare dont l'invisibilité me fait mal au coeur et Tove Jansson est mon modèle humain de liberté.

*ci-contre Fumiko  
Takano*



## Rumiko Takahashi

Nous avons vu qu'il n'y a pas cet a-priori sur les femmes mangakas au Japon. Si auparavant, les gens étaient surpris d'apprendre que Rumiko Takahashi est une femme mangaka, elle est désormais très réputée et très riche, et tout le monde connaît son nom ou au moins une de ses œuvres au Japon. Elle doit certainement sa richesse au marketing qu'il y a autour des nombreux personnages qu'elle a créés, mais elle doit sa notoriété et le succès de ses mangas à son talent avant tout.

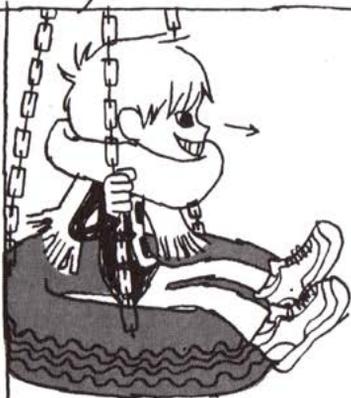
Les séries principales de Rumiko Takahashi sont *Urusei Yatsura*, l'histoire d'une femme démon, *Maison Ikkoku*, une comédie romantique se déroule dans une pension remplie de fous, *Ranma 1/2* dont nous avons parlé auparavant, *Inu-yasha*, une série d'aventure fantastique sur fond de moyen âge, et dernièrement *Rinne*, une série sur le monde des morts. Elle signe également des *one shots* traitant de la vie des salarymen japonais ou des femmes au foyer, ces aperçus de la société japonaise sont tendres et particulièrement sarcastiques. En tout, elle signe plus de 160 volumes de mangas soit près de 35 000 pages... Elle est une des dessinatrices les plus lues au monde avec plus de 100 millions d'exemplaires de ses œuvres vendues. Ses séries sont quasiment toutes adaptées à la télévision sous forme d'*anime*, ce qui achève sa popularité. Fière de faire plaisir au lecteur, jamais prétentieuse et toujours très joviale dans ses interviews, la devise de Takahashi est de faire rêver le lecteur, de faire en sorte que chacun puisse s'évader et se détendre le temps de la lecture. Pour moi, c'est une maîtresse du divertissement, qui sait alterner entre romance, aventure, folklore et absurde, le genre de lecture qui ne change pas vraiment votre vie mais qui vous la rend agréable, quel que soit votre âge. Si elle était récompensée à Angoulême un jour, ce serait plutôt juste, pour les milliers d'enfants sur plusieurs générations qui ont rit à ses blagues et à ses dessins.

Son style graphique purement shônen traduit souvent d'un amour du corps féminin et de l'expression des visages. Artiste prolifique, elle délègue peu à ses assistantes (elle n'aurait pas d'assistants). Ses histoires mêlent romance, arts martiaux, histoires de *yurei* (fantômes), de *yôkai* (créatures fantastiques issues du bestiaire japonais) et aventures. S'il est vrai que les héros prennent plus de place que les héroïnes (et encore, *Lamu* la démonsse est toujours très populaire au Japon) dans l'œuvre de Takahashi, au moins chaque personnage féminin qu'elle crée a un tempérament et une sensibilité différente.



11月

# NOVEMBER



ミルク



## Saho Tono

Saho Tono est une illustratrice japonaise mariée au célèbre et admirable Taiyô Matsumoto. Je n'ai malheureusement pas pu recueillir d'informations sur elle, car depuis son mariage elle est devenue l'assistante de son mari, notamment sur *Sunny*, et ne produit plus d'oeuvres personnelles. Elle a signé un court shôjo manga dans les années 1980, assez classique et semblable à un manga de Ai Yazawa, l'autrice de *Nana*, avant de se lancer dans l'illustration. C'est par la traduction de *Comic Cue* que j'ai connu ses bandes dessinées en France. Son style très lâché rappelle le shôjo manga à ses débuts mais aussi Kyôko Okazaki et le monde de l'enfance. Le thème de sa bande dessinée *Twinkle* est d'ailleurs l'enfance, dans ce qu'elle a de spontané et de sensoriel : elle rappelle la sensation d'un bonbon qui fond sous la langue, la sensation du toucher d'un premier Rubik's cube, des chats qu'on attrape, les leçons de piano, la peur des monstres... La narration de ce manga fait écho dans le récent *Sunny*, ainsi que dans le design des personnages. *Sunny* serait inspiré des souvenirs à la fois de Taiyô Matsumoto et de Saho Tono... Il me semblait important d'écrire sur elle, puisqu'elle est l'ombre qui donne du relief à *Sunny*, et puisque ses bandes dessinées me semblaient prometteuses. J'avais envie d'en lire plus. C'est la deuxième mangaka, avec Kyôko Okazaki, qui me manque beaucoup.





## Tove Jansson

Tove Jansson n'est pas une mangaka. Mais elle est célébrée au Japon comme un génie, et elle le mérite. Fille d'un sculpteur finlandais et d'une illustratrice suédoise, elle publie son premier livre d'illustration à 13 ans avant d'étudier les Beaux Arts à Stockholm. Les académies acceptent mal les femmes artistes, et elle rentre fonder un collectif d'artistes à Helsinki. Elle évacue son traumatisme de la seconde guerre mondiale en imaginant en 1945 une famille de trolls paisibles, *Les Moomins* dont elle signe un livre illustré. Inspirés de sa jeunesse sur les îles finlandaises, ces joyeux anarchistes célèbrent la vie, la liberté et la nature. Les *Moomins* sont alors une critique sévère de la société industrielle et du matérialisme. Ils deviennent l'idéal même du retour à la nature et de la décroissance. Elle imagine également *Zotte et Zetzte* qui sont une métaphore du secret de son homosexualité. Publiée dans un quotidien pendant sept ans, les *Moomins* deviennent des stars et occupent tout le temps de l'artiste. Disney lui propose d'acheter la famille *Moomin*, mais elle refuse et laisse son frère Lars continuer la bande dessinée, et se redirige vers la peinture, le voyage, la vie et l'amour avec sa compagne la graphiste Tuulikki. Aujourd'hui, si les histoires des *Moomins* perdurent, ils ont tendance à être complètement dénaturés, en témoigne le parc d'attraction en Finlande, et l'énorme marketing au Japon.



## Interview de Kondoh sensei

**Atsuko Kondoh** est enseignante à Asabi (Asagawa College of Arts), je l'ai rencontrée à l'école alors que je questionnais les étudiants japonais en classe de manga sur le shōjo, le shōnen, leurs autrices préférées et leurs avis sur la question du genre en manga. Je précise que tous les étudiants ont accueilli mes interrogations avec surprise. Comme il s'agit d'une école de manga traditionnel qui vise à former des étudiants à se plier le plus possible aux desiderata de l'industrie et des éditeurs, les élèves ne sont pas habitués à ce qu'on leur pose des questions sur le fond de leur pratique artistique ni sur leur choix personnels. Ainsi, sur les 40 réponses reçues à mes questionnaires, j'ai eu du mal à y voir clair parmi leurs intentions.

Je peux cependant noter que sur les 30 filles qui ont répondu à mes questions, une quinzaine pratique le *seinen* manga, tandis que seules dix élèves pratiquent le *yaoi*, et 5 seulement le *shōjo manga*. Leurs *seinen* tendent tous à évoquer des drames, des traumatismes psychologiques et en particulier le phénomène de persécution en milieu scolaire ou dans le monde du travail, une situation hélas très répandue au Japon. Si leurs shōjo mangas évoquent des romances classiques entre fille timide et garçon autoritaire, les *yaoi* présentent tous une histoire plus mature, évoquant parfois le viol, l'inceste ou même le sadomasochisme. Je leur ai demandé si elles avaient une femme mangaka préférée. Si je ne connaissais pas la plupart des artistes qu'elles m'ont proposées, le nom le plus souvent cité était Hiromu Arakawa, créatrice de *Full Metal Alchemist*, un shōnen manga très populaire, assez sombre, et de *Silver Spoon*, un manga sur la vie quotidienne des agriculteurs japonais, qui aborde le traitement de la vie et de la mort des animaux et du quotidien des éleveurs bio avec beaucoup de justesse.



Atsuko Kondoh est donc leur professeur de manga, mais elle est également mangaka professionnelle et auxiliaire de vie dans une maison de retraite. Voici une courte interview qu'elle m'a accordée, le 20 janvier 2016 à Asagaya, Tokyo :

### **Pouvez-vous me parler de vos mangas ?**

Atsuko Kondoh : Il y en a beaucoup, en ce moment je travaille sur un manga appelé mada ikiteiru (toujours en vie). Je raconte l'histoire, inspirée de ma propre expérience en maison de retraite, d'une femme qui vit envers et contre tout, qui accompagne les personnes âgées atteintes de l'Alzheimer dans leur vieillesse. Avant, j'écrivais plutôt des mangas josei à caractère érotiques.

### **Comment définissez vous ces mangas ?**

A.K. : Celui que je suis en train de réaliser est un seinen manga, mais les dessins sont plutôt doux. Je prends un trait humoristique pour mes personnages, cela dédramatise le sujet qui est un sujet grave. « Comment accompagner la mort et comment réagir face à l'oubli »... c'est ce dont je parle, de façon humoristique. Ils s'adressent aux gens plus âgés. Mes mangas précédents étaient des josei érotiques, pour jeunes femmes et femmes d'âge moyen.

### **Comment en êtes-vous venue au manga ?**

A.K. : Quand j'étais petite j'ai toujours dessiné, les mangas était ma grande passion. Je lisais beaucoup de shôjo, j'adorais Candy ! Mais ma mère ne voulait pas que je sois mangaka, et j'ai travaillé pendant dix ans dans une administration ennuyeuse avant de me lancer dans le métier. J'ai alors secrètement rejoint l'atelier d'une mangaka plus jeune que moi, dont je suis devenu l'assistante pendant presque 7 ans. Quand j'ai présenté mon premier shôjo à un éditeur, mon projet a été refusé car j'étais trop vieille. Il m'a dit qu'à mon âge on ne faisait pas

de *shôjo* mais des *josei manga*, c'est à dire des mangas érotiques... Je n'y connaissais rien, mais c'est ainsi que j'ai commencé ma carrière de mangaka ! Lorsque ma mère a appris que je faisais des mangas, et en plus, érotiques, elle a appelé mon éditeur pour lui dire que si je ne quittais pas le métier, j'allais me suicider ! (rires) quelle affaire pour lui faire entendre raison ! Comme j'en ai pleuré ! Quand elle a vu que ça marchait pour moi, elle a accepté mon statut de mangaka.

### Comment est votre personnage principal ?

Avant je dessinais de très belles femmes, jeunes. Maintenant c'est une femme d'une cinquantaine d'année que je dessine, à mon image, elle a les cheveux courts, le visage sympathique... C'est la narratrice, elle grandit en observant les petits vieux autour d'elle. Ce sont ses *senpai* (aînés)...



### A-t-il un lien avec vous ?

A.K. : Elle représente ma mère... Ma mère était une femme courageuse. Elle a travaillé pendant la guerre et quand j'étais petite, elle travaillait également pendant que mon père glandait à la maison en buvant du saké. C'était une travailleuse et une femme forte, très courageuse. Elle est tombée gravement malade, et même pendant sa maladie, elle partait travailler à la place de mon père.



### Avez-vous une mangaka favorite ?

A.K. : Hiromu Arakawa ! La dessinatrice *bijin* (belle gosse) de *Full Metal Alchemist* ! Le héros, Edouard, est un petit garçon, mais le manga évoque beaucoup de choses comme les origines de l'homme, la vie et la mort, la croissance du héros... Ce sont des thèmes qui me parlent beaucoup, en particulier ce qui traite de la vie et de la mort. J'y suis confrontée tout les jours dans mon emploi à la maison de retraite.

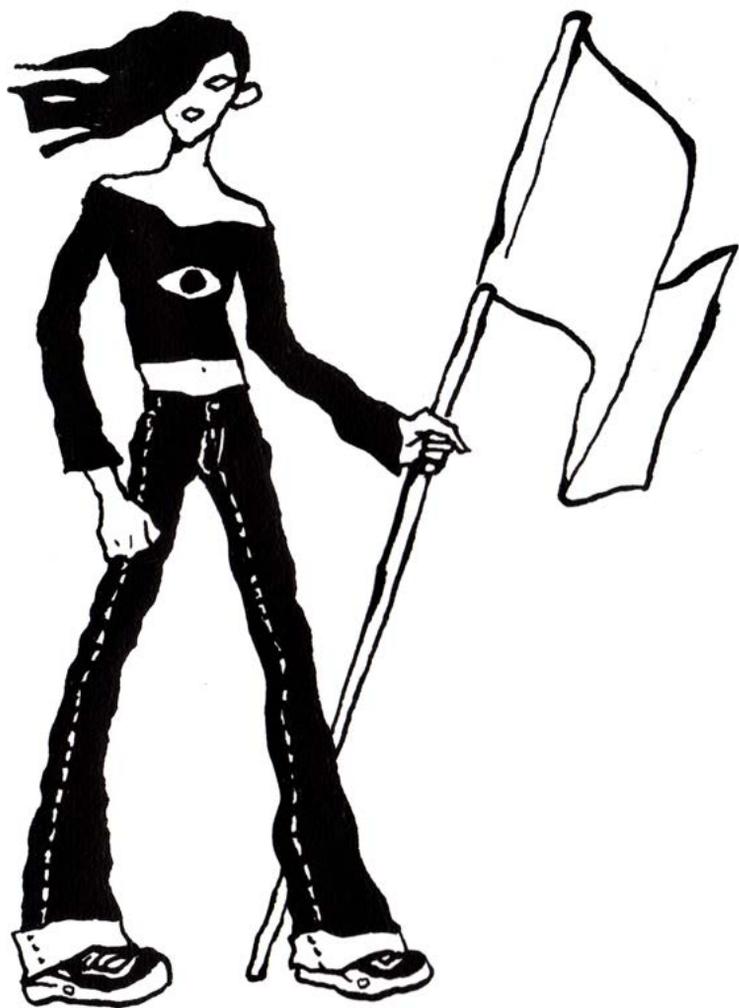


# 闇の肉母

KONDOH ATSUKO

近藤厚子

原作 / Aダッシュ



## **Tendance Actuelle**

Il y a des chances que le monde de l'édition s'ouvre de plus en plus à la publication d'ouvrages féministes. La tendance actuelle qui prône l'intersectionnalité va certainement aider à changer les stéréotypes de genre dans les comics. Les éditions, face à un public changeant, ne peuvent que suivre l'évolution des mœurs. Après tout, les Etats-Unis ont déjà abandonné il y a quelques années le Comics Code, qui vouait les femmes à rester en arrière plan et qui condamnait l'homosexualité. Dans la bande dessinée franco belge, l'ouverture se porte tout d'abord par les ouvrages qui rendent hommage aux femmes de l'Histoire : *Kiki de Montparnasse*, *Joséphine Baker*, *Olympe de Gouges*, *Marie Curie*... Mais également suite au scandale d'Angoulême, on peut peut-être s'attendre à une vigilance des festivals, au moins, dans le traitement des artistes et peut être un pas vers la parité? Seul l'avenir nous le dira. En attendant, c'est sur les blogs BD que se poursuit le débat féministe.



Il y a une grande différence dont il faut prendre conscience entre ce qui est *naturel* et ce qui est *normal*, entre le sexe et le genre. C'est cette confusion qui est à l'origine de tous les stéréotypes. Mais ce n'est évidemment pas une confusion volontaire. Les femmes sont la moitié de l'humanité et pourtant, en ne les représentant pas dans notre société, on les considère comme une minorité. C'est pour asseoir son autorité que la société patriarcale crée l'image archétype du « sexe faible ».

On peut retenir de l'histoire et de l'étude de la représentation des femmes du premier chapitre qu'il existe de formidables héroïnes, qui sont trop méconnues. L'image de la femme fait encore partie des sujets controversés : au Japon, la représentation du vagin par Megumi Igarashi est censurée tandis que les Japonais autorisent la reproduction de sexes masculins. Il faut noter que les femmes sont particulièrement condamnées pour « obscénité » lorsqu'elles disposent de leur propre image et de leur corps comme elles l'entendent. Mais les réalités de la condition féminine sont aussi remises en cause, il suffit de regarder les commentaires injurieux sur les réseaux sociaux ou sur les articles féministes. *Le projet crocodile*, qui illustre en bandes dessinées les témoignages de harcèlement de rue dont les femmes sont victimes, est

souvent censuré pour propos obscènes... Il faut bien se rendre compte que la société ne veut pas voir la réalité de la condition féminine.

Pour rétablir un équilibre dans la représentation des personnages de bandes dessinées, il faudrait créer et mettre en valeur de nouveaux modèles. Cette année, en librairie, on a eu droit à une énième réédition des classiques... *Buck Danny*, *Lucky Luke*. Je crois beaucoup en la bande dessinée. Je pense que c'est un médium très fort, qui peut être politique et poétique. Ce serait bien qu'il y ait plus de choses intéressantes et belles à lire. Je ne condamne pas particulièrement les productions actuelles des auteurs masculins. J'ai beau ne plus trouver d'intérêt à la lecture de Joann Sfar, Manara et Baudoin, je ne pense pas que ce soit parce que leur travail est mauvais. Je me suis simplement lassée de ne pouvoir lire qu'un seul mode de pensée, celui des artistes blancs hétérosexuels d'âge moyen qui ont un complexe de la muse... Ils ont leurs qualités et écrivent des histoires intéressantes, mais il y a vraiment un déséquilibre dans la production de bandes dessinées. Il n'y a que dans la diversité qu'on arrivera à s'élargir l'esprit, et c'est dans cette diversité d'ailleurs, que chaque bon travail artistique prendra du sens et de la valeur.

Réfléchir à de nouvelles représentations représente un tas de possibilités pour créer de nouvelles histoires, de nouveaux personnages. Il faudrait vraiment laisser une chance à l'imaginaire féminin, mais aussi à chaque imaginaire qui diffère de la norme. Ne voir et ne lire que des hommes ne devrait pas être normal.

Quant à l'étude de la situation des autrices, elle nous aura appris bien plus que le simple témoignage du sexisme ordinaire : il existe vraiment un plafond de verre dans les professions artistiques, ce n'est pas une légende. Cela veut dire que la plupart de ces femmes vivent une discrimination terrible et illégitime qui sape leur ambition artistique et les réduit à l'invisibilité. Nous ne vivons vraiment pas dans une société égalitaire, et le féminisme a toujours ses raisons d'être. Il faudrait dédramatiser le féminisme qui tend vers une justice humaine. La lutte contre le sexisme devrait être respectée de la même façon qu'on respecte la lutte contre le racisme.

Je n'ai pas pu traiter l'impact de la bande dessinée comme media de masse sur les lecteurs, petits et grands. Ni du rôle des divertissements dans l'éducation des enfants (et des adultes), ni l'impact du phénomène d'identification et la recherche de modèles chez les petites filles. Tout cela ferait l'affaire d'un deuxième mémoire, et de plus s'écarterait de la pure étude de la bande dessinée. Il est intéressant de noter que la bande

dessinée n'est pas qu'un divertissement sans conséquences. C'est un médium particulièrement efficace dans la diffusion des idées politiques. Très utilisé dans la presse écrite, il popularise d'ailleurs ses auteurs, comme Killoffer, Plantu ou Brétécher. Mais c'est sur le net qu'il est maintenant très répandu et fait de nombreux adeptes. Le phénomène des blogs BD n'est pas qu'un effet de mode : il témoigne de l'utilisation d'un moyen de communication efficace et moderne. Avant que le monde de l'édition ne suive, c'est sur les plateformes modernes que se poursuit le combat féministe dans la sensibilisation aux problèmes de sexisme.

Dans *Matrix*, Morpheus propose à Neo deux pilules :

« *Tu prends la pilule bleue, l'histoire s'arrête là, tu te réveilles dans ton lit, et tu crois ce que tu veux. Tu prends la pilule rouge, tu restes au Pays des Merveilles et je te montre jusqu'où va le terrier.* »

**L'effet pilule rouge** aura accompagné ma découverte de l'étude de genre à travers le prisme de la bande dessinée. L'effet pilule rouge, c'est ouvrir les yeux sur ce que l'on est et sur ce que la société veut qu'on soit. Le questionnement qui a accompagné mon étude de l'histoire de la bande dessinée a révélé des *tropes*, et ces *tropes* m'ont amenée à étudier le genre, et à comprendre la notion de construction des genres. J'avais déjà lu *Le Deuxième Sexe* au lycée, qui m'avait éveillée à beaucoup de choses, mais ma découverte liée à ce mémoire, en plus de celle de centaines d'artistes féminines et de bonnes héroïnes, c'est celle des travaux de l'anthropologue, ethnologue et féministe Françoise Héritier. Ses travaux sur les différences physiques et culturels sur les hommes et les femmes sont révolutionnaires. Cette étude m'aura permis d'en apprendre beaucoup sur moi-même, sur ma pratique artistique passée et sur mon appréhension du féminin. Le fait que je me sois identifiée aux hommes plus qu'aux femmes n'était pas « bizarre », dans un système qui valorise le masculin au détriment du féminin. Mon sentiment de malaise dans les festivals de bande dessinée n'était également pas infondé : les filles n'y sont pas spécialement les bienvenues, surtout celles qui ne correspondent pas à l'*éternel féminin*.

On nous montre toujours une image des femmes qui s'entre-déchirent, comme les « meilleures ennemies ». J'ai aimé le fait de lire des témoignages d'artistes qui n'ont rien en commun avec moi à part cette pensée : *l'imaginaire ne devrait pas être nécessairement masculin*. Et pour se donner du courage, pour ne jamais penser qu'il y a un sexe faible, il y a l'exemple de femmes qui ont vécu leur vie comme elles l'entendaient, comme Tove Jansson.

Je pense qu'il faut s'ouvrir à tous types de lectures et de cultures et se faire sa propre idée, **il est extrêmement important de se déconstruire**. Il faut briser les stéréotypes culturels qui nous poussent à croire que le masculin est plus universel que le féminin, que la vieille génération est révolue ou que la jeune génération ne comprend rien, ou que la bande dessinée franco-belge est un art plus respectable que le manga et les comics... Pour une meilleure compréhension de l'humain, pour arrêter de condamner, d'écraser ou de réduire l'altérité au silence. Il faudrait aussi arrêter de diaboliser le féminisme et de dévaloriser le féminin, alors qu'il n'y a aucune raison à cela, il n'y a rien à y gagner et humainement, tout à y perdre. En qualité de femme, prendre conscience des constructions sociales de genre est très soulageant. Il permet de remettre en question nos propres ambitions et de différencier ce qui est attribué à son sexe de ce qui est naturel. Je pense, dans ce sens, que la prochaine étape de l'évolution humaine sera atteinte lorsque le féminisme n'aura plus raison d'être, lorsque nous aurons réellement donné aux femmes la place qu'elles méritent dans notre société.

LEXIQUE  
&  
BIBLIOGRAPHIES

**cis-genre :** individus dont le genre assigné à la naissance, le corps et l'identité personnelle coïncident. Contraire de transgenre.

**culture du viol :** concept établissant les liens entre le viol (et autres violences sexuelles) et la culture de la société où ces faits ont lieu, et dans laquelle prévalent des attitudes et des pratiques tendant à tolérer, excuser, voire approuver le viol. Largement diffusée dans le monde, très présente en France, elle s'observe tous les jours dans le fait qu'on défend à une jeune fille de sortir le soir par peur du viol ou que les femmes se fassent sans cesse harceler dans la rue et commenter.

**cyberféminisme :** mouvement féministe philosophique des années 1990 qui voit dans le phénomène naissant de l'internet et du cyberspace les possibilités de transcender la condition féminine, notamment dans l'usage de l'anonymat ou dans la métamorphose en cyborg.

**cyborg :** être humain ou être vivant artificiel auquel on a greffé des parties mécaniques.

**études de genre :** champ d'études consacré aux constructions sociales et identités dans ce qu'elles ont de culturel, social, politique, anthropologique, historique, psychique, philosophique ou artistique, ainsi qu'à la sexualité et à sa normalisation. Démarche de réflexion qui répertorie le masculin et le féminin dans différents lieux à différentes époques et interroge à quelle point les normes se reproduisent au point de sembler naturelles.

**feminist-bashing :** définit l'attitude qui diabolise les féministes, en les discréditant.

**féminisme de première vague :** féminisme dont l'objectif est de réformer les institutions, qui vise à ce que les femmes et les hommes soient égaux devant la loi (droit à l'éducation et au travail par exemple). En France ce féminisme remporte ses conclusions avec l'obtention du droit de vote en 1944.

**féminisme pro-sex** : courant du féminisme, issu du milieu queer qui apparaît dans les années 1980. La sexualité y est vu comme un domaine qui doit être investi par les femmes et les minorités sexuelles. Il fait du corps, du plaisir et du travail sexuel des outils politiques dont les femmes doivent s'emparer.

**féminisme de seconde vague** : Féminisme qui intervient à la fin des années 1960 avec la naissance du Mouvement de Libération des Femmes (MLF) en France et du Women's Lib aux Etats-Unis. Le concept de patriarcat et du sexisme sont définis à cette période. La sphère privée est considérée comme le lieu privilégié de la domination masculine : les revendications se portent d'abord sur le droit à l'avortement et à la contraception. Mais les féministes appellent aussi à la construction de nouveaux rapports sociaux.

**féminisme de troisième vague** débute dans les années 1990, désigne un large ensemble de revendications par des militantes féministes issues de groupes minoritaires et des minorités ethno-culturelles en particulier. La diversité au sein des groupes est importante pour une meilleure visibilité, en particulier pour les femmes doublement marginalisées ou stigmatisées : femmes de couleurs, lesbiennes, prostituées, transsexuelles, handicapées, femmes grosses...etc. La notion de féminismes, au pluriel, apparaît, ainsi que celle d'intersectionnalité.

**femme** : être humain, actuellement dominé.

**genre** : concept utilisé en sciences sociales pour désigner les différences non biologiques entre les femmes et les hommes. Se réfère aux différences sociales, culturelles, psychologiques, mentales, économiques, démographiques, politiques...etc.

**genderbent** : représentation qui intervertit le sexe d'un personnage, souvent utilisé par les fans dans les fonctions ou fanarts dans un but humoristique ou pour révéler des stéréotypes de genre ou des discriminations.

**gynoïde** : femme robotisée

**girly** : terme apparu dans les années 2000, souvent dépréciatif, pour désigner la culture du marketing rose

**homme** : être humain, actuellement dominant.

**hentai** : manga pornographique

**intersectionnalité** : notion employée en sociologie et réflexion politique, qui désigne la situation de personnes subissant simultanément plusieurs formes de domination ou de discrimination dans une société. Permet d'étudier les rapports de dominations sous toutes les formes : sexisme, racisme, homophobie ou encore discriminations entre les classes sociales.

**invisibiliser** : rendre invisible. Terme très récent vulgarisé par le féminisme de troisième vague.

**josei** : manga pour femme adulte

**male-gaze** : regard masculin. Terme utilisé par Laura Mulvey, critique de cinéma, en 1975, pour désigner l'objectification des femmes dans le film, pour le plaisir du regard masculin, dans le film et pour les spectateurs. La femme, en intériorisant le male gaze, regarde et se sent être regardée à la fois, ce qui peut régir certains comportements.

**mansplaining** : combinaison de “man”, homme, et “explaining”, explication. Lorsqu’un quelqu’un explique à une femme, sur un sujet la concernant, qu’elle a tort de penser ce qu’elle pense ou de dire ce qu’elle dit. En se comportant de manière condescendante, le mansplainer détourne la discussion et adopte une attitude paternaliste envers son interlocutrice. Le mansplaining est une des illustrations du patriarcat et s’observe en particulier sur internet, sur les sujets relatifs au féminisme. Une femme peut tout à fait être coupable de mansplaining. Le mansplaining se fait particulièrement vicieux lorsqu’il défend la culture du viol ou les discriminations.

**marketing genré** / produits industriels qui use des stéréotypes de genre  
**marketing rose** : à outrance pour cibler un consommateur. Dans le cas des filles, le marketing genré est souvent rose. Le marketing genré associe le genre et le sexe d’une personne et s’en sert de facteur de division.

**moga** : modern girl, japonaise instruite et inspirée par la culture et la mode occidentale dans les années 1920.

**otenba** : garçon-manqué.

**plafond de verre** : difficulté d’accès des femmes aux postes supérieurs. Cette expression est maintenant répandue pour désigner tout cas où un individu est confronté à un réseau de pouvoir tacite, implicite, voire occulte, qui l’écarte d’un niveau de pouvoir ou de rémunération ou hiérarchique auquel il pourrait prétendre.

**sentô-bishôjo** : belle fille combattante

**sexe** : différences biologiques (physiques) entre les femmes et les hommes.

**seinen** : manga pour adulte, pas forcément avec du sexe.

**shôjo** : manga pour filles.

**shôjo harem** : manga pour filles, qui présente une héroïne entourée d'une multitude de prétendants bellâtres.

**shônen** : manga pour garçon.

**shônen harem** : manga pour garçon présentant un héros entourée de pin ups à son service.

**slut-shaming** : concept féministe qui définit l'attitude agressive, individuelle ou collective, des hommes envers les femmes dont le comportement sexuel serait jugé "hors-norme". Entretient l'idée que le sexe est dégradant pour les femmes et participe à la culture du viol.  
étude du garçon manqué

**transgenre** : personne qui adopte une identité de genre non liée à son sexe de naissance mais sans nécessairement subir de chirurgie de réattribution sexuelle (ce qui le différencie d'un transsexuel). Désigne toute personne qui rejette en tout ou en partie son identité de genre assignée ou qui ne s'identifie pas aux règles des genres masculins et féminins traditionnels.

**trope** : archétype que l'on note dans les fictions. Peut devenir insultant dans le cas où il renforce un stéréotype.

**yaoi** : manga, romance plus ou moins sexuelle apprécié des lectrices, présentant des personnages masculins uniquement.

## Bibliographie sur le genre et le sexisme

- Simone de Beauvoir, *Le Deuxième Sexe*, 1949, Gallimard
- Virginie Despentes, *King Kong théorie*, 2007, Le livre de poche
- Dialnet, *La Bande dessinée française au féminin*, Université de Valence
- Judith Halberstam 2010, *Female Masculinity*, 1998 Duke University Press
- Françoise Héritier, *Masculin-Féminin I. La Pensée de la différence*, 1996, Paris, O. Jacob
- Françoise Héritier, *Masculin-éminin II. Dissoudre la hiérarchie*, 1996, Paris, O. Jacob
- Françoise Héritier, *Hommes, femmes : la construction de la différence*, 2010, Le Pommier
- Megumi Igarashi, *What is obscenity?* 2016
- Thomas Mathieu, *Les crocodiles*, 2014, Le Lombard
- Léon Maret, *Séducteurs de rue*, 2016, Casterman
- Mirion Malle, *Commando culotte, les dessous sexistes de la pop culture*, 2016, Ankama
- Annie Pilloy, *Les compagnes des Héros de BD, des femmes et des bulles*, 1994, L'Harmattan
- Maana Sasaki, *Gender Ambiguity and Liberation of Female Sexual Desire in Fantasy Spaces of Shojo Manga and the Shojo Subculture*, Occidental College
- Emily Jan Wakeling, *Shōjo culture and feminism in contemporary Japanese art*, Université du Queensland

## Bibliographie d'héroïnes de manga

Moyoco Anno, *Happy Mania*, vol 1-10, Pika Edition  
Clamp, *Card Captor Sakura*, vol 1-12, Pika Edition  
Moyoco Anno, *Sakuran*, Pika Edition  
Mihona Fuji, *Gals !*, vol 1-10, Glénat  
Machiko Hasegawa, *Sazae-san*, non édité en France  
Ryôko Ikeda, *La Rose de Versailles*, vol 1-3, Kana  
Junji Ito, *Tomie*, Tonkam  
Atsushi Kaneko, *Bambi*, vol 1-6, IMHO  
Yukito Kishiro, *Gunnm*, vol 1-9, Glénat  
Kazuo Koike, *Lady Snowblood*, vol 1-2, Kana  
Hayao Miyazaki, *Nausicaä*, vol 1-7, Glénat  
Junko Mizuno, *Pure Transe*, IMHO  
Junko Mizuno, *Cinderella*, IMHO  
Kozueko Morimoto, *Gokusen*, vol 1-15, Kazé  
Kiriko Nananan, *Blue*, Casterman  
Tomoko Ninomiya, *Nodame Cantabile*, vol 1-21, Pika Edition  
Yayoi Ogawa, *Kimi wa pet*, vol 1-12, Kurokawa  
Kyôko Okazaki, *Pink*, Sakka  
Kyôko Okazaki, *Helter Skelter*, Sakka  
Kyôko Okazaki, *Tokyo Girls Bravo*, vol 1-2, Sakka  
Katsuhiko Otomo, *Mother Sarah*, vol 1-7, Delcourt  
Minami Q-ta, *Jeux d'enfants*, Sakka  
Chiho Saito, *Utena, la fillette révolutionnaire*, vol 1-5, Pika Edition  
Aya Takano, *Spaceship E.E*, Kaikai Kiki  
Natsuki Takaya, *Fruit Basket*, vol 1-23, Kana  
Naoko Takeuchi, *Sailor Moon*, vol 1-18, Pika Edition  
Osamu Tezuka, *Princesse Saphir*, Soleil Manga  
Akira Toriyama, *Dr. Slump*, vol 1-18, Glénat  
Ai Yazawa, *Gokinjo Monogatari*, vol 1-10, Kana  
Ai Yazawa, *Nana*, vol 1-21, Kana  
Ai Yazawa, *Paradise Kiss*, vol 1-5, Kana  
...

## Bibliographies d'héroïnes de bande dessinée

- Marguerite About, *Aya de Yopougon*, vol 1-6, Gallimard  
Bom et Sidney, *Julie, Claire, Cécile*, vol 1-25, Le Lombard  
Pierre Christin et Jean Claude Mézières, *Valérien et Laureline*, vol 1-23, Dargaud  
Claire Brétécher, *Agrippine*, vol 1-5, Dargaud  
Claire Brétécher, *Cellulite*, Dargaud  
Clarke et Gilson, *Melusine*, vol 1-23, Dupuis  
Etienne Davodeau, *Lulu Femme Nue*, vol 1-3, Futuropolis  
Jean-Claude Forest, *Barbarella*, Le terrain vague  
Lelong, *Carmen Cru*, vol 1-8, Fluide Glacial  
Roger Leloup, *Yoko Tsuno*, Dupuis  
Till Lukat, *Dures à cuire*, Editions Cambourakis  
Chantal Montellier, *Julie Bristol*, Dargaud  
Chantal Montellier, *L'inscription*, Actes Sud  
Chantal Montellier, *Odile et les crocodiles*, Les Humanoïdes Associés  
Claude Moliterni, *Scarlett Dream*, Eric Losfeld  
Nadja, *Les demoiselles de Montparnasse*, Olivius  
Julien Neel, *Lou !*, Glénat  
Guy Peellaert, *Pravda*, Eric Losfeld  
Guy Peellaert et Pierre Barbier, *Jodelle*, Eric Losfeld  
Quino, *Mafalda*, Glénat  
Yvan Pommaux, *Marion Duval*, vol 1-24, Bayard  
Posy Simmonds, *Tamaza Drewe*, Denoel Graphic  
Noelle Stevenson, *Nimona*, Dargaud  
Jean Sylvere et Pellos, *Durga Râni, reine des jungles*, Société Parisienne d'Édition  
Tardi, *Adèle Blanc-sec*, Casterman  
Tehem et Supiot, *Marie Frisson*, Glénat  
Jo Valle et André Vallet, *L'espiègle Lili*, Société Parisienne d'Édition  
Jean Van Hamme et Paul Cuvelier, *Epoxy*, Le Lombard

...

## Bibliographie d'héroïnes de comics

- Sana Amanat, *Ms Marvel*, Marvel Comics  
Ruth Atkinson, *Patsy Walker*, Marvel Comics  
Otto Binder et Ruth Atkinson, *Hell Cat*, Marvel Comics  
Daniel Clowes, *Ghost World*, Vertige Graphic  
Gerry Conway et Bob Oksne, *Vixen*, DC Comics  
Kelly Sue DeConnick et Valentine De Landro, *Bitch Planet*, Image Comics  
Will Eisner, *Sheena, reine de jungle*, Fiction House  
Bob Haney, *Elastigirl*, DC Comics  
Fletcher Hanks, *Fantomah*, Fiction House  
Majorie Hendersen Buell, *Little Lulu*, Dell/Gold Key  
Jaime et Gilbert Hernandez, *Love and Rockets*, Fantagraphics  
Gilbert Hernandez, *Speak of the Devil*, Fantagraphics  
Jaime Hernandez, *Modern Sex*, Albin Michel  
Jamie Hewlett et Alan Martin, *Tank Girl*, Dead Line  
Bob Kane et Bill Finger, *Batgirl*, DC Comics,  
Bob Kane, *Catwoman*, DC Comics  
Stan Lee, *Millie the Model*, Marvel Comics  
Tarpe Mills, *Miss Fury*, IDW  
William Moulton Marston, *Wonder Woman*,  
Dale Messick, *Brenda Starr*, Chicago Tribune  
Jackie Ormes, *Patty-Jo 'n' Ginger*  
Gladys Parker, *Mopsy*  
Trina Robbins, *Vampirella*, Panini  
Dan Slott et Humberto Ramos, *Silk*, Marvel Comics

...

## **Bibliographie de la discrimination positive**

- Ancco, *Mauvaises filles*, Cornélius  
Hiromu Arakawa, *Full Metal Alchemist*, Kurokawa  
Claire Braud, *Mambo*, L'Association  
Alison Bechdel, *Fun Home*, Denoel Graphic  
Alison Bechdel, *Dykes to Watch Out For*, indépendant  
Claire Brétécher, *Les frustrés*,  
Clamp, *xxxHolic*, vol 1-19, Pika  
Collectif féminin, *Ah ! Nana*, Les Humanoïdes Associés  
Collectif féminin, *Wimmen's comix*, indépendant  
Collectif féminin, *It ain't me Babe*, indépendant  
Collectif indépendant, *Metapolis*, fanzine  
Collectif indépendant, *Tits and Clits*, indépendant  
Chloé Cruchaudet, *Mauvais Genre*, Delcourt  
Julie Doucet, *Ciboire de Criss !*, (*Dirty Plotte*), L'Association  
Tove Jansson, *Moomin*, Le Léopard Noir  
Fanny Michaëlis, *Le lait noir*, Cornélius  
Aude Picault, *Comtesse*, BD.CUL  
Rumiko Takahashi, *Ranma 1/2*, vol 1-38, Glénat  
Rumiko Takahashi, *Un bouquet de fleurs rouges*, Tonkam  
Rumiko Takahashi, *La Tragédie de P.*, Tonkam  
Rumiko Takahashi, *Le chien de mon patron*, Tonkam  
Rumiko Takahashi, *Inu-yasha*, vol 1-58, Kana  
Fumiko Takano, *Le livre jaune, un ami nommé Jacques Thibault*, Sakka  
Anouk Ricard, *Les experts*, Professeur Cyclope  
Marjane Satrapi, *Persepolis*, L'Association  
Marjane Satrapi, *Broderies*, L'Association  
Liv Strömquist, *Les sentiments du Prince Charles*, Rackham  
Saho Tono, *Twinkle*, indépendant  
Chica Umino, *Sangetsu no Lion*, vol 1-13, Hakusensha  
Chica Umino, *Honey and Clover*, vol 1-10, Kana

...

## Bibliographie de références

Ken Akamatsu, *Love Hina*, Pika  
Arleston, *Lanfeust de Troy*, vol 1-8, Soleil  
Baudoin, *Le voyage*, L'Association  
Beaux Arts Magazine, *Sexe et B.D.*, hors-série 2010  
Claremont, *X-men*, Marvel Comics  
Collectif d'auteurs japonais, *Comic Cue, sur le thème des enfants*, Kana  
Etats généraux de la BD 2016, *Enquête sur les auteurs*  
E. P. Jacobs, *Blake et Mortimer; Le mystère de la marque jaune*, Le Lombard  
E. P. Jacobs, *Blake et Mortimer; L'Enigme de L'Atlantide*, Le Lombard  
Franquin, *Spirou et Fantasio*, Dupuis  
Goscinny et Uderzo, *Astérix Légionnaire*, Dargaud  
Goscinny et Uderzo, *Astérix et La Traviata*, Dargaud  
Goscinny et Uderzo, *Astérix, La Rose et le Glaive*, Dargaud  
Hergé, *Tintin, Les bijoux de la Castafiore*, Casterman  
Joann Sfar, *Le chat du Rabin*, Dargaud  
Joann Sfar, *Tu n'as rien à craindre de moi*, Rue de Sèvres  
Joann Sfar, *Pacsin*, L'Association  
Joann Sfar, *Carnets*, L'Association  
Joann Sfar, *Klezmer*, Gallimard  
Bob Kane, *Batman et Robin*, DC Comics  
Masashi Kishimoto, *Naruto*, Kana  
Tite Kubo, *Bleach*, Glénat  
Stan Lee et Steve Ditko, *Spiderman*, Marvel Comics  
Stan Lee et Jack Kirby, *Avengers*, Marvel Comics  
Milo Manara, *Le Déclat*, vol1-3, L'écho des Savanes  
Milo Manara et Hugo Pratt, *Un été indien*, Casterman  
Milo Manara, *Borgia*, Albin Michel  
Milo Manara et Claremont, *X-men, jeunes filles en fuite*, Marvel Comics  
Morris, *Lucky Luke, Calamity Jane*, Dupuis  
Morris, *Lucky Luke, Ma Dalton*, Dupuis  
Katsuhiro Otomo, *Akira*, Glénat  
Peyo, *La Shtoumpfette*, Le Lombard  
Tome et Janry, *Le petit Spirou*, Dupuis  
Lewis Trondheim et Joann Sfar, *Donjon Zénith*, Delcourt  
Jerry Spiegel, *Superman*, DC Comics

Zep, *Titeuf*, Glénat

...

### **Sites de références**

abcd.fr

etatsgenerauxbd.org

culturecommunication.gouv.fr

Insee.fr

liberation.fr

neuviemeart.citebd.org

lemonde.fr

leparisien.fr

buag.univ-ag.fr/actualite/bd-au-feminin

bdtheque.com

bdgest.com

bdparadisio.com

lexpress.fr

bdfq.com (*Festival de la Bd du Québec*)

actualitte.com

bounthavy.com

theguardian.com

ceiling-gallery.com/blog/2014/11/10/okazakikyoko (Kyôko Okazaki)

comicsblog.fr

culturevisuelle.org

tcj.com (*Matsumoto katsuji et le Trèfle mystérieux*)

collectorsweekly.com

graphicpolicy.com (*female creators and stupid questions*)  
twitter.com #WomenDoBD #WommenInComics

### Sites de références féministes

areyouafeminist.com  
cafaitgenre.org  
bdegalite.org  
lesdegenreuses.wordpress.com  
associationartemisias.wordpress.com  
deuxiemepage.fr  
blog.plafonddeverre  
lesvendredisintellos.com  
arte.tv « *pourquoi les filles sont plus petites que les hommes* »  
afmeg.info  
lesculottees.blog.lemonde.fr  
mirionmalle.com  
crepegeorgette.com  
thelesbiangeek.wordpress.com  
penseedudiscours.hypotheses.org  
lecinemaestpolitique.fr/gloire-aux-costauds/  
elles.centrepompidou.fr (Guerrilla Girls)  
page-seauton.com/  
intersections.anu.edu.au  
pouletrotique.com  
comixgrrrlz.pl  
womenincomics.wikia.com (*un site qui référence les autrices !*)  
slate.fr/ (*sur le marketing genré*)  
womenology.fr

### Videos de références

CCBDCS, *Traits féminins, très masculin*, 2016, sur youtube.com  
CCBDCS, *Les Hommes et la BD*, 2014, sur vimeo.com  
Virginie Despentes, *Mutantes (féminisme porno punk)*, 2009  
Françoise Héritier, *Anthropologie de la famille*, sur canal-u.tv  
Chris Marker, *Le mystère Kumiko*, 1965  
Ovidie, *A quoi rêvent les jeunes filles ?* 2016, chaîne d'Infra-rouge sur youtube.com



*Miss Fury*, Tarpe Mills

achevé d'imprimer le 23 mai 2016 à l'ENSAD



